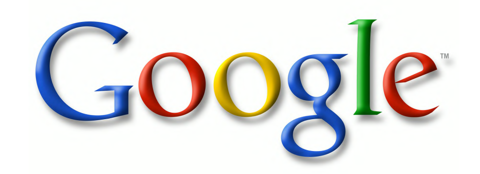






BIBLIOTHÈQUE
PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA PHILOSOPHIE
ERNEST RENAN

PAR

RAOUL ALLIER
Ancien élève de l'École normale supérieure
Agrégé de philosophie

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1903



LA PHILOSOPHIE
D'ERNEST RENAN

Max Sylvius Handman
University of
[illegible]

LA PHILOSOPHIE D'ERNEST RENAN

DU MÊME AUTEUR

Voltaire et Calas. 1 volume in-12, Paris, 1898 (Librairie STOCK) . . . . 1 fr.

Les Troubles de Chine et les Missions Chrétiennes. 1 volume in-12, Paris, 1901 (Librairie FISCHBACHER). . . . . 3 fr.

La Cabale des Dévots (1627-1666). 1 volume in-12, Paris, 1902 (Librairie ARMAND COLIN). . . . . 4 fr.

Le Bordereau annoté, *Etude de critique historique* 1 volume in-12, Paris, 1903 (SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION). . . . . 1 fr.

PARIS. — Imprimerie CERF, 12, rue Sainte-Anne, 12

LA PHILOSOPHIE
D'ERNEST RENAN

PAR

RAOUL ALLIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1903

A MONSIEUR F. PILLON

Ancien rédacteur de la *Critique philosophique*
Directeur de l'*Année philosophique*

HOMMAGE D'AFFECTION ET DE RESPECT

AVANT-PROPOS

L'on ne se lassera pas vite de considérer de
ès l'œuvre et la personnalité d'Ernest Renan.
ıne et l'autre dominent notre génération et
ne et l'autre ne seront bien appréciées qu'après
énergique et patient effort d'analyse. Des deux
incipaux livres qu'elles ont provoqués, celui
notre maître très aimé, M. Gabriel Monod, est
nsacré surtout à l'homme et à l'historien, celui
M. G. Séailles est une biographie psycholo-
[ue. La Philosophie de Renan n'a pas été, à
tre connaissance du moins, l'objet d'une étude
ściale. Elle est très équitablement jugée dans
ıvrage si pénétrant de M. Séailles, mais comme
ne d'un tempérament intellectuel et moral et
nme l'une des causes d'une évolution intérieure.
ns l'essai que nous avons entrepris, elle est au

premier plan et la psychologie du penseur n'est invoquée que pour nous aider à comprendre sa doctrine. Il nous a paru que cette étude était à faire. Qu'on nous excuse de l'avoir tentée : la permission d'inscrire en tête de ces pages le nom d'un ami vénéré nous est un encouragement à les publier[1].

Décembre 1894.

1. Plusieurs chapitres de ce livre ont paru dans la *Revue chrétienne* en janvier, février, avril et juin 1894.

LA PHILOSOPHIE D'ERNEST RENAN

CHAPITRE PREMIER

L'INFLUENCE DE SAINT-SULPICE

« Nous n'entendrons plus les cloches de la ville d'Is », s'est-on écrié à la mort de Renan. Depuis plus de deux ans elles se sont tues, et à beaucoup d'entre nous il semble qu'elles sonnent toujours, ces cloches mystérieuses qui parlent si tendrement d'un pays très lointain et très vague, et dont les chants les plus mystiques sont étrangement traversés de trilles ironiques. L'écho en est à jamais vibrant dans les âmes qui les entendirent à l'heure des premiers recueillements et des émotions inef-

façables. Longtemps encore il ne sera pas trop tard pour leur demander ce qu'elles disent.

Sans doute Renan exprima maintes fois son horreur des formules. Mais l'unité de son influence ne s'expliquerait point sans l'unité de ses principales idées. Et si l'on parcourt avec attention la série de ses ouvrages, on le voit bien se jouer en des contradictions qui déconcertent, on le voit surtout introduire en chacun de ses livres des théories ou des hypothèses toujours les mêmes; il a parfois l'air d'y tenir à peine, il les présente d'un ton détaché, comme des saillies sans conséquence. Mais des boutades qui reviennent obstinément sont significatives, elles incarnent des pensées obsédantes. Regardez-y de près : ce qui ne paraît dans certains dialogues que jeu d'imagination est sous-entendu à travers toute l'œuvre de l'historien et en renferme l'explication.

Il y a donc à examiner comment Renan a philosophé, c'est-à-dire quelle idée il s'est faite de la recherche philosophique, suivant quelle méthode et dans quel esprit il s'est interrogé sur la nature et la destinée de l'univers et de l'homme.

Par où faut-il commencer cette étude ?

La première impression est qu'il faut s'adresser

d'abord à *l'Avenir de la Science*. Ce volume, écrit dans la fièvre de l'enthousiasme en 1848 et 1849, résume bien le scrupuleux examen de conscience et la solennelle confession de foi du penseur au moment où il se dégage des doctrines traditionnelles. Toutes les idées que Renan défendra plus tard sont déjà dans ce livre de jeunesse; il n'aura qu'à les développer, parfois même qu'à les reproduire. Enfin c'est de tous ses ouvrages celui dans lequel il se révèle le plus et le mieux; il n'a pas encore connu le succès, il ne songe pas aux gens du monde ou, quand il parle d'eux, il le fait avec un dédain non déguisé, et, selon son expression, on y voit, « sans aucun dégrossissement, le petit Breton qui, un jour, s'enfuit, épouvanté, de Saint-Sulpice, parce qu'il crut s'apercevoir qu'une partie de ce que ses maîtres lui avaient dit n'était peut-être pas tout à fait vrai ». Mais *l'Avenir de la Science* n'est pas seulement un point de départ, c'est aussi un point d'arrivée. Le Renan futur est bien dans ces pages, mais il n'est pas impossible d'y découvrir aussi les traces du Renan antérieur, du catholique fidèle. Qui sait si le fugitif du séminaire n'a pas emporté avec lui dans sa chambre de la rue des Deux-Eglises et de là, à travers toute sa

vie, jusqu'au Collège de France, une même tournure d'esprit, et si cette tournure d'esprit ne lui vient pas de son éducation tout autant que de son tempérament intellectuel ?

I

Renan a été initié à la philosophie par ses maîtres du séminaire d'Issy. Pendant la première moitié du siècle, cet enseignement a été très médiocre dans tous les établissements ecclésiastiques[1]. Il y avait pour base la *Philosophie de*

1. L'abbé Chassay, professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux, écrivait en 1845 : « Je suis convaincu que les premiers pasteurs ont certainement bonne volonté de rendre de jour en jour plus solides les études de leurs grands séminaires; mais il n'en faudra pas rester là. Améliorer les études théologiques actuelles n'est pas suffisant. Nous ne voulons pas dire que ces études ne soient assez étendues pour la masse des élèves qui doit desservir les paroisses de campagne. Mais nous avançons, munis de fortes preuves, que généralement les études philosophiques ou théologiques sont insuffisantes. Quant aux moyens pratiques, voici ce que nous proposerions : d'abord *l'extension des études philosophiques*. Il est impossible que la philosophie du clergé reste au-dessous de l'enseignement laïque. Ne sait-on pas que les études philosophiques exercent une influence profonde sur la société moderne ? L'histoire de la philosophie n'est-elle pas une mine féconde dans laquelle on croit trouver des armes neuves contre la révélation ? Il nous semble que la *Philosophie de Lyon* et son cartésia-

yon, qui fait partie d'un cours complet d'études édigé, vers le milieu du XVIIIe siècle, par l'ordre e M. de Montazet, l'archevêque janséniste de yon. Les maîtres n'étaient pas astreints à enseiner la doctrine de ce manuel; chacun se permetait de la corriger suivant son goût particulier et éussissait surtout à y introduire quelques conradictions de plus. Le traditionalisme était antiathique aux professeurs de Renan; l'ontologisme es effrayait. L'un d'eux, M. Manier, reprochait à la péculation d'outre-Rhin ses trop rapides changeıents; il attendait, pour la juger, qu'elle eût chevé son développement. A la fréquentation as.due de Thomas Reid il devait une sérénité conante et un grand respect du bon sens. Bien difërent était son collègue, M. Gottofrey : « Celuii, nous apprend son élève, se vengeait des roubles de sa nature inquiète sur la raison, qui eut-être n'y était pour rien. Il pratiquait l'absurité voulue de Tertullien, se complaisait dans la olie de saint Paul. Il était chargé de l'un des

isme, usé par les progrès de la science, ne préparent guère à ces ombats d'un nouveau genre. » Cité et approuvé par le P. Choırne dans sa brochure « Saint Thomas et l'Encyclique *Æterni Patris* », p. 33.

cours de philosophie : jamais on ne vit plus amère trahison ; son dédain pour la philosophie perçait à chaque mot ; c'était un perpétuel sarcasme [1] ».

Qu'a dû Renan à cet enseignement ? Il dit lui-même ce qu'il tient de la *Philosophie de Lyon* : « Les problèmes étaient bien posés, et toute cette dialectique en syllogismes constituait une gymnastique excellente. Je dois la clarté de mon esprit, en particulier une certaine habileté dans l'art de diviser, aux exercices de la scolastique et surtout à la géométrie qui est l'application par excellence de la méthode syllogistique [2] ». M. Gottofrey ne paraît pas l'avoir éloigné du rationalisme : il était étonné, inquiété par les argumentations de son élève ; il s'emporta un jour jusqu'à lui reprocher comme anti-religieuses sa confiance en la raison et sa passion de l'étude : « La recherche !... à quoi bon ? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. » Et « s'exaltant peu à peu, ajoute Renan, il me dit avec un accent passionné : « Vous n'êtes pas chré» tien [3]. » Pourtant si le jeune sulpicien avait du

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 235.
2. *Id.*, p. 246.
3. *Id.*, p. 260.

goût pour la philosophie, il n'était pas tenté par les aventures métaphysiques. Il avait subi l'influence de M. Manier et, par cet intermédiaire, celle de Reid : « Je perdis de bonne heure toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention d'être une science en dehors des autres sciences et de résoudre à elle seule les plus hauts problèmes de l'humanité »... « Reid, dit-il encore, fut longtemps mon idéal[1]. »

A l'éducation que l'on reçoit de ses professeurs, il faut toujours ajouter celle que l'on se donne à soi-même. De quelle littérature philosophique Renan s'est-il nourri ? Ecoutons-en la confidence :

« Les écrits de la philosophie moderne, en particulier ceux de MM. Cousin et Jouffroy, n'entraient guère au séminaire. On ne parlait pourtant pas d'autre chose, par suite des vives polémiques que ces écrits provoquaient alors de la part du clergé. C'était l'année de la mort de M. Jouffroy. Les belles pages de ce désespéré de la philosophie nous enivraient, je les savais par cœur. Nous nous passionnions pour les débats que souleva la publication de ses œuvres posthumes. En réalité,

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 247, 250.

nous connaissions Cousin, Jouffroy, Pierre Leroux, comme on connaît Valentin et Basilide, je veux dire par ceux qui les ont combattus. Le formalisme rigide de la scolastique ne permet pas de clore la démonstration d'une proposition sans l'avoir fait suivre de la rubrique : *solvuntur objecta.* Là sont exposées avec honnêteté les objections contre la proposition qu'il s'agit d'établir; ces objections sont ensuite résolues, souvent d'une manière qui laisse toute leur force aux idées hétérodoxes qu'on prétend réduire à néant. Ainsi, sous le couvert de réfutations faibles, tout l'ensemble des idées modernes venait à nous. Nous vivions d'ailleurs beaucoup les uns des autres. L'un de nous, qui avait fait sa philosophie dans l'Université, nous récitait M. Cousin ; un autre, qui avait des études historiques assez étendues, nous disait Augustin Thierry ; un troisième venait de l'école de Montalembert et Lacordaire. . M. Cousin nous enchantait; cependant Pierre Leroux, par son accent de conviction et le sentiment qu'il avait des grands problèmes, nous frappait plus vivement encore; nous ne voyions pas bien l'insuffisance de ses études et la fausseté de son esprit. Mes lectures habituelles étaient Pascal, Male-

branche, Euler, Locke, Leibnitz, Descartes, Reid, Dugald Stewart [1]. »

Certes, ce catalogue n'est point médiocrement composé, l'homme qui se serait pénétré de la pensée de ces auteurs se serait donné une forte éducation philosophique. Mais l'essentiel n'est pas de lire, le résultat dépend de la façon dont on a lu et de ce qu'on a su découvrir dans un ouvrage. Il ne s'agit pas de se demander si Renan a lu avec intelligence et pénétration ; une telle impertinence trouverait son châtiment dans son absurdité même. Ce qu'on demande, c'est si l'élève n'était point dominé par des préventions, des opinions plus ou moins préconçues, qui ont pu l'empêcher d'avoir un commerce direct avec tel ou tel penseur dont il dévorait les écrits. A-t-il été vraiment à l'école de Pascal, de Malebranche, de Leibnitz, de Descartes ? Ou bien a-t-il étudié ces philosophes à travers une autre pensée ?

Ce qu'on ne peut nier, c'est le peu d'influence que ces écrivains ont exercé sur lui et la façon défectueuse dont il en parle souvent. Que Pascal n'a pas agi sur lui, il est inutile de le démontrer.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunes e*, pp. 247-249.

Renan a été si peu frappé par la distinction des trois ordres de grandeur qu'il n'a jamais songé à la discuter; et quand il l'a niée purement et simplement, il n'a que trop prouvé de quelle manière superficielle il l'avait comprise. Il prétend avoir fait une étude spéciale des ouvrages de Descartes, de Leibnitz et de Locke : par quelle étrange fatalité, dans aucun de ses ouvrages, même dans son livre sur Averroës où la métaphysique aurait pu réclamer plus de place, ne laisse-t-il soupçonner une étude spéciale de ces philosophes ou n'émet-il de réflexions sur la méthode en philosophie? C'est M. Renouvier qui pose cette interrogation et il est impossible de n'en point sentir la valeur. Pour ces philosophes la méthode est l'essentiel; elle est même plus importante que les résultats puisqu'elle les commande. Pour Renan, elle reste dans le vague, elle n'est jamais, de sa part, l'objet d'un examen particulier; celle qu'il adopte ne ressemble ni de près ni de loin à celle de l'un ou l'autre de ces penseurs et elle n'est pas fondée — nous le verrons — sur une discussion approfondie. Quant à Malebranche, le contre-sens est complet : « La nature, nous dit Renan, m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière

n'a point de place et où, par conséquent, tout se transforme... Je pensais surtout à Malebranche qui dit sa messe toute la vie, en professant sur la providence générale de l'univers des idées peu différentes de celles auxquelles j'arrivais [1]. » Par malheur pour cette affirmation, remarquons-nous encore avec M. Renouvier, Malebranche n'éprouvait que de l'horreur pour cette doctrine de l'éternel *fieri* et du transformisme universel, qui nie la personnalité de la Cause première et qui était déjà bien connue de son temps [2].

L'énigme n'est peut-être pas très compliquée. Qui ne songe avec attendrissement aux premiers élans de sa pensée vers la vérité? Nous revivons alors les émotions jadis éprouvées ; et comme nos luttes étaient très sincères, comme elles absorbaient toutes nos énergies, nous nous imaginons qu'elles mettaient en conflit des théories très fortes. Si nous avions sous les yeux, après trente ans de travail, le texte exact de ce que nous pensions dans la fièvre de l'adolescence, combien de formules, qui nous semblaient autrefois inattaquables, nous feraient mélancoliquement sourire! Il

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 251-252.
2. Cf. *Critique philosophique*, 1883, II, p. 74.

est bon de perdre ses dissertations d'écolier, elles seraient un obstacle au rêve. Nous nous rappelons nos entretiens juvéniles avec les hommes d'autrefois et il nous semble qu'à ces heures lointaines nous écoutions Leibnitz, Malebranche et Descartes, d'homme à homme, avec la pleine intelligence de ce qu'ils nous disaient. Pourquoi Renan, évoquant le passé, n'aurait-il pas été dupe d'une illusion toute naturelle et qui nous doit être chère ?

Mais il y a plus. Nous avons déjà noté l'admiration du jeune Renan pour Cousin. Nous la retrouvons encore exprimée dans un article de son âge mûr, et elle est accompagnée cette fois d'un détail et d'un aveu qui sont également importants : « Je connus le cours de 1818 dans sa première rédaction, celle de M. Adolphe Garnier, qui est la vraie, sous les ombrages d'Issy vers 1842. L'impression fut sur moi on ne peut plus profonde ; je savais par cœur ces phrases ailées ; j'en rêvais. J'ai la conscience que plusieurs des cadres de mon esprit viennent de là, et voilà pourquoi, sans avoir jamais été de l'école de M. Cousin, j'ai toujours eu pour lui le sentiment le plus respectueux et le plus déférent. Il a été, non un des pères, mais un

des excitateurs de ma pensée [1]. » Renan a raison, il tient beaucoup de son maître et il ne lui doit pas précisément le meilleur de sa pensée. Sûr d'être dans la voie qui conduit à la conquête du vrai, Cousin n'a jamais suffisamment étudié les discussions sur la méthode qui remplissent l'histoire de la philosophie. Il a tenu à juxtaposer, à collectionner des résultats plutôt qu'à examiner par quels procédés on les avait obtenus. N'avons-nous point relevé un trait analogue chez Renan? N'est-ce pas encore à l'école de Cousin qu'il a appris à parler de la contradiction de Kant, de la « volte-face » qui lui a permis de reconstruire dans la *Critique de la raison pratique* ce qu'il avait ruiné dans la *Critique de la raison pure* [2] ? N'est-ce pas à l'éclectisme le plus orthodoxe qu'il a emprunté la distinction de la spontanéité et de la réflexion ou du syncrétisme et de l'analyse? N'en a-t-il pas retenu, à certaines heures, la trop fameuse théorie des deux sœurs immortelles, la religion et la philosophie, qui doivent se partager l'humanité? Toutes ces observations nous suggèrent une hypothèse : le maître trop admiré n'a-t-il pas pesé sur

1. *Feuilles détachées*, pp. 298-299.
2. *Essais de critique et de morale*, p. v.

la pensée du jeune séminariste qui s'égarait avec volupté dans les écrits de Descartes, de Malebranche ou de Leibnitz? Accusé de panthéisme, Cousin aimait à montrer que sa doctrine avait été celle des grands philosophes, ses prédécesseurs; dans un intérêt d'apologie, il était très porté à « solliciter » l'histoire. Renan a lu les ouvrages de ces métaphysiciens sous la direction de Victor Cousin, et c'est peut-être pour cela qu'il en a peu profité [1].

En somme, Renan n'a fait, au séminaire d'Issy, que d'assez médiocres études de philosophie. Il n'en a pas retiré l'idée d'une méthode un peu précise; il en a emporté, avec un semi-rationalisme, un semi-scepticisme. Aussi la philosophie n'a-t-elle joué dans sa crise qu'un rôle restreint; elle n'y fut pour presque rien. Il en convient lui-même : « L'histoire de la philosophie et l'espèce de scepticisme dont j'étais atteint me retenaient

1. Dans le mémoire sur l'*Origine du Langage*, Cousin est le seul philosophe auquel Renan emprunte des théories générales. Il nomme une fois Malebranche, mais pour la doctrine de la Providence, la seule dont il ait jamais parlé et toujours dans les mêmes termes brefs et à peine exacts. Il cite bien d'autres philosophes, mais seulement à propos de ce qu'ils ont écrit au sujet du langage.

dans le christianisme plutôt qu'elles ne m'en chassaient. Je me répétais souvent ces vers que j'avais lus dans le vieux Brucker :

Discussi, fateor, sectas attentius omnes,
Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri,
Nec quidquam inveni melius quam credere Christo[1]. »

C'est l'histoire et la philologie qui devaient provoquer en lui une tempête intellectuelle et l'emporter loin de l'Eglise. Il ne les connut réellement qu'à Saint-Sulpice. Or à Issy, il faillit entrer dans une voie toute différente de celle qu'il a décidément choisie. « Ici, au bord de la mer, écrit-il en 1863, revenant à mes plus anciennes idées, je me suis pris à regretter d'avoir préféré les sciences historiques à celles de la nature, surtout à la physiologie comparée. Autrefois, au séminaire d'Issy, ces études me passionnèrent au plus haut degré; à Saint-Sulpice, j'en fus détourné par la philologie et l'histoire; mais chaque fois que je cause avec vous, avec Claude Bernard, ...je me demande si, en m'attachant à la science historique de l'humanité, j'ai pris la meilleure part[2]. » Renan s'est plu sou-

1. *Souv. d'enf. et de jeun.*, p. 258, et v. p. loin, p. 182, un *appendice*.
2. *Dialogues et fragments philosophiques*. — *Lettre à M. Berthelot*, p. 153.

vent à revenir sur ce regret, et il l'a notamment exprimé dans ses *Souvenirs* : « Or je peux bien le dire, l'ardeur extrême que ces sciences (l'histoire naturelle et la physiologie) excitaient dans mon esprit me fait croire que, si je les avais cultivées d'une façon suivie, je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin, que j'entrevoyais. J'allai à Saint-Sulpice, j'appris l'allemand et l'hébreu ; cela changea tout... Le regret de ma vie est d'avoir choisi pour mes études un genre de recherche qui ne s'imposera jamais et restera toujours à l'état d'intéressantes considérations sur une réalité à jamais disparue[1]. »

Nous n'aurons pas le mauvais goût de discuter le brevet de capacité scientifique que Renan se décerne avec une si délicieuse ingénuité. Demander de quelles découvertes, ordinairement attribuées à Darwin, il pourrait réclamer la priorité, serait probablement d'une malséante ironie. Égarons-nous avec lui dans ses souvenirs un peu idéalisés : il est peu probable qu'il nous y apparaisse comme éminemment doué de cet esprit géométrique qui est la faculté essentielle du vrai savant ; une telle

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 262-263.

faculté n'a point coutume de s'atrophier, et ce n'est pourtant pas elle qui a fait la gloire de Renan. Nous découvrons en revanche dans cette promenade un jeune homme qui possède un incomparable esprit de finesse; il réussit merveilleusement dans ce qu'il appellera plus tard les enfantillages de l'éducation classique ; il a la joie de voir beaucoup de ses devoirs inscrits au cahier d'honneur de sa classe et, chose curieuse, la plupart de ses meilleurs travaux sont de fort jolies pièces de vers latins sur des sujets légers et badins ; il excelle à tourner élégamment de petites fables : *le Papillon*, *l'Abeille ou la victime de l'envie*, *la Douairière et le petit Chat*. Ce n'est pas lui qui nous a révélé ces succès, mais les cahiers d'honneur ont été conservés au séminaire et ils disent encore ce qu'était l'écolier. Ces triomphes poétiques, remportés dans la classe de seconde, sont significatifs. Renan, non content de n'en point parler, nous raconte qu'en rhétorique il ne laissa qu'un « renom douteux » et qu'il y perdit quelques rangs. Ce n'est point, comme il l'insinue, parce qu'il n'était point fait pour les travaux littéraires. La raison en est qu'il était à ce moment sous l'influence du romantisme et que cela paraissait à son professeur contraire

au bon sens et aux traditions d'un goût sain. « Le maître, raconte un condisciple et ami intime de Renan, nous amusa, en corrigeant un de ses discours. Il réussit à blesser son amour-propre, il ne parvint pas à soumettre son jugement. Le révolté se raidit contre maîtres et condisciples... ; il tourna tout l'effort de son travail vers l'histoire où, se trouvant en présence d'émules moins préparés, il obtint facilement le premier rang. Voilà comment il a laissé un *renom douteux* en rhétorique [1]. » A voir ce qu'il est devenu, nous ne sommes pas surpris par l'anecdote. Or un écolier qui possède un tel esprit de finesse doit avoir, par suite, une rare aptitude à tout comprendre d'un seul regard. Qu'il soit fait pour les sciences précises, rien ne le prouve ; mais lui, pourquoi en douterait il, quand il s'assimile avec une prodigieuse facilité tout ce qui lui est exposé et expliqué ? Plus tard il vit dans l'intimité de savants acharnés à la poursuite des lois physico-chimiques ou physiologiques, il assiste à leurs causeries alors que, sortis de leurs laboratoires, ils se laissent aller à leur fantaisie ; et comme un poète n'a pas

1. *Le Correspondant*, 10 juin 1882, p. 799.

besoin de longues sollicitations pour prendre son essor, il les suit dans leurs hypothèses aventureuses. Vous voudriez qu'au retour de ces excursions enivrantes il ne s'écrie pas : j'ai manqué ma vocation! Que Renan se soit enchanté de cette pensée et qu'il ait été parfois mordu d'un regret, il faudrait être béotien pour s'en étonner. Mais que l'esprit de finesse puisse remplacer l'esprit géométrique, qu'une intelligence alerte, subtile, apte à tout pénétrer, soit par cela même une intelligence d'expérimentateur méthodique, il est permis d'en douter sans manquer de respect à personne. D'autre part, combien instructive est cette illusion si chère à Renan ! Elle nous le montre sans cesse sollicité par les études auxquelles il ne s'est pas consacré, porté à croire, en vertu d'une illusion d'optique, qu'elles sont les études essentielles ; et comme il ne les a regardées que d'un peu loin, comme il n'a pu en pénétrer les méthodes rigoureuses, il en ignore les limites ; il ne se répète pas que toute leur ambition est de classer des faits et d'établir un certain nombre de lois, il leur conférera gratuitement le privilège de découvrir un jour le secret de l'être ; et ce qu'il appellera ses inductions scientifiques ne sera bon qu'à amuser

les savants dans les heures de loisir où ils se reposent de leurs travaux précis en imaginant capricieusement le roman de la nature.

II

Il y a dans une philosophie autre chose qu'un système d'idées, il y a surtout la traduction d'un tour d'esprit. Nous avons vu quelles études Renan a faites à Saint-Sulpice et ce qu'il en a retiré; nous sommes encore loin d'avoir constaté tout ce qu'il doit à sa première éducation.

Catholique sincère et fidèle, il professait au séminaire la foi en une autorité infaillible. Au lendemain de sa crise, il n'a pas cessé de croire qu'une croyance religieuse ne saurait se passer d'une garantie extérieure. Quand il lisait pour la première fois des livres allemands, il leur trouvait, avec un parfait esprit critique, un esprit si hautement religieux qu'il croyait entrer dans un temple : « Je regrettais, par moments, dit-il, de n'être pas protestant, afin de pouvoir être philosophe sans cesser d'être chrétien. Puis je reconnaissais qu'il n'y a que les catholiques qui soient

conséquents. Une seule erreur prouve qu'une église n'est pas infaillible ; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé... Je voyais parfaitement que ces messieurs de Saint-Sulpice avaient raison de ne pas faire de concessions, puisqu'un seul aveu d'erreur ruine l'édifice de la vérité absolue et la ravale au rang des autorités humaines, où chacun fait son choix, selon son goût personnel[1]. » Peu de temps après sa sortie de Saint-Sulpice, il écrit à M. l'abbé Cognat, son plus intime ami : « Je ne suis pas, mon cher, de ceux qui prêchent sans cesse la tolérance aux orthodoxes ; c'est là pour les esprits superficiels de l'un et de l'autre parti la cause d'innombrables sophismes... Tout ou rien, les néo-catholiques sont les plus sots de tous[2]. » Il n'insinue même pas en 1882 que le raisonnement de sa jeunesse n'était peut-être pas rigoureusement exact ; alors encore il le croit vrai, et il pose un dilemme : ou la foi aveugle sans tentative d'examen, ou le scepticisme complet si l'examen dévoile une seule fissure. L'autorité est ou n'est pas absolue ; et si elle n'est pas absolue, elle n'est rien. On peut perdre

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 292.
2. *Id.*, pp. 402-403.

la foi catholique sans se débarrasser de certaines habitudes mentales qu'elle donne parfois.

L'esprit infaillibiliste provoque des crises terribles ; il ne sombre pas toujours dans de telles crises et même il est rare qu'il y sombre. Il lui faut une autorité et il remplace immédiatement celle qui vient d'être abandonnée. Ce phénomène est très sensible dans *l'Avenir de la Science.*

Pourquoi, en effet, Renan y attaque-t-il les religions ? Parce qu'elles sont, d'après lui, des métaphysiques qui se donnent pour révélées. Elles n'ont d'autre origine (cette thèse n'est d'ailleurs pas démontrée et elle aurait besoin de l'être) elles n'ont d'autre origine que le besoin de savoir ; elles sont les solutions improvisées d'un problème qui exigeait de longs siècles de recherches, mais pour lequel il fallait sans délai une réponse [1]. Il y a donc concurrence entre la religion et la science : toutes les deux essaient de résoudre l'énigme du monde ; pourquoi s'adresser à toutes les deux ? La science ne vaut qu'autant qu'elle peut rechercher ce que la révélation prétend m'offrir d'un coup et sans erreur. A quoi bon vérifier péniblement ce

1. V. *l'Avenir de la Science*, p. 18.

qui est proclamé d'avance la vérité : « C'est en appeler aux hommes quand on a à sa disposition le Saint-Esprit. Je ne connais qu'une seule contradiction plus flagrante que celle-ci : c'est un pape constitutionnel[1]. » C'est bien un infaillible qu'il faut à Renan ; il ne l'a pas trouvé dans la religion, il le cherche ailleurs. Une autorité l'a trompé ; il en essaie une autre. C'est pour cela, c'est en vertu de ce besoin intime, qu'il attendra de la science autre chose que ce que les savants lui demandent : « Pour moi, je ne connais qu'un seul résultat à la science, c'est de résoudre l'énigme, c'est de dire définitivement à l'homme le mot des choses, c'est de lui donner le symbole que les religions lui donnaient tout fait et qu'il ne peut plus accepter[2]. » Renan est alors convaincu que la science finira par avoir raison du problème universel : « Oui, il viendra un jour où l'humanité ne croira plus, mais où elle saura ; un jour où elle saura le monde métaphysique et moral, comme elle sait déjà le monde physique. »

L'Avenir de la Science, exposant tout ce qui a remplacé dans l'âme de Renan la foi perdue, con-

1. *L'Avenir de la Science*, pp. 39-40.
2. *Id.*, p. 23

tient forcément des théories morales. En apparence, celles-ci n'ont rien de commun avec l'éducation de Saint-Sulpice : le bien y est identifié avec le beau et le vrai, l'ascétisme chrétien y est accusé d'avoir négligé comme des vanités la philosophie, la science et la poésie. « On s'imagine trop souvent, s'écrie le séminariste d'hier dans l'humble chambrette où il vit en tête à tête avec les plus graves problèmes, on s'imagine trop souvent que la moralité seule fait la perfection, que la poursuite du vrai et du beau ne constitue qu'une jouissance, que l'homme parfait, c'est l'honnête homme, le frère morave par exemple. Le modèle de l'humanité nous est donné par l'humanité elle-même; la vie la plus parfaite est celle qui représente le mieux l'humanité. Or l'humanité cultivée n'est pas seulement morale; elle est encore savante, curieuse, poétique, passionnée[1]. » Nous sommes loin, semble-t-il, de Saint-Sulpice. M. Pillon a remarqué — peut-être le premier — que cette vue de Renan sur l'équivalence du vrai, du beau et du bien lui tenait fort à cœur, qu'elle était le fond permanent de sa pensée, qu'elle domine et ex-

1. *L'Avenir de la Science*, pp. 9, 11, 12.

plique toute sa philosophie et qu'en même temps rien n'est plus éloigné de l'esprit chrétien [1]. Rien n'est plus vrai. Mais Saint-Sulpice ne peut-il pas avoir contribué à produire la théorie qui devait si radicalement contredire son enseignement?

Ce qui caractérise les théories morales de Renan, c'est qu'elles n'accordent à la conscience aucune valeur propre, aucune autorité spéciale. Ne pourrait-on pas dire que l'éducation cléricale a précisément négligé de développer en lui la conscience? Certes, celle qu'il a reçue devait être pénétrée d'un profond esprit chrétien et nous ne demandons qu'à reconnaître sans réticences la haute valeur des hommes qui la lui ont donnée. Saint-Sulpice n'a point coutume de préparer au dilettantisme. Mais les éducateurs religieux ont trop souvent le tort de ne montrer dans le *dictamen* intime que l'écho d'une volonté étrangère; la plupart ne pensent pas qu'il n'est que cela, mais ils ont l'*air* de le penser ; ils négligent de présenter l'obligation comme une exigence de notre nature la plus profonde, ils en font purement et simplement un ordre qui n'a d'autre fondement et d'autre titre

1. *Année philosophique* (année 1890), p. 264.

à notre respect qu'un décret divin. Ils donnent à l'âme le pli de l'obéissance et ils croient avoir formé la conscience. Que la foi au décret divin s'écroule, et la raison pratique a été si bien élevée qu'elle se tait. « En s'attachant exclusivement au bien, dit Renan, l'ascétisme chrétien le conçut sous la forme la plus mesquine; le bien fut pour lui la réalisation de la volonté d'un être supérieur, une sorte de sujétion humiliante pour la dignité humaine[1]. » C'est bien là une critique de la morale cléricale qui lui avait été enseignée et qui faisait des devoirs une série d'ordres et de consignes. Le malheur est que Renan n'a été que trop bien façonné par cette éducation : il n'a pas su distinguer entre le décret extérieur et l'impératif moral.

On peut nous arrêter ici. Avons-nous bien le droit de parler ainsi de la conscience d'un homme qui a donné un si bel exemple de fidélité à ses principes et de loyauté intellectuelle? Quand un homme a eu le courage de conformer sa vie tout entière à une conviction librement conquise, ne faut-il pas s'incliner devant la vigueur et la beauté de son caractère?

1. *L'Avenir de la Science*, p. 9.

Cette objection suppose une chose inadmissible, à savoir, que nous aurions la prétention de juger la conscience de Renan, d'en noter le degré de moralité et d'immoralité. Libre à ceux que cette tâche peut séduire de se livrer à cette enquête; elle suppose chez eux une assurance morale et une conviction d'infaillibilité que nous ne nous permettrons pas de discuter. Mais ne commet-on pas ici une fréquente confusion? Etudier la conscience d'un homme, c'est apprécier ses intentions intimes, le rapport établi par lui entre ce qu'il croit au fond être le bien et ce qui est en fait sa conduite. Il y a là un drame qui se joue en toute créature morale, mais celui-là seul qui en est l'acteur, le connaît. Etudier la conscience d'un homme, c'est encore étudier la facilité ou la difficulté avec laquelle il produit des actes moraux. On reconnaît l'arbre à ses fruits; à ses actions on distingue à quelle famille d'hommes appartient un individu. Un examen de ce genre n'est plus d'une impertinente témérité; et il est certain qu'il tourne à la louange de Renan. Peu d'hommes ont vécu comme ce dilettante; il a mené une existence pure, honnête, consacrée à la science, absolument désintéressée. Dans un pays qui raille trop aisément

certaines victoires sur l'instinct, il a pu se rendre un témoignage qui lui fait honneur : « Le monde voit une sorte de ridicule à rester chaste quand on n'y est pas obligé par un devoir professionnel. Il est hors de doute qu'en ce point mes principes cléricaux, conservés dans le siècle, m'ont nui aux yeux du monde... Ma part a été bonne et ne me sera pas enlevée ; car je m'imagine souvent que les jugements qui seront portés sur chacun de nous dans la vallée de Josaphat, ne seront autres que les jugements des femmes contresignés par l'Eternel[1]. » Remarquons pourtant que Renan est resté pur par habitude de jeunesse, par tempérament, par beauté de nature ; il ne semble pas avoir eu à traverser les luttes de la volonté morale et de la passion : « Je déclare que, quand je fais le bien, je ne livre aucune bataille et ne remporte aucune victoire, que je fais un acte aussi indépendant et aussi spontané que celui de l'artiste qui tire du fond de son âme la beauté pour la réaliser au dehors[2]. » Ces tempéraments doux, honnêtes et purs constituent sans doute un inappréciable privilège ; ils ont aussi un danger pour qui les

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 359.
2. *L'Avenir de la Science*, p. 355.

possède : c'est de se soumettre trop facilement à une autorité extérieure et de se contenter d'une moralité de surface qui consiste en politesse et en vertus négatives. Renan nous confie lui-même qu'il était né prêtre *a priori*, comme tant d'autres naissent militaires ou magistrats. Jamais l'autorité de ses directeurs n'a pesé sur lui[1].

Regardons-y maintenant de près, et nous verrons que Renan a traversé une crise d'un caractère très particulier ; il n'a pas éprouvé une révolte de la conscience contre une autorité qui voulait l'opprimer. Il le déclare sans ambages : « Si j'avais pu croire que la Bible et la théologie étaient la vérité, aucune des doctrines plus tard groupées dans le *Syllabus*, et qui, dès lors, étaient plus ou moins promulguées, ne m'eût causé la moindre émotion. Mes raisons furent toutes de l'ordre philologique et critique ; elles ne furent

1. « J'eusse été un bon prêtre, indulgent, paternel, charitable, sans reproche en mes mœurs. Médiocre partisan des dogmes nouveaux, j'aurais poussé la hardiesse jusqu'à dire, comme beaucoup d'ecclésiastiques, après le concile du Vatican : *Posui custodiam ori meo*. Mon antipathie pour les jésuites se fût exprimée en ne parlant jamais d'eux ; un fond de gallicanisme mitigé se fût dissimulé sous une profonde connaissance du droit canonique. » Méditer ce passage et la page qui le précède, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 157-158.

nullement de l'ordre métaphysique, de l'ordre politique, de l'ordre moral. Ces derniers ordres d'idées me paraissaient peu tangibles et pliables à tout sens[1]. » Il n'a jamais trouvé l'autorité mauvaise parce qu'elle prétend s'imposer du dehors; il lui a seulement reproché de se tromper : « Le catholicisme suffit à toutes mes facultés, sauf ma raison critique, écrit-il à l'abbé Cognat. Je n'espère pas pour l'avenir de satisfaction plus complète, il faut donc ou revenir au catholicisme ou amputer cette faculté. Cette opération est difficile et douloureuse; mais croyez bien que, si ma conscience morale ne s'y opposait pas, si Dieu venait ce soir me dire que cela lui est agréable, je le ferais[2]. » Il revient sur cette idée dans toutes ses lettres à son ami : « Oui, si Dieu me demandait d'éteindre ma pensée, j'accepterais. Que de fois j'ai cherché à me mentir à moi-même ! Mais est-il au pouvoir de l'homme de croire ou de ne pas croire ? Je voudrais qu'il me fût possible d'étouffer la faculté qui en moi requiert l'examen; c'est elle qui fait mon malheur[3]. »

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 298.
2. *Ibid.*, p. 389.
3. *Ibid.*, p. 383. Cf. pp. 318, 409.

Renan parle ici de conscience morale et il en a le droit ; il ne veut pas mentir : c'est là un acte positif de moralité. Mais la difficulté est tout intellectuelle. S'il ne remarquait pas des erreurs dans l'autorité qui se dit infaillible, sa conscience serait satisfaite et abdiquerait entre les mains de supérieurs. Comme le dit M. Renouvier, « la question de moralité se posait sur un simple besoin de l'esprit à satisfaire, plutôt que sur le droit à revendiquer de la conscience qui entend se donner elle-même sa foi et se la garder libre[1] ». Renan a eu beau s'enfuir loin du séminaire, il en a emporté un trait essentiel du catholicisme.

A ce point de l'analyse, on n'est plus étonné de voir le philosophe proclamer l'identité du bien, du beau et du vrai. Le devoir clérical disparu, il ne le remplace point par un autre. Avec un homme grossier, à passions brutales, on se doute de ce qui serait arrivé. Renan a le tempérament honnête et pur ; il ne songe pas encore à considérer l'honnêteté comme une élégance, elle est dans sa nature. A l'époque de sa crise, il ne paraît pas être en butte aux tentations qui assaillent souvent les

1. *Crit. philos.*, t. XXIV, p. 121, et v. plus loin, p. 182, *appendice*.

hommes ordinaires : « Il m'eût semblé qu'il y aurait de ma part un manque de bienséance à changer sur ce point mes habitudes austères. Les gens du monde, dans leur ignorance des choses de l'âme, croient, en général, qu'on ne quitte l'état ecclésiastique que pour échapper à des devoirs trop pesants. Je ne me serais point pardonné de prêter une apparence de raison à des manières de voir aussi superficielles [1]. » On le voit, Renan a si peu connu, dans sa jeunesse, la violence des tentations, les orages de la vie intérieure, qu'il prête aux prêtres défroqués des mœurs qu'ils n'ont pas souvent. Mais se contentera-t-il d'une vertu qui n'est en somme que négative? Il a dès cette époque des habitudes positives. Au séminaire il n'a point seulement vécu en bon ecclésiastique, il a étudié, il s'est complu dans la vie de l'esprit. Ses maîtres n'ont pas réussi à lui communiquer leur esprit chrétien, mais ils lui ont enseigné quelque chose qui, de son avis, vaut infiniment mieux que la critique ou la sagacité philosophique : l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. « Voilà la seule chose en moi qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs mains avec un sentiment moral

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 359.

tellement prêt à toutes les épreuves, que la légèreté parisienne put ensuite patiner ce bijou sans l'altérer. Je fus fait de telle sorte pour le bien, pour le vrai, qu'il m'eût été impossible de suivre une carrière non vouée aux choses de l'âme. Mes maîtres me rendirent tellement impropre à toute besogne temporelle que je fus frappé d'une marque irrévocable pour la vie spirituelle. Cette vie m'apparaissait comme la seule noble ; toute profession lucrative me semblait servile et indigne de moi [1]. » Le devoir clérical disparu, c'est donc l'amour de la vie de l'esprit qui le remplace, l'amour de toutes les formes dans lesquelles cette vie s'incarne. Renan était admirablement préparé par toute son éducation à déclarer ce qui est au début de *l'Avenir de la Science :* « Tout ce qui est de l'âme est sacré. » Ce qu'il appelle sa première victoire philosophique n'est pas autre chose que la conscience d'un principe de vie que ses maîtres avaient déposé en lui.

Ne faut-il pas aller plus loin encore et saisir dans l'influence du séminaire la première origine de théories que le penseur affranchi ne répudiera jamais ? Il nous est impossible d'oublier que l'édu-

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 134-135.

cation catholique amène souvent ceux qu'elle façonne à n'admettre que la liberté du bien et à proclamer la souveraineté du but, *ad majorem Dei gloriam*. Or ces deux principes seront toujours chers à Renan.

Il se préoccupe assez peu de la gloire de Dieu, à moins que l'on ne donne à ce « vieux mot », à ce « mot lourd » un sens que les parties basses de notre espèce ne soupçonnent pas ; il substitue à l'avènement du royaume des cieux le progrès de l'humanité, et cette fin suprême a une telle noblesse qu'il faut lui sacrifier tout le reste. Si jamais l'esclavage a pu être utile à la société, il a été chose bonne et nécessaire, car alors les esclaves sont les serviteurs de l'œuvre divine, « ce qui ne répugne pas plus que l'existence de tant d'êtres attachés fatalement au joug d'une idée qui leur est supérieure et qu'ils ne comprennent pas ». Les droits n'ont rien d'absolu, ils disparaissent devant la nécessité de la marche en avant. Si l'on n'envisageait que le bien-être qui en résulte pour les civilisés, peut-être faudrait-il hésiter à sacrifier pour le bien de la civilisation une portion de l'humanité à l'autre ; mais s'il s'agit de réaliser une forme plus belle de l'humanité, l'immolation

des individus est permise[1] : « Le progrès suffit pour tout légitimer[2]. » La doctrine de la souveraineté du but entraîne forcément celle de la liberté du bien. La personne, loin d'être une fin en elle-même, n'est qu'un moyen pour arriver à une fin supérieure. Ne nous étonnons pas. Renan nous a déjà dit qu'il n'a dû sa crise qu'à des raisons de philologie et de critique. Il n'a été rebuté par aucun de ces actes de l'Eglise qui ont consisté précisément à sacrifier au but sacré des individus humains : « Je n'aime ni Philippe II, ni Pie V; mais si je n'avais pas des raisons matérielles de ne pas croire au catholicisme, ce ne seraient ni les atrocités de Philippe II, ni les bûchers de Pie V qui m'arrêteraient beaucoup[3]. » Et ceci n'est pas une boutade sans conséquence, un de ces traits par lesquels il aimait à déconcerter ses lecteurs. En 1848, à peine sorti du séminaire, passionné d'indépendance, ivre d'ambitions scientifiques, il eût été naturel qu'il condamnât avec violence l'intolérance du passé. Or voici ce qu'il en pensait : « On est parfois injuste pour les persécutions de

1. *L'Avenir de la Science*, p. 385.
2. *Ibid.*, p. 381.
3. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 299.

l'Eglise au moyen âge. Elle devait être intolérante; car du moment qu'une société entière accepte un dogme et proclame que ce dogme est la vérité absolue, et cela sans opposition, on est charitable en persécutant... Ce qui fait que ces actes de l'Inquisition nous indignent, c'est que nous les jugeons au point de vue de notre âge sceptique; il est trop clair, en effet, que de nos jours où il n'y a point de dogme, de tels faits seraient exécrables [1]. »

Toutes ces considérations se rattachent étroitement à l'ensemble de la pensée de Renan; elles sont des pièces essentielles de son système. Mais ne sont-elles pas aussi bien en harmonie avec l'enseignement traditionnel de l'Eglise? Dès lors, un fait nous apparaît. Ces doctrines de la liberté du bien et de la souveraineté du but, Renan les a acceptées avant même d'avoir posé les prémisses d'où il les déduira. N'ont-elles pas été, sans qu'il s'en doutât, la cause des prémisses dont elles devaient être tirées? Il y a dans l'esprit une finalité mystérieuse et inconsciente; et une suggestion qui monte des profondeurs de notre être nous fait souvent proclamer des séries d'idées

1. *L'Avenir de la Science*, pp. 346-347.

qui ont surtout pour but de préparer et d'amener une conclusion admise d'avance. Renan a toujours cru que l'individu est subordonné à une fin mystérieuse ; il ne pouvait pas aboutir à une philosophie qui aurait fondé en raison les droits de la personne.

L'éducation que nous avons une fois reçue nous tient par mille fils subtils ; nous croyons un jour être débarrassé des influences jadis subies, et voici, nous trahissons par nos gestes habituels ce que nous fûmes autrefois ; nous croyons avoir changé d'idées et nous ne les avons modifiées que dans leur forme, nous traînons toujours avec nous la vieille tournure d'esprit qui nous fut inculquée. Il ne faut donc pas s'étonner que nous ayons trouvé une singulière vérité et une portée plus grande qu'il ne le soupçonnait à cet aveu de Renan : « L'Institut de Saint-Sulpice a exercé sur moi une telle influence et a si complètement décidé de la direction de ma vie, que je suis obligé d'en esquisser rapidement l'histoire, d'en exposer les principes et l'esprit, pour montrer comment cet esprit est resté la loi la plus profonde de mon développement intellectuel et moral [1]. »

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 200.

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE

I

Qu'est-ce que la philosophie d'après Renan?

Il faut distinguer dans chaque science la partie technique et spéciale qui n'a de valeur qu'en tant qu'elle sert à la découverte et à l'exposition, et les résultats généraux que la science en question fournit pour son compte à la solution du problème des choses. « La philosophie est cette tête commune, cette région centrale du grand faisceau de la connaissance humaine, où tous les rayons se touchent dans une lumière identique [1]. » C'est elle qui donne un sens aux recherches particulières. Les « spéciaux » ne se bornent pas toujours à

1. *L'Avenir de la Science*, p. 155.

faire la guerre aux généralités superficielles, aux conclusions hasardées, ce qui ne serait que légitime ; ils ont souvent l'air de tenir aux détails pour eux-mêmes, et cela est ridicule. Une date heureusement établie, une circonstance d'un fait important retrouvée, une histoire obscure éclaircie, un texte perdu publié, ont plus d'importance que des volumes entiers dans le genre de ceux qui s'intitulent ***Philosophie de l'Histoire.*** Mais de telles découvertes valent, non par elles-mêmes, mais autant qu'elles serviront à fonder dans l'avenir la vraie et sérieuse philosophie de l'histoire. « Là est la dignité de toute recherche particulière et des derniers détails d'érudition, qui n'ont point de sens pour les esprits légers [1]. »

Philosopher, c'est savoir les choses, c'est, suivant l'expression de Cuvier, instruire le monde en théorie. Un tel résultat ne saurait être atteint *a priori.* « Je crois, comme Kant, que toute démonstration purement spéculative n'a pas plus de valeur qu'une démonstration mathématique et ne peut rien nous apprendre sur la réalité existante [2]. » La connaissance philosophique des corps repose sur

1. *L'Avenir de la Science*, pp. 134-135 ; cf. pp. 229-230.
2. *Ibid.*, p. 149.

la physique et la chimie; la connaissance philosophique des choses de l'esprit repose sur la philologie; elle en est l'effet naturel et comme spontané. Elle est une impression résultant elle-même d'un nombre infini d'impressions qui se sont corrigées les unes les autres. Chaque science a sa méthode; la philosophie n'en a pas une propre. Elle est le son que rend l'âme au contact de la réalité. Elle dépend donc de l'individualité du penseur; elle diffère d'après les tempéraments et les cerveaux. Comme il est absurde de discuter des goûts et des couleurs et que chacun de nous, sa constitution étant donnée, a raison, il est absurde de condamner l'impression qu'un homme reçoit de l'univers; elle est pour lui ce qu'elle doit être et l'on ne peut la dire fausse : « Chaque système est la façon dont un esprit éminent a vu le monde, façon toujours empreinte de l'individualité du penseur. Je ne doute pas que chacun de ces systèmes ne fût très vrai dans la tête de l'auteur; mais par leur individualité même ils sont incommunicables et surtout indémontrables [1]. »

Un système est donc une épopée sur les choses.

1. *L'Avenir de la Science*, p. 60.

Celle-ci vaut, non par ses formules, mais par l'esprit qu'elle incarne. Il en est de même de la philosophie. « Quand je veux initier de jeunes esprits à la philosophie, je commence par n'importe quel sujet, je parle dans un certain sens et sur un certain ton, je m'occupe peu qu'ils retiennent les données positives que je leur expose, je ne cherche même pas à les prouver; mais j'insinue un esprit, une manière, un tour; puis quand je leur ai inoculé ce sens nouveau, je les laisse chercher à leur guise et se bâtir leur temple suivant leur propre style. Là commence l'originalité individuelle, qu'il faut souverainement respecter[1]. » Or, si philosopher, c'est aspirer en liberté le parfum des choses, il est déplorable de s'enfermer dans une impression une fois reçue et de s'interdire de nouvelles expériences. Il faut se complaire dans son épopée, mais se reconnaître le pouvoir d'en inventer une autre. « Il serait aussi absurde que ce système renfermât le dernier mot de la réalité qu'il le serait qu'une épopée épuisât le cercle entier de la beauté. Une épopée est d'autant parfaite qu'elle correspond mieux à toute l'humanité et

1. *L'Avenir de la Science*, p. 56.

pourtant, après la plus parfaite épopée, le thème est encore nouveau et peut prêter à d'infinies variations selon le caractère individuel du poète, son siècle ou la nation à laquelle il appartient[1]. » Si donc, en un sens, nous avons pu dire que tout système est vrai, en un autre nous pouvons affirmer que tout système est faux ; il est attaquable par sa précision même.

Le livre sur *Averroës et l'Averroïsme* suppose démontrée la conception de la philosophie que nous venons d'analyser ; il en tire les conséquences. Une des plus importantes est qu'il n'y a pas à chercher dans l'histoire de la philosophie des résultats positifs et applicables aux besoins de notre temps. Dans chaque système du passé, ce n'est pas seulement une personnalité qui se reflète, c'est une époque, un peuple, une civilisation. Aussi « bien que les problèmes qui préoccupent aujourd'hui l'esprit humain soient au fond identiques à ceux qui l'ont toujours sollicité, la forme sous laquelle ces problèmes se posent de nos jours est si particulière à notre siècle, que très peu des anciennes solutions sont encore suscep-

1. *L'Avenir de la Science*, p. 57.

tibles d'y être appliquées[1]. » Est-ce à dire que l'histoire de la philosophie, dépouillée d'une illusoire utilité, perde de son intérêt? Ce serait méconnaître que les efforts pour définir l'infini présentent aux esprits curieux un spectacle digne de leur attention. Admettons que ces efforts éternels soient condamnés à rester vains, ils n'en sont pas moins captivants par ce qu'ils nous révèlent du génie humain. En un sens, il est beaucoup moins important d'avoir un avis sur un problème que de savoir ce que l'esprit humain a pensé sur ce problème. Et, d'autre part, en comprenant le passé, on explique le présent lui-même. La philosophie arabe est assurément un fait immense dans l'histoire des idées « et un siècle curieux comme le nôtre ne devra point passer sans avoir restitué cet anneau de la tradition. Il faut pourtant s'y résigner à l'avance : il ne sortira de cette étude presque rien que la philosophie contemporaine puisse s'assimiler avec avantage, si ce n'est le résultat historique lui-même[2]. »

L'étonnement dut être grand en 1852, lorsque ces déclarations furent entendues. On voudrait

1. *Averroès et l'Averroïsme*, p. III.
2. *Ibid.*, p. v.

avoir un écho de ce qu'en pensèrent les juges de la Sorbonne. Beaucoup d'entre eux n'étaient-ils pas alors dominés par les conceptions que Cousin avait développées dans son cours de 1828? — « Chaque système, avait enseigné le maître, n'est pas faux, mais incomplet; d'où il résulte qu'en réunissant tous les systèmes incomplets on aurait une philosophie complète, adéquate à la totalité de la conscience. » L'histoire, répétait-on avec lui, est l'expression de la vérité, si l'on en retranche les éléments négatifs pour ne laisser subsister que les éléments positifs. Renan rompait sur ce point avec l'éclectisme. Mais comme il lui est souvent arrivé, il opposait à une théorie une affirmation pure et simple. Les motifs de son attitude étaient longuement expliqués dans *l'Avenir de la Science,* c'est-à-dire dans un ouvrage ignoré du public. Ils ne purent être devinés et compris que quelques années plus tard.

Au mois de janvier 1860, il publia, à propos du grand ouvrage de M. Vacherot, un article étendu sur *l'Avenir de la Métaphysique.* Les deux gros volumes de l'ingénieux penseur sont consacrés à démontrer que la métaphysique existe, et c'est ce qui étonne Renan. Ainsi ne procèdent pas les

sciences naturelles et historiques. Les premiers géologues n'ont pas écrit des livres pour démontrer que la géologie existe ; ils ont fait de la géologie. « Cinquante pages de théorie prouveraient plus pour la réalité de la métaphysique que les douze cents pages de M. Vacherot. Si l'on entend par métaphysique le droit et le pouvoir qu'a l'homme de s'élever au-dessus des faits, d'en voir les lois, la raison, l'harmonie, la poésie, la beauté ; si l'on veut dire que nulle limite n'est tracée à l'esprit humain, qu'il ira toujours montant l'échelle infinie de la spéculation (et pour moi je pense qu'il n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle de l'homme en sorte que le plus grand génie de notre planète est vraiment le prêtre du monde, puisqu'il en est la plus haute réflexion) ; si la science qu'on oppose à la métaphysique est ce vulgaire empirisme satisfait de sa médiocrité, qui est le contraire de toute philosophie, oui, je l'avoue, il y a une métaphysique : rien n'est au-dessus de l'homme. Mais si l'on veut dire qu'il existe une science première, contenant les principes de toutes les autres, une science qui peut, à elle seule, et par des combinaisons abstraites, nous mener à la vérité sur Dieu, le monde,

l'homme, je ne vois pas la nécessité d'une telle catégorie de l'esprit humain [1]. » La philosophie est moins une science qu'un côté de toutes les sciences ; elle est l'assaisonnement sans lequel tous les mets sont insipides, mais qui à lui seul ne constitue pas un aliment. Il ne faut pas l'assimiler à une science particulière, mais la rapprocher de l'art et de la poésie. Toute intelligence, la plus humble comme la plus sublime, a eu sa façon de concevoir le monde, d'en être le miroir. Tout être vivant a eu son rêve qui l'a charmé, consolé, réconforté ; « grandiose ou mesquin, plat ou sublime, ce rêve a été sa philosophie. » Voilà pourquoi l'histoire de la philosophie ne présente point ce développement régulier, ces acquisitions successives, que l'on trouve dans l'histoire des sciences particulières. Prenez d'autre part une collection de mémoires scientifiques ; vous verrez des travaux qui dénotent plus ou moins d'habileté ; mais vous n'en découvrirez aucun qui vous donne quelque indice sur le caractère moral de l'auteur. Il n'en est pas de même en philosophie ; l'individualité de chaque penseur s'y trahit : « Chacun

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 283.

naît avec sa philosophie comme avec son style[1]. » Ce qu'on a parfois le tort de prendre pour une science particulière, est le « résultat général de toutes les sciences, le son, la lumière, la vibration qui sort de l'éther divin, que tout homme porte en soi[2] ».

La lettre à M. Berthelot sur *l'Avenir des sciences naturelles* est plus que l'affirmation de ce principe, elle en est l'application. Renan se met en face des sciences ; il fait dire à chacune en peu de mots ce qu'elle croit saisir de l'histoire du monde, et toutes ces dépositions particulières se fondent en une déposition totale, tendent à provoquer une impression générale ; cette impression est la philosophie de l'auteur, son rêve en 1863[3].

Franchissons vingt-cinq ans, nous sommes en septembre 1888. Renan publie son *Examen de conscience philosophique*. Les formules par lesquelles s'ouvrent ce morceau condensent d'une façon nouvelle et heureuse les théories que nous venons d'analyser : « Le premier devoir de l'homme sincère est de ne pas influer sur ses

1. Cf. *Dialogues et fragments philosophiques*, pp. 286-287.
2. *Ibid.*, p. 290.
3. *Ibid.*, p. 153.

propres opinions, de laisser la réalité se refléter en lui comme en la chambre noire du photographe, d'assister aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience. On ne doit pas intervenir dans ce travail spontané; devant les modifications internes de notre rétine intellectuelle, nous devons rester passifs... La production de la vérité est un phénomène objectif, étranger au moi, qui se passe en nous sans nous, une sorte de précipité chimique que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité [1]. »

Ainsi Renan a toujours eu de la philosophie la même conception. A chaque moment de son développement, il n'est revenu sur sa thèse que pour l'affirmer à nouveau.

II

Ne craignons pas de nous arrêter devant cette conception, elle est capitale. De sa valeur dépend celle des conclusions futures. Il convient donc d'en rechercher les « motifs », les raisons profondes

1. *Feuilles détachées*, pp. 401-402.

Renan la justifie tout d'abord en affirmant qu'il n'y a pas de progrès en philosophie. La philosophie, répète-t-il dans tous ses ouvrages, a renoncé à procéder comme les sciences, en additionnant des résultats successivement acquis ; et c'est pour cela qu'elle a été parfaite dès ses débuts, « comme tout ce qui n'est pas fécond [1] ».

Or, si cette thèse doit vraiment étayer la première, peut-elle se passer elle-même d'une démonstration ? Il semble qu'aux yeux de Renan elle soit d'une évidence immédiate. Ne suffit-il pas d'ouvrir un manuel d'histoire pour constater que, sur les mêmes questions, les controverses sont éternellement ouvertes et tournent toujours dans le même cercle ? Les mêmes affirmations ne s'opposent-elles pas toujours aux mêmes négations ? — Le fait n'est peut-être pas incontestable et l'on imagine qu'il ne serait pas impossible de trouver des points sur lesquels l'accord est fait définitivement, d'autres sur lesquels il devient tous les jours plus facile et plus probable. Mais acceptons le fait tel qu'on le présente : encore convient-il de le bien interpréter. Renan devait des explications

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 285.

à ceux de ses contemporains qui reproduisaient, avec plus ou moins de fidélité, les formules ou les idées de Hegel : la métaphysique ne réalise-t-elle aucun progrès, si elle suscite sans cesse des principes antagonistes et les réconcilie dans des principes supérieurs ? Il devait des explications aux éclectiques qui lisaient dans l'histoire une philosophie toute faite, *perennis quædam philosophia* : est-on autorisé à dire sans preuve qu'il est *incontestable* que la philosophie piétine sur place, lorsque la plupart des penseurs d'une époque affirment le contraire ? On a souvent raison contre l'assentiment universel, mais on n'en triomphe que par une démonstration. Renan avait à défendre son sentiment contre les philosophes qui proclament que les essentielles divergences des systèmes sont plus apparentes que réelles et que, sans nier le principe de contradiction, il convient de concilier entre elles les doctrines. Il avait à discuter l'assertion de cette école qui soutient que les grandes doctrines sont réellement contradictoires entre elles, qui renonce à les concilier et qui pourtant ne conclut pas au scepticisme : le criticisme, en effet, voit un progrès dans la façon dont une même question se présente à travers les siècles ; l'esprit

humain ne cesse pas de rencontrer des réponses opposées aux cinq ou six questions cardinales, mais il choisit toujours mieux en connaissance de cause entre « les affirmations ou négations capitales auxquelles peut s'appliquer une croyance rationnelle [1] ». Il y a donc bien des manières de comprendre cette interrogation : le progrès existe-t-il en philosophie ? On n'a pas sans doute à les critiquer toutes en détail ; mais qui en adopte une nous doit de l'appuyer sur une analyse sévère et des arguments précis. Dans quel écrit de Renan trouve-t-on ces arguments et cette analyse ?

Au fond, Renan juge inutile d'établir directement sa thèse, car elle n'est qu'un corollaire de cette autre affirmation : La philosophie rentre dans la catégorie de l'art. La conséquence est-elle logiquement détruite ? Pour le savoir, précisons les termes. Veut-on nous dire que dans la philosophie il y a de l'art ou qu'elle n'est qu'un art ?

Dans le premier cas, la conclusion paraît dépasser les prémisses. Des penseurs qui ne sont ni des sceptiques ni des dilettantes accordent l'essentiel de la thèse et sont loin d'aboutir au même résultat

1. Renouvier, *Critique philosophique*, 1879, t. II, p. 317.

final. A en croire M. Boutroux, la philosophie ne se fonde exclusivement, ni comme la science sur les principes de la raison théorique, ni comme la religion sur les principes de la volonté; elle participe à la fois de la volonté et de la raison, cherchant si l'une doit être élevée au-dessus de l'autre, ou si toutes deux doivent être mises sur le même rang; si elles doivent être ramenées à l'unité et de quelle manière; elle implique donc des éléments artistiques; mais si elle a des relations avec l'art, elle n'en a pas moins avec la science; cette dernière parenté lui est essentielle et ne doit jamais être méconnue. Si Renan l'entend de la sorte ou d'une façon approchante, le corollaire n'est pas rigoureusement tiré.

Mais sa pensée est toute autre : la philosophie n'est qu'un art, veut-il dire. Dans ce cas la conclusion est exacte, mais la prémisse est-elle juste? C'est sur ce point que l'effort de sa démonstration devait porter; or nous cherchons celle-ci et nous ne la trouvons pas, nous en sommes réduits à en glaner de côté et d'autre les fragments supposés. Le philosophe, nous dit-on, commence par ramasser des données positives, mais ce n'est là pour lui qu'un travail préliminaire : son œuvre est ensuite

de s'emparer de ces données et de construire son temple à sa guise. N'est-ce point ainsi que procède l'artiste? « Chaque être vivant a son rêve qui l'a charmé, élevé, consolé : grandiose ou mesquin, plat ou sublime, ce rêve est sa philosophie »; fort bien, mais philosophie n'est-il pas ici synonyme de poème? « Cela est si vrai que l'originalité personnelle est en philosophie la qualité la plus requise, tandis que dans les sciences positives la vérité des résultats est la seule chose à considérer. » En faut-il plus pour assimiler la philosophie à l'art?

Nous croyons comprendre ces assertions; mais il nous semble qu'elles auraient fort étonné les vrais philosophes, ceux dont l'historien essaie de pénétrer la pensée. Ils ne se doutaient pas qu'ils édifiaient « à leur guise » leur demeure spirituelle. Ils ne se savaient pas libres de s'abandonner comme les poètes à leur fantaisie ailée et il leur est arrivé souvent de repousser une hypothèse dont ils auraient aimé de s'enchanter pour en adopter une autre qui leur paraissait moins belle et plus vraie. Surtout ils ne soupçonnaient guère que l'essentiel doit être la poursuite de l'originalité. Nous avons vu à une date assez récente des métaphysiciens

s'écrier, ou peu s'en faut, comme Renan dans la préface des *Dialogues philosophiques* : « Je veux imaginer quelque chose de nouveau. » Et qui n'a pensé que ce beau zèle ne deviendrait fructueux — et même digne d'attention — que le jour où il serait plus désintéressé et plus austère ? La thèse de Renan est de celles qui ont besoin d'une démonstration et dont l'évidence est loin d'être impérieuse. Renan s'est conduit comme s'il ne s'en doutait pas.

Peut-être avons-nous fait fausse route en cherchant dans ses écrits eux-mêmes la justification de sa conception essentielle? Cette conception ne serait-elle pas l'aboutissant logique de certaines analyses philosophiques que Renan s'est contenté d'accepter? N'est-elle pas le terme d'un travail collectif dont il n'a fait que traduire la conclusion pratique ? Et, en effet, il ne semble point malaisé d'indiquer les doctrines dont Renan s'est inspiré. Auprès de Kant, il a appris que les catégories sont les moules suivant lesquels l'esprit humain est obligé de concevoir les choses, mais que ces moules, envisagés indépendamment des données de l'expérience, sont aussi vides que ceux des mathématiques, et que, par conséquent,

la métaphysique est une illusion. A l'école de Hamilton, il a compris l'inanité de toutes les formules qui tendent à faire de Dieu quelque chose, la nécessité de laisser l'idée religieuse dans sa plus complète indétermination, l'impossibilité de dire sur ces sujets-là un mot qui ne soit absurde à sa manière et de se résoudre à une négation qui serait plus absurde encore. Au positivisme il a pris cette conviction que la philosophie doit redevenir tout simplement la science universelle, qu'au lieu de résoudre le problème de l'univers par de rapides intuitions elle doit d'abord analyser les éléments dont l'univers se compose et construire la science du tout par la science isolée des parties. A Hegel il a emprunté cette idée que tous les systèmes philosophiques ont leur part de vérité, que chacune des contradictions qui semblent les détruire exprime au contraire un élément de cette vérité qui ne sera complète qu'au sein d'un système supérieur et conciliant toutes les oppositions. La conception renanienne de la philosophie, considérée d'un peu haut, paraît donc reposer sur une importante substruction philosophique. Elle est la conclusion dernière de trois ou quatre grandes doctrines, qui, par des voies diverses, sont arri-

vées à se mettre d'accord sur l'essentiel. Pour l'écarter, il faudrait s'attaquer aux plus fortes critiques de l'entendement. Ne sommes-nous pourtant pas dupes d'une illusion? Renan a-t-il été vraiment le disciple de ces philosophes?

Qu'il y ait quelque ressemblance entre certaines de ces théories et celles de Hamilton, c'est certain. Mais l'accord n'est pas une preuve de filiation et Renan n'a pas introduit dans ses écrits une seule ligne qui rappelle l'argumentation du penseur auprès duquel on veut qu'il se soit inspiré. Avec Hegel il affirme que tout ce qui est réel est rationnel; mais il traite d'illusion enfantine la conversion de cette formule, il n'admet en aucune façon que ce qui est rationnel soit toujours réel. Enfin s'il a paru puiser dans la *Critique de la raison pure,* il n'a jamais tenu compte de ce qu'il y a trouvé. Dans *l'Avenir de la Science*, il se contente de répéter de temps en emps que Kant a ruiné la métaphysique, sans avoir l'air de se douter des conséquences de cette affirmation. Dans les *Dialogues philosophiques,* il laisse Philalèthe, Théophraste et Théoctiste exposer tour à tour leurs certitudes, leurs probabilités et leurs rêves; et, quand ils ont donné libre cours

à leurs fantaisies, il fait intervenir l'homme raisonnable. « Nous touchons ici, dit doucement Eutyphron, aux antinomies de Kant, à ces gouffres de l'esprit humain où l'on est ballotté d'une contra diction à une autre Arrivé là, on doit s'arrêter. [1] » Eutyphron parle d'or, mais un peu tard. Ce n'est pas au terme des *Dialogues* que surgissent les antinomies; si l'on voulait leur échapper, il ne fallait même pas commencer. Ce personnage connaît donc la *Critique de la raison pure*, il en tire des arguments contre une certaine métaphysique, et il ne s'aperçoit pas que toutes les théories présentées sous les noms fallacieux de certitudes, de probabilités et de rêves, tombent sous le coup de ces mêmes arguments. Renan, qui a eu toutes les imprudences de Philalèthe, de Théophraste et de Théoctiste réunis, n'a jamais été plus sévère qu'Eutyphron, et c'est dommage. Sa conception de la philosophie n'a-t-elle donc d'autre fondement que les résultats, admis en gros, de trois ou quatre philosophies étudiées d'un peu loin? Ce ne serait pas une recommandation.

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 147.

ur eux Augustin Thierry : « Ils ont étudié curieu-
ement les lois, les actes publics, les formules ju-
.iciaires, les contrats privés ; ils ont discuté,
lassé, analysé les textes, fait dans les actes le
artage du vrai et du faux avec une étonnante sa-
;acité ; mais le sens politique de tout cela, mais ce
[u'il y a de vivant sous cette écriture morte, mais
a vue de la société elle-même et de ses éléments
livers, soit jeunes, soit vieux, soit barbares, soit
:ivilisés, leur échappe, et de là viennent les vides
:t l'insuffisance de leurs travaux [1]. » L'histoire
ı'est donc vraie qu'à une condition, c'est d'évo-
[uer la vie profonde de l'humanité : « L'âme y est
ıussi nécessaire que dans un poème ou une œuvre
l'art, et l'individualité de l'écrivain doit s'y re-
léter [2]. » L'imagination est par suite une faculté
ssentielle de l'historien ; les érudits ont beau la
proscrire et la charger d'anathèmes, elle a souvent
plus de chances de trouver le vrai qu'une fidélité
servile qui se contente de reproduire les récits
originaux des chroniqueurs : « Les gravures des
ruines de Rome, de Piranesi, sont essentiellement
fautives, si on les envisage comme des images de

1. *Essais de Morale et de Critique*, p. 119.
2. *Ibid*, p. 120.

[illegible] changent une foule [illegible] elles intervertis- [illegible] Et pourtant si on [illegible] tation des traits [illegible] un essai pour [illegible] elles sont plus [illegible] phie : celle-ci, en [illegible] lignes inanimées, [illegible] idéal de l'objet [illegible] la gravure en donne [illegible] c'est-à-dire, au point [illegible] sa plus intime [illegible] développement la [illegible] la photographie par [illegible] spéciales, et vous [illegible] que nous ana- [illegible]

[illegible] que Renan a em- [illegible] vérité ? L'histoire ne dé- [illegible] soi, mais des religions, [illegible] mais des mœurs, ni des [illegible] elle explique tout, et il [illegible] d'expliquer un événement ou une

1 *Essais de Morale et de Critique*, p. 130.

opinion à les approuver. Cet événement ou cette opinion ont été ce qu'ils ont pu et ce qu'ils ont dû; ils ont donc été légitimes, c'est-à-dire non seulement réels, mais fondés en raison. Les contradictions font partie intégrante du monde, et il faut les reproduire fidèlement si l'on veut être un miroir en face des choses : « Je suis un penseur, comme tel je dois tout voir. Un ouvrage complet ne doit pas avoir besoin qu'on le réfute. L'envers de chaque pensée doit y être invoqué, de manière que le lecteur saisisse d'un seul coup d'œil les faces opposées dont se compose toute vérité[1]. »

Renan a grandi à l'infini sa conception de l'histoire et en a fait sa conception de la philosophie. Nous comprenons dès lors que celle-ci puisse être associée à un positivisme plus ou moins inconscient; réduite à une poésie dont la nécessité et le caractère illusoire sont également incontestables, elle peut coexister dans un esprit avec la négation de la connaissance transcendantale. La définition n'en est pas fondée sur le kantisme, mais elle est fortifiée en un sens par la *Critique de la raison pure*, sans que le penseur se sente gêné

1. *Le Prêtre de Némi*, préface, p. VI.

par celle-ci; il prend son bien où il le trouve, s'empare de ce qui confirme ses vues et néglige ce qui les contrarie. De la même façon il est et il n'est pas hégélien. En enseignant que ce qui est réel est rationnel, Hegel a enseigné à respecter et à comprendre les faits. Ses disciples, sans abandonner le fond même de sa philosophie, ont renoncé peu à peu à reconstruire le monde *a priori*; ils ont voulu retrouver par l'expérience seule la dialectique qui est l'essence des choses. Après avoir eu l'air de le mépriser, ils ont réhabilité le fait et l'ont exalté. Tout homme qui, en ce siècle, a voulu être vraiment historien, c'est-à-dire voir dans l'histoire comment tout se touche et s'enchaîne, se limite et se prolonge, a subi l'influence de l'hégélianisme. Il n'est pas étonnant que Renan ait emprunté des idées et des formules au penseur dont les sciences historiques ont reçu une si prodigieuse impulsion.

Renan est donc justifié de l'accusation d'avoir adopté sans les critiquer les conclusions de plusieurs systèmes et d'en avoir fait, sans plus ample examen, la base du sien propre. Il n'est pas vrai que sa doctrine se soit ainsi formée. Ce n'est ni par Kant, ni par Hegel, ni par Comte, qu'il a été

conduit à ses idées personnelles ; c'est à travers ses idées personnelles qu'il a étudié ces philosophes et il ne leur a emprunté que ce qui cadrait avec sa pensée. Mais d'autre part la négation de la métaphysique n'est plus la conclusion d'une critique de la connaissance, elle n'est qu'affaire de tempérament et non plus de raison. Elle est une de ces idées qui se forment en nous au contact de la réalité, par la collaboration inconsciente des circonstances qui nous frappent et de notre imagination qui les commente. C'est une question de savoir si nous n'avons qu'à assister passivement à la bataille de nos opinions, si ce n'est pas renoncer à voir bien des causes d'erreurs. Trancher la question n'est pas la résoudre. Celui que d'aucuns ont appelé le père de la philosophie critique en France nous paraît être un philosophe du passé, si sous ce nom on entend ceux qui sont antérieurs à la *Critique de la raison pure* ou qui se comportent comme si elle n'avait pas été écrite.

CHAPITRE III

VUES MÉTAPHYSIQUES

I

Entrons dans le détail de cette philosophi nous verrons s'il confirme ou non l'hypothèse q nous avons avancée.

Le métaphysicien n'est qu'un poète qui re l'esprit et la vie de la nature et de l'humanit Il n'est point réduit à ce rôle pour cette seu raison qu'il ne peut atteindre l'absolu; celui se révèle et existe uniquement dans la réali tangible, visible, observable. « L'absolu de justice et de la raison ne se manifeste que da l'humanité : envisagé hors de l'humanité, c absolu n'est qu'une abstraction ; envisagé da l'humanité, il est une réalité. Et ne dites pas q

la forme qu'il revêt entre les mains de l'homme le souille et l'abaisse. Non, non, l'infini n'existe que lorsqu'il revêt une forme finie. Dieu ne se voit que dans ses incarnations. La critique, qui sait voir le divin en toutes choses, est ainsi la condition de la religion et de la philosophie épurées, j'ajouterai de toute morale forte et éclairée[1]. » Si donc l'on ne se contente pas de composer des poèmes sur l'Être, si l'on veut le saisir vraiment, il faut recourir à l'histoire, « forme nécessaire de la science de tout ce qui est dans le devenir[2] ». C'est là du pur hégélianisme ; la conséquence du principe en est rigoureusement déduite. Mais est-ce une argumentation hégélienne qui amène cette conclusion ? Nous ne parvenons à la découvrir ni dans *l'Avenir de la Science*[3], où Renan a, pour la première fois, développé sa thèse, ni dans *la Métaphysique et son avenir*[4], où il l'a reprise avec amour.

Mais, à défaut de cette démonstration, le penseur nous révèle que « dans la nature et dans

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 310.
2. *L'Avenir de la Science*, p. 174.
3. *Ibid.*, p. 479.
4. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 310.

l'histoire il voit bien mieux le divin que dans les formules abstraites de la théodicée et de l'ontologie ». Comprenons bien ce qu'il veut dire. Que par l'abstraction, on n'arrive pas à Dieu, nous nous en doutions, puisque Renan nous a prévenus que par elle on n'arrive à rien. Nous ne sommes pas plus heureux avec l'expérience : « Si la Divinité avait voulu être perçue par le sens scientifique, nous découvririons dans le gouvernement général du monde des actes portant le cachet de ce qui est libre et voulu ; la météorologie devrait être sans cesse dérangée par l'effet des prières des hommes, l'astronomie parfois en défaut. Or aucun cas d'une telle dérogation n'a jamais été scientifiquement constaté... Loin de révéler Dieu, la nature est immorale ; le bien et le mal lui sont indifférents. L'histoire même est un scandale au point de vue de la morale[1]. » Renan ne vient-il pas de nier ce qu'il avait paru d'abord affirmer? — Si l'on n'aperçoit pas dans le monde les marques d'une volonté supérieure, il est incontestable que l'humanité a été toujours et partout religieuse. « Les grandes races ont trouvé en

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, pp. 318-319.

elles-mêmes un instinct divin, dont la force, l'originalité, la richesse éclatent dans l'histoire avec une splendeur inouïe. Le devoir, le dévouement, le sacrifice, toutes choses dont l'histoire est pleine, sont inexplicables sans Dieu. Si l'on récuse ce grand témoignage de la nature, il faut être conséquent, il faut avouer que tous les honnêtes gens ont été des dupes, il faut traiter de fous les martyrs de tous les siècles... Mais soutenir cela, c'est contredire aussi formellement le témoignage de la nature humaine que quand on nie la véracité de la perception des sens. Dans les deux cas, la répugnance est égale, et l'esprit se trouve placé dans la même impossibilité de douter[1]. »

Comme il est instructif, ce rapprochement entre l'existence de Dieu et celle du monde extérieur ! Ce n'est pas en vain que Reid est resté longtemps « l'idéal » de Renan. Voici le sens commun, qui lui est si cher, installé en théodicée à la place de la raison métaphysique. Il met en formule des sensations vives, mais parfois peu cohérentes. Dans la question du monde extérieur, il résume à sa façon les expériences superficielles de la géné-

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, pp. 321-322.

ralité des hommes ; dans le cas qui nous occupe il traduit avec une élégance raffinée les constata tions ou plutôt les émotions d'un historien qui, s promenant à travers les siècles, a vu partout l'hu manité s'élever, par un invincible effort, à la con ception et au culte du parfait. Et il s'agit si bie d'une pure et simple impression, commentée pa le sens commun, qu'elle peut être démentie, san être annihilée, par une impression différente. suffit, pour cela, de regarder le monde sous u autre angle, de relever un certain nombre de ce affronts que les faits infligent trop souvent à l vertu la plus authentique et une pensée surg aussitôt : le bien n'est que duperie. C'est juste l contraire de ce qu'on insinuait tout-à-l'heure. Mai le sens commun ne s'embarrasse pas de telle contradictions ; il s'accommode de bien d'autre dans le problème du monde extérieur ! Renan ra sonne vraiment à la façon de Reid. Mais on peu donner à sa pensée une forme plus renanienn La philosophie, avons-nous vu, n'est que l'assa sonnement des sciences ; elle consiste à ramen là une unité intelligible et provisoire les élémen recueillis par les recherches particulières. Quan le caractère provisoire de cette unité est reco

nu, pourquoi s'enfermerait-on dans une formule définitive? Toutes celles qui mettent de l'ordre dans mes états de conscience sont légitimes. D'après les moments nous affirmerons que le dévouement est une absurdité ou qu'il prouve Dieu; ces attitudes dépendront de l'effet que les événements produiront sur nous. Les spéculations de Renan sur l'absolu et le divin peuvent revêtir une forme hégélienne; elles ne sont que les rêveries d'un historien qui découvre deux ou trois moyens d'ordonner ses expériences, qui refuse de choisir entre eux et s'en sert à tour de rôle.

N'est-ce point cette même pratique de l'histoire qui lui fait sentir combien tout devient? « Vouloir saisir un moment dans ces existences successives pour y appliquer la dissection et les tenir fixement sous le regard, c'est fausser leur nature. Car elles ne sont pas à un moment, elles se font. Tel est l'esprit humain [1]. » N'est-ce pas enfin la pratique constante d'une certaine discipline intellectuelle qui porte à croire qu'elle donne la clé de tous les mystères? « C'est par l'étude de la nature qu'on est arrivé jusqu'ici à la philosophie;

1. *L'Avenir de la Science*, p. 174.

mais je ne crois pas me tromper en disant que c'est aux sciences du second groupe, à celles de l'humanité, qu'on demandera désormais les éléments des plus hautes spéculations. » La conclusion doit être que « la science des langues, c'est l'histoire des langues ; la science des littératures et des religions, c'est l'histoire des littératures et des religions ; la science de l'esprit humain, c'est l'histoire de l'esprit humain[1] ». Généralisez : la science de l'être, c'est l'histoire de l'être. « La science ne commence qu'avec les détails. Pour qu'il y ait exercice de l'esprit, il faut de la superficie, du variable, du divers ; autrement on se noie dans l'un infini. L'un n'existe et n'est perceptible qu'en se développant en diversité, c'est-à-dire en phénomènes. Au delà, c'est le repos, c'est la mort. La connaissance, c'est l'infini versé dans un moule fini. Le nœud seul a du prix. Les faces de l'unité sont seules objet de science. »

Nous sommes en face d'une extension des études particulières de Renan. La preuve en est qu'il applique au devenir de l'être total la loi que,

1. *L'Avenir de la Science*, p. 174.

sur les indications de Cousin, il croit avoir remarquée dans le devenir des langues. Il a appris de son maître que le fait le plus simple de la connaissance humaine s'appliquant à un objet complexe se compose de trois actes : vue générale et confuse du tout, — vue distincte et analytique des parties, — recomposition synthétique du tout avec la connaissance que l'on a des parties. L'esprit humain, dans sa marche, traverse trois états qu'on peut désigner sous les trois noms de syncrétisme, d'analyse, de synthèse, et qui correspondent à ces trois phases de la connaissance. « Les langues présentent un développement analogue. Prenons une famille de langues, qui renferme plusieurs dialectes, la famille sémitique par exemple. Certains linguistes supposent qu'à l'origine il y avait une seule langue sémitique, dont tous les dialectes sont dérivés par altération ; d'autres supposent tous les dialectes également primitifs. Le vrai, ce semble, est qu'à l'origine les divers caractères qui, en se groupant, ont formé plus tard le syriaque, l'hébreu, etc., existaient syncrétiquement et sans constituer encore des dialectes indépendants. Ainsi : 1° existence confuse et simultanée des variétés dialectales ; 2° existence isolée

des dialectes; 3° fusion des dialectes en une unité plus étendue[1]. »

Faut-il, se demande Renan, limiter cette loi à l'intelligence humaine? — « Évolution d'un germe primitif et syncrétique par l'analyse de ses membres, et nouvelle unité résultant de cette analyse, telle est la loi de tout ce qui vit. Un germe est posé, renfermant en puissance, sans distinction, tout ce que l'être sera un jour; le germe se développe, les formes se constituent dans leurs proportions régulières, ce qui était en puissance devient un acte; mais rien ne se crée, rien ne s'ajoute[2]. » Et pourquoi reculer devant une extension plus grande encore de l'hypothèse, « que l'on ne prend plus d'une manière dogmatique, mais comme une belle épopée sur le système des choses » ? Pourquoi ne pas supposer que c'est la loi même de Dieu? — « L'unité primitive était sans vie, car la vie n'existe qu'à la condition de l'analyse et de l'opposition des parties. L'être était comme s'il n'était pas, car rien n'y était distinct; tout y était sans individualisation ni existence séparée. La vie ne commença qu'au moment où

1. *L'Avenir de la Science*, p. 518.
2. *Ibid.*, p. 312.

l'unité obscure et confuse se développa en multiplicité et devint univers. Mais l'univers, à son tour, n'est pas la forme complète, l'unité n'y est pas assez sensible. Le retour à l'unité s'y opère par l'esprit ; car l'esprit n'est que la résultante unique d'un certain nombre d'éléments multiples. L'histoire de l'être ne sera complète qu'au moment où la multiplicité sera toute convertie en unité, et où, de tout ce qui est, sortira une résultante unique qui sera Dieu, comme, dans l'homme, l'âme est la résultante de tous les éléments qui le composent. Dieu sera alors l'âme de l'univers, et l'univers sera le corps de Dieu, et la vie sera complète ; car toutes les parties de ce qui est auront vécu à part et seront mûres pour l'unité. Le cercle alors sera fermé[1]. »

II

Revenons à l'idée que nous avons rencontrée la première. Connaître les choses, c'est les connaître dans leur évolution. La vraie révélation du monde

1. *L'Avenir de la Science*, p. 313.

en est l'histoire. Cela est si vrai qu'il suffit de bien classer les sciences dans leur ordre de filiation pour refaire à grandes étapes cette histoire du monde[1].

L'histoire proprement dite nous éclaire sur la dernière période ou plutôt sur la dernière phase de cette période ; la philologie et la mythologie comparée nous font remonter bien au delà des textes historiques jusqu'à l'origine des races, des lois, des langues, jusqu'aux premiers bégaiements de la conscience humaine. L'archéologie préhistorique nous introduit dans un passé encore plus lointain. La morphologie zoologique, étudiée avec philosophie et pénétration, nous livrerait le secret de la formation lente de l'humanité, « de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive ». Le géologue fait le récit des transformations que la terre a subies, avant l'homme et avant la vie, depuis le jour où elle exista comme globe indépendant, des événements qui réglèrent la forme des continents, les sinuosités des mers, la proportion des surfaces émergeantes et des sur-

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, pp. 155-172.

faces submergées, la nature des sous-sols destinés à chaque race, et qui ont eu une influence si capitale sur la destinée de chacune d'elles. L'astronomie nous fait à son tour dépasser toute conception planétaire et arrive à un point de vue où la terre n'est qu'un individu dans un ensemble plus vaste; elle parle de l'époque où la terre n'avait pas son existence distincte, où elle était confondue avec le soleil, dont elle reçoit aujourd'hui toute sa vie. Et nous savons que le soleil n'est pas seul de son espèce, qu'il y a d'autres soleils, sans doute de même nature et assujettis aux mêmes lois que celui que nous connaissons. La chimie du soleil est la même que celle de la terre; et l'analogie des étoiles fixes avec le soleil nous fait croire que la chimie que nous connaissons s'y applique également. La chimie nous fait donc atteindre une époque de l'histoire où la distinction des systèmes du monde n'existait pas, au moins dans certaines régions de l'espace; elle est l'histoire de la fondation de la première molécule. La physique mécanique va encore au delà de la chimie; elle nous transporte dans un monde composé d'atomes purs, ou, pour mieux dire, de forces dénuées de toute qualité

chimique ; la gravitation a dû être quelque chose d'antérieur aux réactions chimiques. Nous arrivons ainsi au point où notre raison s'abîme, où toute science s'arrête, où les analogies se taisent, où les antinomies de Kant se dressent en barrières infranchissables.

Relisez ce tableau des sciences en commençant par la physique mécanique ; le spectacle auquel vous assistez est bien celui qu'annonçait *l'Avenir de la Science :* une différenciation toujours plus grande d'un principe d'abord homogène. Cette évolution, voilà ce qui est. N'est-elle pas la manifestation d'un nisus intime, d'un effort vers le mieux, vers la vie toujours plus développée ? Qu'on appelle comme on voudra ce principe immanent, il devient toujours plus conscient et plus réel. — « De qui donc est cette phrase » : « Dieu est immanent, non seu-
» lement dans l'ensemble de l'univers, mais dans
» chacun des êtres qui le composent, seulement
» il ne se connaît pas également dans tous. Il se
» connaît plus dans la plante que dans le rocher,
» dans l'animal que dans la plante, dans l'homme
» que dans l'animal, dans l'homme intelligent que
» dans l'homme borné, dans l'homme de génie
» que dans l'homme intelligent, dans Socrate que

» dans l'homme de génie, dans Bouddha que dans » Socrate, dans le Christ que dans Bouddha? » Voilà la thèse fondamentale de toute notre théologie. Si c'est bien là ce qu'a voulu dire Hegel, soyons hégéliens[1]. » La perfection de Dieu sera donc au terme de l'évolution, quand la conscience aura tout pénétré : « Dieu alors sera complet, si l'on fait du mot Dieu le synonyme de la totale existence. En ce sens, Dieu sera plutôt qu'il n'est; il est *in fieri,* il est en voie de se faire[2]. »

Si l'histoire nous montre uniquement une différenciation progressive des êtres, elle doit faire sortir les réalités les unes des autres, supprimer les solutions de continuité, en particulier la plus grave, celle qui créerait un abîme entre la matière et la pensée. *L'Avenir de la Science* contient déjà cette conception. Celle-ci est essentielle à Renan; si elle prend souvent une forme spinoziste, c'est que cette forme lui convient mieux qu'une autre, sans être cependant une conclusion obtenue selon la méthode de Spinoza: « L'ancienne hypothèse de deux substances accolées pour former l'homme, hypothèse qui doit être maintenue pour la commo-

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 187.
2. *Ibid*, p. 184.

dité du langage, est vraie si l'on entend parler de deux ordres de phénomènes, dont l'un dépasse l'autre de toute la distance de l'infini; mais elle est fausse si l'on entend soutenir qu'à un certain moment de l'existence organique, un nouvel être vient s'adjoindre à l'embryon qui auparavant ne méritait pas le nom d'homme. C'est là une manière de se représenter les choses qui est en contradiction avec les résultats de la science expérimentale de la vie et qui répugnera toujours au physiologiste[1]. »

Et si l'on veut s'assurer que l'histoire est pour beaucoup dans la formation des idées les plus métaphysiques de Renan, on n'a qu'à voir comment il parle de l'immortalité. Il lui arrive d'écrire des phrases tout à fait spinozistes : « L'âme est immortelle ; car, échappant aux conditions serviles de la matière, elle atteint l'infini, elle sort de l'espace et du temps, elle entre dans le domaine de l'idée pure, dans le monde de la vérité, de la bonté, de la beauté, où il n'y a plus de limites ni de fin[2]. » Mais en général il aime mieux contempler

1. *Essais de Morale et de Critique*, p. 65. — Cf. *L'Avenir de la Science*, p. 478.
2. *Essais de Morale et de Critique*, p. 63.

le retentissement de nos pensées dans nos œuvres ou le prolongement de ce que nous sommes dans ceux qui naissent de nous ; là est la véritable immortalité dont il aime à s'entretenir. Tantôt il dira que penser l'absolu ou réaliser le divin par la justice, c'est prendre sa part des choses éternelles, s'associer à l'Éternel par le bien accompli ou par la vérité exprimée sous des formes durables[1]. Tantôt il se plaira à évoquer les pères de la tribu obscure au foyer de laquelle il puisa sa foi à l'invisible, l'humble clan de laboureurs et de marins à qui il doit la vigueur de son âme, et il rêvera qu'il est leur conscience et que par lui ils arrivent à la vie et à la voix[2]. L'hérédité que nous constatons n'est-elle pas le symbole et la prophétie de ce qui sera un jour quand Dieu sera ? « Un être omniscient et omnipotent pourra être le dernier terme de l'évolution déifique — soit qu'on le conçoive jouissant par tous (tous aussi jouissant par lui, selon le rêve de la mysticité chrétienne) ; — soit qu'on le conçoive comme une individualité arrivant à la force suprême ; — soit qu'on le conçoive comme résultant de milliards d'êtres, comme

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 186.
2. *Essais de Morale et de Critique*, préface, pp. XVIII-XIX.

l'harmonie, le son total de l'univers... L'univers serait un polypier infini où tous les êtres qui ont jamais été seraient soudés par leur base, vivant à la fois de leur vie propre et de la vie de l'ensemble[1]. »

Sortons des probabilités et des rêves ; regardons aux certitudes de Renan. Il en possède deux : l'une porte sur la question de savoir si une volonté supérieure à celle de l'homme est jamais intervenue dans l'univers, l'autre sur la question de savoir si la nature poursuit ou non une fin. A ces deux questions il fait une réponse qui exclut tout doute. Il est vrai que le mot de certitude a ici un sens spécial, il ne désigne que l'état d'âme de l'homme qui se dit certain, et Renan n'indique pas à quelle condition cet état d'âme est légitime.

Or pourquoi Renan est-il certain qu'aucune puissance supérieure à l'homme n'est jamais intervenue dans l'univers ? C'est parce qu'on ne l'a jamais constaté. « Une chose absolument hors de doute, c'est que, dans l'univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté ni de

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 128.

volontés supérieures à celle de l'homme[1]. » Dans ses *Dialogues,* il énumère les expériences qu'il faudrait faire pour prouver l'efficacité de la prière ; il multiplie dans ces pages les traits d'esprit, mais le moindre grain de mil ferait mieux notre affaire, c'est-à-dire une discussion vraiment philosophique. Renan n'oublie qu'un ou deux points du problème, et qui paraissent avoir leur gravité. Il ne se demande pas s'il n'y a pas une conception du surnaturel qui respecte toutes les lois de la nature, qui nie que Dieu viole jamais une loi et qui par conséquent met l'action divine en dehors et au-dessus de l'observation. Il ne se demande même pas s'il ne faudrait pas, à la rigueur, introduire une distinction entre le surnaturel physique et le surnaturel moral et s'il est vraiment établi qu'aucun homme n'a jamais éprouvé dans sa conscience l'action d'une puissance invisible. Il est certain que, si elle est réelle, cette action, indubitable pour celui qui l'éprouve et mystère même de la religion, échappe aux prises de l'observation extérieure. On n'a jamais vu cette action, répète Renan dans tous ses ouvrages. Nous ne prétendons pas

1. *Examen de conscience philosophique. — Feuilles détachées,* p. 402.

le contraire ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Il aurait fallu le montrer, et Renan ne s'en est jamais préoccupé. Il sourirait de notre insistance ; mais un sourire peut marquer du parti pris ou du dédain, il ne tient pas lieu d'argument.

D'où provient la seconde certitude ? Pourquoi affirme-t-il que le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse ? C'est que Renan est frappé par un certain nombre de faits. Historien, il a vu comment se produit un homme de génie. Pendant des années, des siècles même, des séries de bons bourgeois ne vivent que pour élever leurs enfants, lesquels n'auront de leur côté, arrivés à l'âge d'homme, d'autre souci que d'élever les leurs ; et tout à coup de cette obscurité émergera un individu de premier rôle qui dévorera brillamment en une heure, au profit de l'art, de la science ou de la politique, le capital d'intelligence et de force modestement amassé par le sérieux de ses ascendants. Renan a vu de grandes races se former et se maintenir, et ce résultat est dû à la monogamie, laquelle n'est point indiquée par la constitution physiologique de l'homme, et a pourtant reçu l'autorité d'une loi quasi naturelle. Il a vu d'autres races particulièrement bonnes qui sont traitées

avec mépris par les races plus fortes ; malgré le dédain et l'oppression, elles s'obstinent dans leur bonté et conservent dans l'humanité un sentiment qui lui est indispensable[1]. Y aurait-il donc une finalité qui domine le tout et le meut ? Pourquoi pas ? se dit l'observateur, et ce « pourquoi pas ? » devient une de ses certitudes, si par certitude on entend l'état d'âme qui nous est le plus cher.

Examinez la même thèse au point de vue strictement philosophique. Renan, avide de saisir tous les souffles qui circulent dans le monde de la pensée, a rencontré les doctrines de Schopenhauer et de M. de Hartmann ; il leur a emprunté leurs idées sur les ruses de la nature, mais il a négligé toute leur métaphysique. Il n'est point repassé par les chemins qu'ils ont suivis ; s'il arrive aux mêmes conclusions qu'eux, c'est d'une façon vraiment étrange. Le point de départ de son raisonnement, c'est l'instinct du devoir, instinct inexplicable, qui nous pousse à nous sacrifier, qui n'est peut-être qu'un leurre, qu'en tout cas il faut accepter, si l'on ne veut se diminuer ; c'est un

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, pp. 35, 36.

serment chevaleresque qu'on doit tenir, même si l'on en soupçonne l'absurdité. C'est par là que nous sommes divins, et il serait grotesque de nier Dieu tant qu'il existe dans le monde un être tel que l'homme et tant que les autres êtres seront mus par une finalité obscure. Le divin agit dans le monde, devient peu à peu conscient, et Dieu sera vraiment quand le monde sera parvenu à la pleine conscience. Mais cela est du panthéisme à la façon de Hegel et ne ressemble guère à la philosophie de Schopenhauer ou à celle de M. de Hartmann. S'il retrouve les affirmations du plus récent monisme allemand, ce n'est point par un raisonnement, mais par une précision de plus en plus grande qui est conférée à une série de métaphores. Peu à peu à la cécité de l'instinct, à la chimère du devoir se substitue la duperie organisée par Dieu. L'illusion qui nous mène s'objective, elle finit par se réaliser dans un sujet antérieur à l'homme et qui le trompe. Ce Dieu, qui n'a d'autre titre à l'existence... future que nos aspirations vers le bien, ce Dieu en voie de formation devient une sorte de Satan sournois qui, pour atteindre un but mystérieux, se moque de toute éternité des individus et leur fait jouer sur la scène de l'univers le

rôle de guillotinés par persuasion. Le philosophe, il est vrai, ne s'y laisse pas prendre, et, pour s'épargner le chagrin d'être dupe, il se donne la joie d'être complice : « Le plus bel emploi du génie est de conniver à la politique de l'Eternel, de contribuer à tendre les lacs de la nature. » — « Qu'y a-t-il au fond de cet alambic ? demanderons-nous avec un critique. Toutes ces subtilités, comme les mythes analysés par Max Müller, sont dues à un abus de langage. Qu'est-ce que le machiavélisme d'un Dieu qui, s'il existe, n'a pas de personnalité ? Et comment, d'ailleurs, attribuer ce caractère à un être que seul l'idéal du bien suscite à la vie[1] ? » Oui, ajouterons-nous, la démonstration philosophique de la thèse est légère. Mais est-il sage de s'appesantir sur une démonstration à laquelle son auteur n'attachait sans doute pas une valeur décisive? La thèse était pour lui l'essentiel, et elle était une œuvre d'art suscitée par un sentiment dominant. Au contact de la réalité, le poète éprouve une émotion, cette émotion devient centre de sa vie intérieure, s'empare de la pensée et tend à se créer un corps d'images. Pourquoi chercher

1. A. Gérard, *Les Dialogues philosophiques* de M. Renan. *Revue philosophique*, 1876, II, p. 385.

dans la réflexion analytique et logique, et non pas dans la suggestion d'une sensibilité d'artiste, l'origine d'une métaphysique que son créateur donne lui-même pour une épopée? Écoutons Renan lui-même : « Est-ce en lisant les philosophes que je me suis ainsi formulé les choses ? Est-ce par l'hypothèse *a priori* ? Non ; c'est par l'expérimentation universelle de la vie, c'est en poussant ma pensée dans toutes les directions, en battant tous les terrains, en secouant et creusant toute chose, en regardant se dérouler successivement les flots de cet éternel océan, en jetant de côté et d'autre un regard curieux et ami. J'ai la conscience que j'ai tout pris de l'expérience ; mais il m'est impossible de dire par quelle voie j'y suis arrivé, de quels éléments j'ai composé cet ensemble. Balancement de toute chose, tissu intime, vaste équation où la variable oscille sans cesse par l'accession de données nouvelles, telles sont les images par lesquelles j'essaie de me représenter le fait sans me satisfaire [1]. »

1. *L'Avenir de la Science*, p. 147.

CHAPITRE IV

LA MORALE

I

Toute philosophie aboutit à une morale. Quelle est la morale de Renan ?

N'oublions pas que ses maîtres lui ont appris la primauté de l'esprit. C'est elle qu'il affirme au lendemain de sa crise. Seulement, la vie de l'âme ne lui apparaît plus comme contenue dans l'accomplissement de devoirs qui ont d'ailleurs perdu leur fondement traditionnel. Il reproche à l'ascétisme chrétien d'avoir négligé le beau et le vrai, d'avoir traité de vanités la philosophie, la science et la poésie. La distinction du profane et du sacré n'a servi qu'à mutiler la nature humaine ; la vraie distinction à introduire est celle de la vie vulgaire et

se résumant en des besoins et des jouissances d'un ordre inférieur et de la vie idéale, céleste, divine, désintéressée. Le bien, le beau et le vrai sont les trois catégories de la vie supérieure parce qu'ils sont autant de formes de l'affranchissement. L'homme qui se dévoue n'est plus le jouet des puissances égoïstes, il est supérieur à sa nature. Celui qui crée le beau est plus fort que les nécessités naturelles, il communique l'esprit à l'inanimé. La science brise la coquille dans laquelle est enfermée l'âme individuelle et elle fait de cette âme le miroir où se reflète l'univers. Toutes ces catégories de la vie ont ceci de commun qu'elles distinguent l'homme de l'animal. A ce titre elles sont égales en prix : « Un beau sentiment vaut une belle pensée, une belle pensée vaut une belle action, un système de philosophie vaut un poème, un poème vaut une découverte scientifique, une vie de science vaut une vie de vertu [1]. » A un autre point de vue pourtant, Renan reconnaît une hiérarchie dans cette trinité. Réduit à lui seul, l'amour peut s'attacher à des chimères et par là nous laisser esclaves. L'art peut se complaire également

1. *L'Avenir de la Science*, p. 11.

dans l'erreur et par conséquent ne pas nous affranchir. « Savoir est au contraire la première condition du commerce de l'homme avec les choses... Par la science il peut réfléchir une portion plus ou moins grande de ce qui est et approcher de sa fin qui serait d'être en parfaite harmonie avec l'universalité des choses [1]. » Savoir est d'autre part de tous les actes de la vie le moins profane, car c'est le plus désintéressé, le plus indépendant de la jouissance. Et cette idée est si essentielle pour Renan qu'il la rééditera près de quarante ans après, dans un discours prononcé le 26 novembre 1885 : « Il y a trois grandes choses : le bien, la beauté et la vérité ; la plus grande des trois, c'est la vérité... La vertu et l'art n'excluent pas de fortes illusions. La vérité est ce qui est. En ce monde la vérité est encore ce qu'il y a de plus sérieux [2]. » La moralité est donc mise par Renan, et dès le début, au deuxième rang. Un jour viendra où il n'en fera qu'un moyen pour atteindre une fin supérieure, la science ; si l'on peut tenir à la moralité, y attacher du prix, c'est uniquement parce qu'elle est, dans l'humanité, le moyen de la

1. *L'Avenir de la Science*, p. 17.
2. *Discours et conférences*, p. 233.

science, « parce que des races honnêtes peuvent seules être des races scientifiques »[1]. Encore cette utilité n'est-elle pas absolue; pour l'amour de la science, le penseur sacrifierait volontiers la vertu: « Mieux vaut un peuple immoral qu'un peuple fanatique; car les masses immorales ne sont pas gênantes, tandis que les masses fanatiques abêtissent le monde, et un monde condamné à la bêtise n'a plus de raison pour que je m'y intéresse; j'aime autant le voir mourir[2]. »

Le bien n'est-il pas d'ailleurs subordonné au beau? N'en est-il pas une espèce? « Je conçois pour l'avenir que le mot morale devienne impropre... J'y substitue de préférence le mot esthétique. En face d'une action, je me demande plutôt si elle est belle ou laide que bonne ou mauvaise, et je crois avoir là un bon critérium. » Si le prix de la vertu vient de la liberté qu'elle procure, il faut qu'elle soit elle-même liberté; il serait contradictoire d'en faire une soumission. « La morale a été conçue jusqu'ici d'une manière fort étroite, comme une obéissance à une loi, comme une lutte intérieure entre des lois opposées... L'homme

1. *Feuilles détachées*, p. 436.
2. *L'Avenir de la Science*, préface, p. x.

vertueux est un artiste qui réalise le beau dans une vie humaine comme le statuaire le réalise sur le marbre, comme le musicien par des sons. Y a-t-il obéissance et lutte dans l'acte du statuaire et du musicien[1] ? » Cette conclusion est d'ailleurs une conséquence de l'intellectualisme. La règle de la vie doit être conforme à la réalité des choses puisqu'elle doit mettre l'harmonie entre nous et le monde; or qui peut se flatter de connaître actuellement le fond de tout? L'humanité a perdu la foi ancienne; elle est à la poursuite d'une nouvelle forme de croyance; elle ne l'atteindra qu'en traversant un siècle d'incrédulité et d'immoralité spéculative. En attendant de posséder cette connaissance qui nous manque, il faut agir. Que faire? Epanouir notre être le plus possible, composer notre existence comme un beau poème que le monde ne comprendra peut-être pas, mais dont nous aurons la jouissance intime.

Tout ceci suppose que la nature humaine, laissée à elle-même, va au bien. Orgueil, s'écriera-t-on. « Il faut s'entendre, répond Renan. Si l'on entend par humilité le peu de cas que l'homme

1. *L'Avenir de la Science*, p. 354.

ferait de sa nature, la petite estime dans laquelle il tiendrait sa condition, je refuse complètement à un tel sentiment le titre de vertu, et je reproche au christianisme d'avoir parfois pris la chose de cette manière. La base de notre morale, c'est l'excellence, l'autonomie parfaite de la nature humaine; le fond de tout notre système philosophique et littéraire, c'est l'absolution de tout ce qui est humain [1]. Il faut donc comprendre tous les genres de vie et se garder des condamnations trop absolues. L'ascétisme est faux, et cependant il a une grandeur qui en a été la raison d'être et qui le justifie. « J'aime mieux un *iogui*, j'aime mieux un *mouni* de l'Inde, j'aime mieux Siméon Stylite mangé de vers sur son étrange piédestal, qu'un prosaïque industriel, capable de suivre pendant vingt ans une même pensée de fortune... Jusqu'à ce qu'on en soit arrivé à comprendre que l'idéal est près de chacun de nous, on n'empêchera pas certaines âmes (et ce sont les plus belles) de le chercher par delà la vie vulgaire, de faire leurs délices de l'ascétisme [2]. » La recherche du bien-être est peut-être ce qu'il y a de plus bas. Encore ne faut-il pas exa-

1. *L'Avenir de la Science*, p. 355.
2. *Ibid.*, pp. 84, 85, 86.

gérer ; les améliorations matérielles sont bonnes pour autant qu'elles affranchissent l'homme de ces nécessités qui l'humilient et qui l'arrêtent dans son développement. « Quand un homme aisé cherche à s'enrichir encore, il fait une œuvre au moins profane, puisqu'il ne peut se proposer pour but que la jouissance. Mais quand un misérable travaille à s'élever au-dessus du besoin, il fait une action vertueuse, car il pose la condition de sa rédemption [1]. » C'est donc la jouissance qui est condamnée, encore n'est-elle profane que parce qu'on s'en fait une idée toute personnelle. Mais ne pourrait-on pas prendre la volupté avec les idées mystiques que les anciens y attachaient, quand ils l'associaient aux fêtes, aux temples ? Ne pourrait-on pas y voir seulement le perfectionnement qui en résulte pour notre être, l'union mystique avec la nature, la sympathie qu'elle établit entre nous et les choses ? « J'ai lu quelque part qu'un poète ou philosophe s'enivrait régulièrement et par conscience une fois par mois, afin de se procurer cet état mystique où l'on touche de plus près l'infini. En vérité, je ne sais si tous les plaisirs ne pour-

1. *L'Avenir de la Science*, p. 83.

raient subir cette épuration et devenir des exercices de piété où l'on ne songerait plus à la jouissance[1]. »

Personne n'est donc mauvais ; méchanceté est synonyme de manque de culture. « Il faut partir de ce principe que l'homme ne naît pas actuellement bon, pas plus qu'il ne naît savant, mais avec la puissance de devenir savant, qu'il ne s'agit que de développer les germes de vertu qui sont en lui, que l'homme ne se porte pas au mal par son propre choix, mais par besoin, par de fatales circonstances, et surtout faute de culture morale[2]. » La conclusion est donc : élever le peuple. Et la morale nous conduit ainsi à la politique.

II

La morale que nous venons d'exposer est celle de *l'Avenir de la Science*. Elle n'a jamais été répudiée par le penseur. Elle a trouvé les accents les plus beaux pour exprimer les plus nobles aspirations de l'homme ; on pourrait, en rapprochant

1. *L'Avenir de la Science*, p. 405.
2. *Ibid.*, p. 336.

des morceaux pris dans les différents ouvrages de Renan, composer un éloquent manuel de stoïcisme. Mais d'avoir répandu un beau langage sur de belles pensées n'est pas suffisant pour avoir fondé une morale : or il est indéniable que toute cette morale ne repose sur aucune critique de notre constitution mentale. L'aspiration au bien est constatée, mais en termes combien vagues ! Existe-t-il une nature rationnelle morale ou bien n'y a-t-il que des phénomènes d'ordre sympathique ? C'est là une question de fait et à laquelle il ne peut être répondu que par une analyse précise. Où donc Renan l'a-t-il faite ? Il a bien discuté l'idée de règle et d'obéissance. Mais comme il est visible que l'obéissance dont il s'agit n'a rien de commun avec le respect, que la loi devant laquelle il refuse de s'incliner lui paraît être une loi extérieure ! Il n'a rien aperçu de l'autonomie véritable qu'il y a dans la reconnaissance d'un impératif qui est constitutif de notre nature et dans l'obéissance à ce qui est notre propre raison.

Une conséquence de ce fait est que cette morale doit devenir de plus en plus fuyante et contradictoire. Comparez le ton des premiers écrits de Renan et celui de ses derniers. En 1849, le phi-

losophe rencontre un livre dû à une bizarre inspiration : un recueil de chansons de Béranger composé à l'usage des familles ; il fut curieux de voir comment on avait réconcilié le chantre de Lisette avec la religion et la morale : « La naïveté toute bourgeoise de cette théologie d'un genre nouveau, cette façon de s'incliner le verre en main devant le Dieu que je cherchais avec tremblement, furent pour moi un trait de lumière. A l'indignation que me causa l'idée d'une confraternité religieuse avec ceux qui adorent de la sorte se mêla le sentiment de ce qu'il y a de fatalement limité dans les manières de voir et de sentir de la France[1]. » En 1888, il tient un tout autre langage; il félicite les membres de l'Alliance française du soin qu'elle met à propager notre langue, et voici une des raisons pour lesquelles il lui souhaite bon succès : « Le français et le vin de France ont un rôle humanitaire à jouer. Le français réjouit ; ses locutions favorites impliquent un sentiment gai de la vie, l'idée qu'au fond rien n'est bien sérieux et qu'on entre dans les intentions de l'Éternel par un peu d'ironie... J'ai médit autrefois du dieu des

1. *Questions contemporaines*, p. 467.

bonnes gens ; mon Dieu ! que j'avais tort ! C'est un dieu qui n'est pas méchant et qui n'a jamais fait de mal. Qui donc a dit que Dieu prenait plus de plaisir aux jurons du soldat français qu'aux prières d'un ministre de telle ou telle secte puritaine [1] ? »

Ce n'est point là une boutade lancée en passant, pas plus que l'article sur la théologie de Béranger ne lui avait échappé en un jour d'extraordinaire austérité. Ouvrons les *Essais de critique et de morale :* « Une pensée que je mets fort au-dessus des opinions et des hypothèses, c'est que la morale est la chose sérieuse et vraie par excellence et qu'elle suffit pour donner à la vie un sens et un but [2]. » Franchissons vingt-cinq ans : « Amiel se demande avec inquiétude : « Qu'est-ce qui sauve ? » Eh ! mon Dieu ! C'est ce qui donne à chacun son motif de vivre. Le moyen de salut n'est pas le même pour tous. Pour l'un, c'est la vertu ; pour l'autre, l'ardeur du vrai ; pour un autre, l'amour de l'art ; pour d'autres, la curiosité, les voyages, le luxe, les femmes ; au plus bas degré, la morphine et l'alcool. Les hommes vertueux

1. *Feuilles détachées*, pp. 263-265.
2. *Essais de Morale et de Critique*, préface, pp. I, II.

trouvent leur récompense dans la vertu même ceux qui ne le sont pas ont le plaisir [1]. »

Reprenons les *Essais de morale et de critiqu* Renan a l'air de dire que l'ordre moral est le po tulat de la vraie métaphysique : « Des voiles imp nétrables nous dérobent le secret de ce mon étrange dont la réalité à la fois s'impose à nous nous accable ; la philosophie et la science pours vront à jamais, sans jamais l'atteindre, la formu de ce Protée qu'aucune raison ne limite, qu'auc langage n'exprime. Mais il est une base indubitab que nul scepticisme n'ébranlera et où l'homm trouvera jusqu'à la fin des jours le point fixe ses incertitudes : le bien, c'est le bien ; le m c'est le mal. Pour haïr l'un et pour aimer l'aut aucun système n'est nécessaire, et c'est en ce se que la foi et l'amour, en apparence sans lien av l'intelligence, sont le vrai fondement de la cer tude morale et l'unique moyen qu'a l'homme comprendre quelque chose au problème de s origine et de sa destinée... Lorsque Kant po la critique à la racine même de l'intelligence h maine, résolu de ne s'arrêter que devant l'indu

1. *Feuilles détachées*, p. 382.

table, il ne trouva rien de bien clair que le devoir. En face de cette révélation souveraine, le doute ne lui fut plus possible. Sur l'unique base de la conscience morale, l'inflexible critique reconstruisit tout ce qu'il avait renversé d'abord : Dieu, la religion, la liberté... lui apparurent en dehors du champ de la controverse, assis non sur des syllogismes, mais sur les besoins les plus invincibles de la nature humaine, et à l'abri de toute discussion. La belle et hardie volte-face du penseur allemand est l'histoire de tous ceux qui ont parcouru avec quelque énergie le cercle de la pensée[1]. » Dans son article sur Amiel, il n'a plus l'air de saisir la valeur de cette méthode ; en tout cas, il ne la prend pas au sérieux : « On veut être la lance qui frappe et guérit ; après avoir savamment coupé la racine des croyances morales et religieuses, on veut en apparaître comme le restaurateur... Et à ce sujet, je ne peux m'empêcher de songer à notre penseur éminent M. Lachelier, l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant. Après avoir appliqué à toutes les opérations de l'esprit

1. *Essais de Morale et de Critique*, pp. II, IV, V.

une critique tellement corrosive qu'il n'en subsiste presque rien, parvenu au dernier terme du nihilisme, il fait volte-face. Une pensée triste suffit pour qu'il se trouve parfait chrétien [1]. »

La morale de Renan a donc subi un fléchissement. Comment peut-on s'expliquer ce fait ?

III

Remarquons que l'évolution dont il s'agit n'est pas le passage d'une opinion à une autre très différente de la première. Dès le début, Renan a identifié la morale et l'esthétique ; pourquoi n'excuserait-il pas, pour l'amour du beau, une action qui ne serait pas conforme à la stricte et vulgaire moralité ? Il n'a fait que développer son principe. La question posée revient donc à celle-ci : Qu'est-ce qui a favorisé cette évolution naturelle et logique ?

L'éloignement de la crise dans le temps y est pour beaucoup. Au sortir de Saint-Sulpice, Renan est encore tout vibrant des émotions religieuses ;

1. *Feuilles détachées*, p. 374.

il a le sentiment qu'il va peut-être perdre ce qui a été le ressort de sa vie intime ; plus il avance dans sa libération, plus il se sent contraint d'être respectueux pour ce qu'il abandonne. En même temps il a un fiévreux enthousiasme pour la vérité, elle est ce qui l'affranchit, elle lui est donc doublement sacrée : la légèreté voltairienne n'est pas pour lui plaire en ces moments-là. Quinze ou vingt ans plus tard, ce frisson sera tombé. Renan aura trop écrit d'élévations sur son fameux thème : « O Père céleste !... » Il ne pourra plus le prendre au sérieux. Et puis il est applaudi, il l'est surtout pour ses tours de force et ses pirouettes ; il faudrait être un héros pour résister à la tentation de prendre une attitude, celle qui réussit. Pour avoir raison de cette séduction, il aurait eu besoin de garder auprès de lui cette sœur qui fut comme sa providence terrestre et visible : « En un sens, elle me surpassait de beaucoup, dit-il d'Henriette Renan. Dans les choses de l'âme, je cherchais encore matière à des luttes attachantes ou à des études d'art ; pour elle rien ne ternissait la pureté de sa communion intime avec le bien. Sa religion du vrai ne souffrait point de note discordante. Un trait qui la blessa dans mes écrits fut un sentiment

d'ironie qui m'obsédait et que je mêlais aux meilleures choses. Je n'avais jamais souffert et je trouvais, dans le sourire discret provoqué par la faiblesse ou la vanité de l'homme, une certaine philosophie. Cette habitude la blessait, et je la lui sacrifiai peu à peu [1]. » Après la mort de sa sœur, le malin génie qu'elle avait tenu en respect et non pas exorcisé reprit peu à peu le terrain perdu. Ajoutons à tout cela l'habitude de la critique. Ce n'est pas en vain qu'on fait effort pour pénétrer tous les genres de vie, surtout ceux qu'on ne pratique pas. Le dilettantisme peut être pour l'historien une précieuse méthode de découverte et d'interprétation ; il est difficile qu'il ne devienne pas une attitude familière et un tic.

Mais ces causes extérieures ne sont rien auprès d'une idée que Renan n'a jamais abandonnée. La morale doit être le dernier mot de la théorie des choses ; elle doit être scientifiquement fondée sur la connaissance parfaite de l'univers [2]. Elle est donc subordonnée à la vraisemblance plus ou

1. *Henriette Renan* — Souvenir pour ceux qui l'ont connue. Paris, septembre 1862, tiré à cent exemplaires, broch. in-8°, p. 32.
2. On voit par là ce que vaut cette adhésion à la morale comme postulat de la métaphysique, que Renan affirme dans la préface des *Essais de Morale et de Critique*.

moins grande de cette théorie. Mais celle-ci n'est jamais qu'une hypothèse entre beaucoup d'autres; on ne peut lui reconnaître ce caractère sans éprouver un doute à l'égard de la morale qui semble en résulter. Quand Renan écrivait *l'Avenir de la Science*, il croyait que la science était destinée à résoudre un jour l'énigme des choses et il espérait que la croyance au devoir aurait tôt ou tard son fondement solide. Plus tard, il n'a plus cette foi dans la découverte du dernier mot des choses et par suite il n'attend plus l'établissement d'une morale ferme : « Une complète obscurité, providentielle peut-être, nous cache les fins morales de l'univers. Sur cette matière, on parie ; on tire à la courte paille ; en réalité on ne sait rien. Notre gageure à nous, c'est que l'inspiration intérieure qui nous fait affirmer le devoir est une sorte d'oracle, une voix infaillible, venant du dehors et correspondant à une réalité objective. Nous mettons notre noblesse en cette affirmation obstinée.. Mais il y a presque autant de chances que tout le contraire soit vrai. Il se peut que ces voix intérieures proviennent d'illusions honnêtes, entretenues par l'habitude, et que le monde ne soit qu'une amusante féerie dont aucun dieu ne se

soucie. Il faut donc nous arranger de manière que, dans les deux hypothèses, nous n'ayons pas eu complètement tort[1]. » Cette conclusion nous était connue. Prospero l'avait déjà développée devant ses disciples : « Vu l'incertitude où nous sommes de la destinée humaine, ce qu'il y a encore de plus sage, c'est de s'arranger pour que, dans toutes les hypothèses, on se trouve n'avoir pas été trop absurde. De la sorte nous ne serons pas des saints, mais non plus nous ne serons pas des dupes[2]. »

Renan a-t-il songé au pari de Pascal et a-t-il prétendu le corriger ? C'est possible, bien qu'il ne l'ait pas dit. Mais qu'il l'ait voulu ou non, c'est ce qu'il a fait. Parions, dit Pascal, pour la foi ou pour son contraire. Parions pour les deux, réplique Renan. La réponse est plaisante, mais satisfait-elle l'esprit ? Elle paraît d'abord conseiller une impossibilité. Je suppose que le monde soit une mauvaise plaisanterie, j'aurai beau sourire toute ma vie en pratiquant la vertu, je me priverai en fait de toutes les jouissances dont la vertu est exclusive. Mieux vaudrait affirmer l'ordre moral et prendre sur un monde mauvais la revanche du

1. *Feuilles détachées*, pp. 394-395.
2. *L'eau de Jouvence*, p. 60.

mépris. Je suppose que le monde obéisse à des lois morales, la pratique de la vertu aura beau être réelle ; accompagnée d'un sourire ou d'un demi-haussement d'épaules, elle est tout extérieure. Le consentement ironique au bien ne passera jamais pour la bonne volonté, pour la volonté morale. En pariant pour les deux partis, on n'a pas réponse à tout, on n'a réponse à rien.

Renan pourrait répondre qu'en réalité il ne se décide pas ; il ne parie pas pour les deux partis, il ne parie pour aucun : vous n'avez pas le droit de parier, dit-il à Pascal. Cette attitude-ci est-elle plus raisonnable ? Il ne le semble pas, et voici qui est piquant : il est absurde pour Pascal de parier et il l'est également pour Renan de ne point parier [1]. Le raisonnement de l'auteur des *Pensées* est impeccable ; dès qu'on admet la nécessité du pari, ne point parier, c'est parier contre. Mais cette nécessité est-elle réelle ? Il ne le semble pas. Nous sommes, remarquons-le, dans l'hypothèse du scepticisme absolu. Pourquoi ne ferais-je pas dépendre mon salut de l'adoption ou du rejet de

1. On trouvera une argumentation semblable à celle-ci, mais beaucoup plus détaillée, dans un article de M. Renouvier : *Critique philosophique*, 1878, II, p. 101.

vêtements noirs ? Pourquoi n'épiloguerais-je pas de même avec l'islamisme ou le bouddhisme ? Si Pascal fait porter son pari sur le catholicisme, c'est qu'il est dominé par la présence imposante de cette religion ; philosophiquement, le choix de l'objet du pari est arbitraire. Il n'en est pas de même dans le cas de Renan. Que celui-ci le veuille ou non, il y a ou il n'y a pas un ordre moral du monde : la question de l'existence de cet ordre moral me vient de ma conscience elle-même, de ma raison pratique. A qui me dit de parier pour ou contre le catholicisme, je réponds que je ne veux pas parce qu'il pourrait me demander de parier pour ou contre n'importe quoi au même titre. C'est ma raison elle-même qui me fait repousser l'alternative. Cette même raison, au contraire, me présentant une alternative, je puis avoir la fantaisie de l'écarter, mais c'est une fantaisie contraire à la raison. Et non seulement l'alternative est inévitable, mais encore il est impossible de ne pas opter pour l'un des deux termes. Je suppose que le monde invisible existe et qu'il ait des rapports cachés mais réels avec le monde visible. Dans le cas où j'accepte la supposition et en tiens compte dans mon existence, je gagne. Dans le cas

où je nie, je perds. Dans le cas où je reste indifférent, je me conduis comme si j'avais nié, je perds. On réplique : parier n'est pas croire; faut-il se contraindre à croire? Faut-il revenir au : pratiquez, cela vous abêtira? — En aucune façon, car nous ne sommes point placés dans l'hypothèse du scepticisme absolu. Nous avons des motifs d'affirmer l'ordre moral; ce qui nous manque, c'est une démonstration positive. Si nous avions la certitude, la certitude que donnent des preuves proprement dites, nous n'aurions pas besoin de parier; mais si nous parions, ce n'est point que nous manquions de motifs de croire. Et ces motifs sont d'un ordre très élevé : ce sont les plus nobles aspirations de notre être intime et les exigences de la raison pratique. Quant à la conclusion, elle n'est pas l'abêtissement, elle est la satisfaction de nos plus pures passions et la pratique de la vie morale. On objectera : n'est-il pourtant pas scandaleux de parier? Nous répondrons qu'en effet il n'y a pas à présenter cette façon de se décider. Pratiquement, le pari n'existe qu'entre gens qui n'ont pas de raisons sérieuses pour se déterminer pour ou contre; il ne s'agit dans l'ordre moral que d'avoir de la bonne volonté, il ne s'agit que

d'écouter cet instinct que Renan reconnaît sans cesse. Mais il eût fallu analyser cet instinct, et l'auteur des *Dialogues philosophiques* ne l'a jamais essayé. Une morale qui ne repose pas sur une critique de l'impératif est digne d'une philosophie qui ne repose pas sur une critique de la connaissance.

CHAPITRE V

LA POLITIQUE

I

De toutes les analyses que nous avons traversées résulte une conclusion chère à Renan : un homme a d'autant plus de valeur qu'il manifeste plus l'esprit. Par suite, dit-il déjà en 1848, il y a des individus qui ne comptent presque pas, ce sont ceux en qui sommeille à jamais l'aspiration confuse de l'univers. « La mort d'un Français est un événement dans le monde moral ; celle d'un Cosaque n'est guère qu'un fait physiologique... Et quant à la mort d'un sauvage, ce n'est guère un fait plus considérable dans l'ensemble des choses que quand le ressort d'une montre se casse, et même ce dernier fait peut avoir de plus graves consé-

quences, par cela seul que la montre en question fixe la pensée et excite l'activité d'hommes civilisés. Ce qui est déplorable, c'est qu'une portion de l'humanité soit à ce point dégradée qu'elle ne compte guère plus que l'animal, car tous les hommes sont appelés à une vie morale [1]. »

Malgré ce dernier mot, Renan dénie, dès cette époque, aux individus une valeur propre. Il voit dans la personne, non pas une fin en soi qu'il faut respecter, mais un moyen de poursuivre un but sacré. Si la chimie rendait l'acquisition de l'aliment si facile qu'il suffit presque d'étendre la main pour l'avoir, les trois quarts du genre humain se réfugieraient dans la paresse, c'est-à-dire dans la barbarie : « On pourrait employer le fouet pour les forcer à bâtir de grands monuments sociaux, des pyramides, etc. ; il serait permis d'être tyran pour manifester le triomphe de l'esprit [2]. » Renan est alors démocrate, mais il entend par démocratie une sorte d'universalisme politique : C'est pour tous que le gouvernement travaille. S'il y avait des hommes qui ont leur raison en eux-mêmes et d'autres qui, ayant leur raison hors d'eux-mêmes, ne sont bons

1. *L'Avenir de la Science*, p. 522.
2. *Ibid.*, p. 522.

qu'à exécuter les ordres des autres, ceux-ci seraient naturellement esclaves; leur révolte serait un malheur et un crime. « Mais c'est ce point de vue même qui est décevant : un progrès irrécusable a banni cette aristocratique théorie et posé l'inviolabilité du droit des faibles de corps et d'esprit vis-à-vis des forts. Tous les hommes portent en eux les mêmes principes de moralité[1]. » L'intérêt parle, d'ailleurs, comme la justice : « Il est impossible d'aimer le peuple tel qu'il est, et il n'y a que les méchants qui veuillent le conserver tel, pour le faire jouer à leur guise. Mais qu'ils y prennent garde : un jour la bête pourra bien se jeter sur eux[2]. » La démocratie est donc l'idéal. Or elle ne peut exister sans la culture. Le droit primordial n'est donc pas la liberté : « On parle sans cesse de liberté, de droit de réunion, de droit d'association. Rien de mieux si les intelligences étaient dans l'état normal; mais jusque-là rien de plus frivole... La liberté ne peut être que préjudiciable, quand ce sont des insensés qui la réclament[3]. »

Cet universalisme n'est pas fondé sur le droit.

1. *L'Avenir de la Science*, p. 339.
2. *Ibid.*, pp. 339-340.
3. *Ibid.*, p. 355.

Aussi ne dure-t-il pas longtemps. Renan écrit l'*Avenir de la Science* pendant les deux derniers mois de 1848 et les quatre ou cinq premiers mois de 1849. Presque aussitôt après, il est chargé d'une mission en Italie : « Ce voyage, qui dura huit mois, eut sur mon esprit la plus grande influence. Le côté de l'art, jusque-là presque fermé pour moi, m'apparut comme radieux et consolateur... Presque toutes mes illusions de 1848 tombèrent, comme impossibles. Je vis les fatales nécessités de la société humaine ; je me résignai à un état de la création où beaucoup de mal sert de condition à un peu de bien, où une imperceptible quantité d'arôme s'extrait d'un énorme *caput mortuum* de matière gâchée. » Puis vient le coup d'Etat, Renan voit le peuple « accueillir d'un air narquois les signes de deuil des bons citoyens ». C'en est fait de cet optimisme qui l'a porté à croire que les foules peuvent avoir accès à la raison et à la conscience. Enfin, peu à peu il s'aperçoit que « la culture intensive, augmentant sans cesse le capital des connaissances de l'esprit humain, n'est pas la même chose que la culture extensive, répandant de plus en plus ces connaissances [1] ». L'universalisme démocratique n'aboutit donc pas nécessairement à une manifestation plus grande de l'esprit.

1. *L'Avenir de la Science*, pp. II-III et VIII.

Au début de 1851, Renan s'écrie dans un article sur dom Luigi Tosti : « Ce qui fut proclamé en 1789, ce fut l'avènement de l'humanité à la conscience, ce fut l'acte de majorité de l'esprit humain prenant possession de sa souveraineté [1]. » Huit ans après, il désavoue formellement les vues démocratiques de cette étude. « Je ne voyais pas encore le virus caché dans le système social créé par l'esprit français ; je n'avais point aperçu comment avec sa violence, son code fondé sur une conception toute matérialiste de la propriété, son dédain des droits personnels, sa façon de ne tenir compte que de l'individu, et de ne voir dans l'individu qu'un être viager et sans liens moraux, la Révolution renfermait un germe de ruine qui devait fort promptement amener le règne de la médiocrité et de la faiblesse, l'extinction de toute grande initiative, un bien-être apparent, mais dont les conditions se détruiront elles-mêmes [2]. »

1. *Essais de Morale et de Critique*, p. 215.

2. *Ibid.*, p. x. — On a attribué aux événements de 1871 une action énorme sur l'esprit de Renan. Cette action a été réelle. Elle nous a valu plus d'une page du livre de *L'Antéchrist* : l'historien a écrit le récit des derniers jours de Jérusalem sous l'obsession de ce qu'il a vu pendant les deux sièges de Paris. Elle explique ce qu'il y a souvent de brutal dans les rêves de théocratie scientifique que développent les *Dialogues*. Elle a sans doute rendu déf

Ces lignes de 1859 condensent tous les reproches que Renan ne cessera d'adresser à la Révolution. « Les immortels principes » ne pouvaient point ne pas engendrer de funestes conséquences, car ils méconnaissent la primauté de l'esprit et rendent la société impossible en poussant à la rigueur les idées de justice distributive à l'égard des individus. Renan reviendra jusqu'à satiété sur cette idée : « La vie humaine deviendrait impossible, si l'homme ne se donnait le droit de subordonner l'animal à ses besoins ; elle ne serait guère plus possible, si l'on s'en tenait à cette conception abstraite qui fait envisager tous les hommes comme apportant en naissant un même droit à la fortune et aux rangs sociaux. Un tel état de choses, juste en apparence, serait la fin de toute vertu [1]. » Ayant renoncé, en morale, à l'impératif catégorique, le penseur rompt, en politique, avec l'idée du droit. La vertu, quand elle existe, se réduit à l'altruisme

nitifs l'écroulement de quelques réminiscences démocratiques et celui de son idéalisme moral. Mais Renan n'a pas attendu la Commune pour rompre avec l'esprit de la Révolution. Les pages de la *Réforme intellectuelle et morale* qui vont être citées avaient paru, *dès 1869*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre *la Monarchie constitutionnelle en France*.

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 243.

et la pratique du bien consiste à penser, à agir, à souffrir au besoin pour les autres. Il faut donc admettre la diversité des dévouements et par suite des destinées : il y a des hommes qui sont faits pour l'exaltation des autres, tout au moins pour la perfection de l'œuvre commune. Notre suprême désir, si nous sommes raisonnables, c'est que l'esprit soit ; il s'épanouit dans les grands hommes, une conclusion est donc forcée : « La fin de l'humanité, c'est de produire les grands hommes. » Or l'observation montre que cette merveille de la création n'apparaît qu'à certaines conditions : « Un savant est le fruit de l'abnégation, du sérieux, des sacrifices de deux ou trois générations ; il représente une immense économie de vie et de force. Il faut un terreau d'où il sorte... L'essentiel est moins de produire des masses éclairées, que de produire de grands génies et un public capable de les comprendre. Si l'ignorance des masses est nécessaire pour cela, tant pis [1]. » La nature est aristocratique ; la philosophie doit l'être comme elle. La démocratie est en un mot l'antipode des voies de Dieu, puisque le but poursuivi par le monde, loin d'être l'aplanissement des sommets,

1. *Dialogues philosophiques*, p. 102 et 103.

doit être au contraire de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir : « Il est à craindre que la population qui aura reçu l'instruction primaire, pleine de sotte vanité, ne veuille pas contribuer à entretenir une culture supérieure à la sienne [1]. »

Renan juge donc la proclamation des droits contraire aux intérêts sacrés de l'esprit. « Mettez tous les individus sur le même rang, avec des droits égaux, sans lien de subordination à une œuvre commune ; vous avez égoïsme, médiocrité, isolement, sécheresse, impossibilité de vivre [2]. » Les droits positifs existent bien, si l'on veut ; mais ils sont déterminés par la fin de chaque individu et celle-ci l'est à son tour par la place sociale qu'occupe chacun et par le rôle qu'il joue. La vertu consiste à accepter sans murmure la situation qui nous est faite et, là, à nous sacrifier à l'ensemble ; le mal consiste en des protestations injustes : « Le démocrate traite de dupe le paysan d'ancien régime qui travaille pour ses nobles, les aime et jouit de la haute existence que d'autres mènent avec ses

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 101-103.
2. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 247.

sueurs... Dans l'état actuel de la société, les avantages qu'un homme a sur un autre sont devenus choses personnelles et exclusives : jouir du plaisir ou de la noblesse d'autrui paraît une extravagance, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Quand Gubbio ou Assise voyait passer en cavalcade la noce de son jeune seigneur, nul n'était jaloux. Tous alors participaient de la vie de tous : le pauvre jouissait de la richesse du riche, le moine des joies du mondain, le mondain des prières du moine ; pour tous, il y avait l'art, la poésie, la religion. Les froides considérations de l'économiste sauront-elles remplacer tout cela[1] ? »

La civilisation consiste à faire émerger du terreau humain des fleurs exquises. Elle est donc l'œuvre d'une minorité, nobles et prêtres, qui l'ont imposée par ce que les démocrates appellent force et imposture ; la conserver est aussi une œuvre aristocratique. « Patrie, honneur, devoir, sont choses créées et maintenues par un tout petit nombre au sein d'une foule qui, abandonnée à elle-même, les laisse tomber... L'âme d'une na-

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 246.

tion ne se conserve pas sans un collège officiellement chargé de la garder[1]. » Comment concevoir, en France, la reconstitution d'une oligarchie et son règne ? Tantôt Renan rêve devant l'histoire, il se figure une de nos dynasties, il ne sait laquelle, en possession de son autorité, les classes dirigeantes de nouveau dignes de ce nom, la foule disposée à acclamer ses chefs temporels et spirituels. Tantôt il imagine les officiers de notre armée territoriale devenant des hobereaux de village et fondant une noblesse nouvelle[2]. D'autres fois il rejette les semelles de plomb qui le retiennent sur le sol de la réalité. Il se représente l'élite des êtres intelligents, maîtresse des plus importants secrets, dominant le monde et y faisant régner par la terreur le plus de raison possible. Ces oligarques auront à leur disposition des engins qui, en dehors des mains savantes, seront de nulle efficacité. Ils possèderont les pouvoirs que l'imagination populaire prêtait autrefois aux sorciers, que les Hindous attribuaient aux brahmanes. Ils rétabliront, à leur usage, « l'enfer, non pas un enfer chimérique, de l'existence duquel on n'a pas

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 67.
2. *Ibid.*, pp. 68, 76, 78.

de preuves, mais un enfer réel[1]. » Jeu d'imagination, évidemment. Mais ces amusements de philosophe sont instructifs ; ils révèlent un état d'âme et ils ne sont pas sans conséquences pratiques. On commencera par abandonner la multitude à ceux qui la maintiennent dans l'ignorance : « Ne vous mêlez pas de ce que nous enseignons, de ce que nous écrivons, dit Renan à l'Église, et nous ne vous disputerons pas le peuple ; ne nous contestez pas notre place à l'Université, à l'Académie, et nous vous abandonnerons sans partage l'école de campagne[2]. » On comprendra ensuite qu'il ne faut pas s'occuper outre mesure de la moralisation des humbles : « La vertu rigoureusement correcte est une aristocratie ; tout le monde n'y est pas également tenu. Il faut que les masses s'amusent[3]. » Prospero l'avait déjà dit[4] et Métius le répète : « Chacun n'est obligé que dans la mesure de lumière qui lui a été octroyée. Le noble seul est tenu à l'intelligence et à la vertu. Le peuple a le droit d'être immoral. Je dis plus : la garantie

1. Cf. *Dialogues philosophiques*, pp. 106-108.
2. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 98.
3. *Feuilles détachées*, p. 383.
4. *L'eau de Jouvence*, pp. 57-58.

de notre liberté, c'est l'immoralité joyeuse du peuple. Il faut que le peuple s'amuse, chante, boive, danse ; pendant ce temps nous sommes libres[1]. »

II

La doctrine politique de Renan nous est apparue comme une pièce essentielle de son système. Mais n'avons-nous pas abusé de la logique ? Cette doctrine ne se justifie-t-elle pas directement, dans la pensée de son auteur, par l'observation des faits ?

Une de ses certitudes, nous l'avons vu, est que le monde poursuit un but mystérieux ; ce but, c'est l'épanouissement de l'esprit. Et voici les causes finales transportées dans la politique. Or vit-on jamais un principe plus confus, plus capable d'interprétations contradictoires ? Il ne suffit pas d'affirmer que la nature a des intentions secrètes ; encore faudrait-il précisément que ces intentions ne fussent pas secrètes et qu'on les connût pour chaque cas particulier ; obscures comme elles le

1. *Le prêtre de Némi*, p. 103.

sont, elles peuvent servir les prétentions les plus opposées. On conçoit Napoléon se prenant pour un homme providentiel; il est grisé par sa fortune et pendant un certain temps il peut vraiment penser que tout tourne autour de lui. Guillaume Ier invoquera les décrets divins qui ont ordonné la fondation de l'Empire; à l'heure de la victoire il incarne toutes les aspirations de l'Allemagne malheureuse. Le prêtre entend que tout se fasse à la gloire de Dieu; soit encore, mais il ne le veut que dans la mesure où il croit en son Dieu. Or que vaut la croyance de Renan en la finalité? Elle n'est point fondée sur une véritable démonstration; elle n'est qu'une vue esthétique qui résume une série d'impressions. Mais si ce n'est qu'une imagination poétique, peut-on en tirer une maxime de politique positive? Dans la mesure même où le penseur est convaincu qu'il ne sait rien de l'ordre réel des choses, il doit renoncer à déduire de son rêve des motifs de conduite. Renan le reconnaît, quand il s'agit de la moralité personnelle; il s'interdit de donner des conseils aux individus, il ne se pardonnerait pas de priver un seul individu d'une seule jouissance. On comprend cette discrétion, mais que ne s'en souvient-il en politique?

L'observation, répond Renan, nous montre des hommes qui sont faits pour servir et qui sont faits tels par la nature. « Le principe le plus nié par l'école démocratique est l'inégalité des races et la légitimité des droits que confère la supériorité de la race [1] » et Renan tient fort à ce principe. Examinons.

A quel signe reconnaîtrons-nous cette condamnation prononcée par la nature contre des milliers d'hommes? A leur incapacité de s'élever jusqu'à la distinction du bien et du mal, jusqu'à la vie morale proprement dite? Mais une observation attentive ne permet d'attribuer cette incapacité radicale à aucune race. Il n'y en a pas une seule qui ne puisse comprendre l'enseignement moral des missionnaires et y répondre. Chez celles qui nous paraissent au dernier échelon de l'humanité, la conscience atteint parfois une délicatesse surprenante [2]. Les Papous ne font point partie de l'aristocratie morale de notre espèce et Renan ne voit pas pourquoi ils seraient immortels. Les airs dédaigneux qu'il nous est loisible de prendre à leur

1. *Dialogues philosophiques*, p. 119.

2. On objectera que ce sont là des faits exceptionnels; est-ce que la délicatesse extrême est l'ordinaire chez nous?

égard ne les empêchent pas d'être en état, avant toute éducation, de réfléchir sur la nature bonne ou mauvaise de leurs actes et de se déterminer en conséquence ; il a suffi de s'occuper un peu d'eux et surtout de les défendre contre la pourriture d'importation pour distinguer en eux les plus évidentes aptitudes à la vie morale[1]. — Est-ce l'incapacité intellectuelle qui distingue les peuplades créées pour le service des blancs ? Négligeons ce qui se passe aux Etats-Unis et qui est pourtant fort instructif. La république de Libéria a des écoles normales dont les professeurs nègres feraient parfois bonne figure chez nous ; l'un d'eux, le docteur Blyden, écrit des livres dont la *Revue des Deux-Mondes* ne dédaigne pas de s'occuper[2]. Un jeune esclave, délivré par un croiseur anglais et élevé à Sierra-Leone, est devenu le célèbre

1. Renan s'est dispensé de cet examen par une boutade : « Oh laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère. N'interrompez pas, de nos dogmes austères leurs jeux d'enfants, leurs danses au clair de la lune, leur douce ivresse d'une heure. » (*Quest. contemp*, p. 361). Il aurait été plus digne de sa belle intelligence d'étudier les phénomènes psychiques qui se produisent dans le dialogue souvent dramatique entre le non-civilisé qui semble muré dans son abrutissement et l'homme qui lui apporte, au lieu d'alcool, un nouvel idéal de vie. On m'a objecté que ses vues lui venaient a priori de son panthéisme. Je m'en doutais. Mais le panthéisme n'est pas exempté de l'examen des faits, et s'il méconnaît des faits, c'est tant pis pour lui.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1887, t. VI, p. 201.

évêque anglican Crowther, dont les thèses firent du bruit à Cambridge, dont lord Palmerston goûtait extraordinairement la conversation, qui pendant vingt-cinq ans a administré les missions du Niger, qui a écrit avec une précision vraiment scientifique le dictionnaire et la grammaire de sa langue et des langues voisines. Chez les Cafres, un indigène, John Knox Bokwé, a entrepris l'histoire de son peuple, est un publiciste de grand talent, et il est à la tête d'un mouvemen destiné à donner au christianisme de son pays une originalité cafre. Les Mosquitos ont toujours passé pour d'assez tristes échantillons de l'humanité ; les voici pourtant à la veille d'organiser le pastorat indigène ; et le pastorat dont il s'agit n'est pas un ministère ritualiste, il implique la direction des écoles, la charge de la prédication et de la cure d'âme, de graves responsabilités financières. Quels faits, contredisant ceux-ci, Renan a-t-il jamais invoqués à l'appui de sa thèse ?

En admettant qu'une psychologie scientifique permette d'assigner à chaque peuple un rôle particulier dans l'œuvre de la civilisation, en quoi la diversité des tâches entraînerait-elle l'inégalité des droits ? Les deux sexes n'ont pas la même mis-

sion à remplir ; on n'oserait pas soutenir qu'en conséquence de la diversité des fonctions, l'un doit être réduit en esclavage et l'autre investi d'une autorité qui n'aurait d'autre limite que la bienveillance et la pitié. Et puis, y a-t-il entre les peuples des différences analogues à celles qui distinguent l'homme et la femme? Nous savons ce qui constitue le sexe et nous ne sommes pas étonnés qu'il ait son retentissement profond dans la vie intellectuelle et morale de l'individu. Qu'est-ce qui constitue une nation? Ceci est moins clair et Renan a varié sur ce point.

Au début il a paru croire à une prédestination en quelque sorte physiologique de la race. Mais il a vite vu que cette explication ne résiste pas à l'histoire. Dans sa *nouvelle lettre à M. Strauss*, il commence à se dégager de cette sorte de matérialisme, tout en en maintenant certaines affirmations. L'idée nouvelle qu'il introduit, c'est que cette inégalité ne se montre pas entre les nations européennes : « elles sont les pairs d'un grand sénat où chaque membre est inviolable ». La raison de ce fait n'est pas une communauté de sang: « L'Europe est une confédération d'États réunis par l'idée commune de civilisation. » La race est

donc un facteur, mais non le seul, des nations: « L'individualité de chaque nation est constituée sans doute par la race, la langue, l'histoire, la religion, mais aussi par quelque chose de beaucoup plus tangible, par le consentement actuel, par la volonté qu'ont les différentes provinces d'un État de vivre ensemble[1]. »

C'est l'examen des faits, et non pas un intérêt patriotique, qui a contraint Renan à modifier ses idées sur ce problème. A l'origine de ses études sur les Sémites, il avait attribué leur monothéisme à l'influence de la race, mais il a été conduit peu à peu à ne pas voir dans la race un simple effet du sang : « La race sans les institutions est peu de chose... De toutes les institutions, la plus vivace, c'est la langue. La langue se substitua ainsi presque partout à la race dans la division des groupes de l'humanité, ou plutôt le mot race changea de sens. La langue, la religion, les lois, les mœurs firent la race bien plus que le sang.[2] » Enfin dans sa conférence *Qu'est-ce qu'une nation?* Renan revient sur cette question et l'épuise. Le fait de la race, dit-il, a eu une importance de pre-

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 197.
2. *Histoire d'Israël*, tome I, préface, p. III.

mier ordre, quand la tribu et la cité n'étaient qu'une extension de la famille. Mais tous les groupes ont été brisés et mélangés par l'histoire. La considération ethnographique n'a été pour rien dans la constitution des nations modernes : voyez l'Allemagne, la France, l'Italie. Il n'y a même plus de race pure ; et faire reposer la politique sur l'analyse ethnographique, c'est la faire porter sur une chimère. Enfin, le mot race n'a pas lui-même un sens fixe : « Pour les anthropologistes, la race a le même sens qu'en zoologie ; elle indique une descendance réelle, une parenté par le sang. Or, l'étude des langues et de l'histoire ne conduit pas aux mêmes divisions que la physiologie. Les mots de brachycéphales, de dolichocéphales, n'ont pas de place en histoire ni en philologie... Les groupes aryen primitif, sémitique primitif, touranien primitif, n'avaient aucune unité physiologique. Ces groupements sont des faits historiques qui ont eu lieu à une certaine époque, mettons il y a quinze ou vingt mille ans, tandis que l'origine zoologique de l'humanité se perd dans des ténèbres incalculables[1]. »

1. *Discours et conférences*, pp. 277-319.

Mais cette théorie, si vraie et si profonde, ne ruine-t-elle pas la doctrine aristocratique ? Pouvons-nous affirmer, maintenant, qu'il y a des races faites pour servir? Oui, si nous nous contentons de jeter un regard sur la surface des choses. Non, si nous nous approprions, pour en tirer les conséquences, la formule si exacte de Renan : « La race est quelque chose qui se fait et se défait[1]. »

1. Transportons-nous, par exemple, sur la côte occidentale d'Afrique entre le 2° de latitude nord et le 6° de latitude sud. Les populations de la Gabonie, les Mpongoué, les Mbenga, les ba-Kalé, sont dans un état lamentable de misère et d'immoralité ; entre l'Ogoué et le Gabon, les Galoas, de même race que les Mpongoué, leur sont déjà sensiblement supérieurs ; entre Loango et la Gabonie, les ba-Vili et les ba-Loumbo sont aussi dans une situation moins triste et vivent timides et contents ; les ba-Youmbé et les ba-Fyot de la région portugaise de Kabinda commencent à comprendre la valeur du travail régulier et intelligent ; enfin les Fan ou Pahouins qui, venant du Nord-Est, envahissent peu à peu la Gabonie et le Congo français, sont énergiques, fiers, très sauvages, mais aussi très capables d'inspirer confiance en leur avenir prochain. Faut-il dire que, parmi ces hommes, les uns sont d'une race née pour la liberté, les autres d'une race qui peut à la rigueur être éduquée, les autres enfin d'une race indigne et qui ne saurait fournir que des esclaves ? — La vérité est que, si les Pahouins conquièrent vite la sympathie par l'indépendance farouche de leur caractère, les autres peuplades de la région sont les victimes d'événements historiques et n'étaient nullement destinées par la nature à devenir ce qu'elles sont. Débris de peuples décimés par les négriers, elles ont été corrompues jusqu'à la moelle, non par leurs instincts pervers, mais par l'influence délétère des civilisés ; les Galoas ne doivent leur supériorité sur leurs cousins, les Mpongoué, qu'à un contact moins direct avec les Euro-

Est-ce à dire que la doctrine aristocratique soit ruinée par des constatations de ce genre? Établir que tous les hommes peuvent arriver à la vie de l'esprit ne suffit pas pour réfuter les prétentions d'une sorte de théocratie scientifique et altruiste. Les théoriciens de celle-ci n'hésiteront pas à condamner les matérialistes féroces qui exploitent les races dites inférieures et qui les canonnent pour leur inspirer le respect; mais ils n'hésiteront pas non plus à opprimer ces mêmes races pour le bon motif, non pour les abrutir, mais pour faire éclore en elles l'esprit qui sommeille. Cette oppression serait sans doute pénétrée de douceur et de charité; on pourrait l'appeler un office de tutelle organisé au profit d'un mineur. Mais au point de vue du droit, l'oppression est toujours l'oppression, qu'elle soit aimante ou brutale, qu'elle s'exerce au nom d'une loi d'histoire naturelle comme la con-

péens; les ba-Youmbé et les ba-Fyot commencent à se relever parce qu'on les a traités en hommes avant que leur misère physiologique ne fût extrême; les ba-Vili et les ba-Loumbo ne sont pas tombés plus bas, parce que la houle rend la côte inabordable et qu'ils sont à l'abri des étrangers, enfin les misérables clans de a Gabonie ne sont condamnés à disparaître que par le crime des Européens qui les ont pourris de vices. Rien n'indique que, placées dans d'autres conditions, toutes ces populations n'auraient pu parvenir à une existence normale.

currence vitale ou au nom d'un Grand-Être quelconque, Dieu ou Humanité. Or d'une discussion, si brève qu'elle soit, de l'idée du droit, on ne trouve pas trace dans la philosophie sociale de Renan.

III

Au fond, Renan se soucie assez peu de la destinée des Nègres et des Papous. Ce sont les pays civilisés, et particulièrement la France, qui le préoccupent. Au sortir de l'année terrible, la France « pouvait adopter un système de réformes austères, tendant à donner à tous les services de la force et de la vigueur, sacrifiant dans une large mesure l'individu à l'État, fortifiant l'État et admettant son action dans tous les ordres : comme condition de ces réformes, un gouvernement plus sérieux que brillant, un parlement réduit au rôle de conseiller intime, une monarchie ayant son droit en dehors de la volonté de la nation ; comme conséquence, l'inégalité sociale, une telle organisation supposant des classes en apparence privilégiées, en réalité mises à part pour le service de

la nation. » Mais la France n'a pas voulu et c'est un malheur. La seule chose qui nous en doive consoler, « c'est qu'il est probable que tous les pays viendront à leur tour à l'état où nous sommes [1] ».

Nous voici encore en présence du dogme de l'inégalité. Renan prétend ici le fonder sur deux vérités d'expérience : « Des générations laborieuses d'hommes du peuple et de paysans font l'existence du bourgeois honnête et économe, lequel fait à son tour le noble, l'homme dispensé du travail matériel, voué tout entier aux choses désintéressées [2]. » — « De la masse ne peut émerger assez de raison pour gouverner et réformer un peuple. Il faut que la réforme et l'éducation viennent d'une force n'ayant d'autre intérêt que celle de la nation, mais distincte de la nation et indépendante d'elle [3]. »

Quelle est la noblesse que réclame Renan? Il raille comme ridicule l'opinion qui l'attache à la particule *de*, et c'est parce qu'elle n'a plus une signification de race. A une aristocratie frelatée et douteuse, il voudrait en substituer une nouvelle. Et

1. *Mélanges d'histoire et de voyages*, préface, p. VI, VII, XI.
2. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 245.
3. *Ibid.*, p. 66.

« la raison sociale de cette institution d'utilité publique serait, non pas de récompenser le mérite, mais de le provoquer, de rendre possibles, faciles même certains genres de mérite[1] ». Ce résultat peut être obtenu d'abord en vertu d'une loi physiologique, « puisque la supériorité intellectuelle et morale n'est elle-même que la supériorité d'un germe de vie éclos dans des conditions particulièrement favorisées[2] », ensuite grâce aux loisirs et à l'existence désintéressée qui rendent la noblesse apte à certaines vertus. — Tout cela est-il bien établi ?

On n'ignore pas qu'une vie aristocratique développe l'élégance, le goût du luxe, la politesse, le courage. Mais ce n'est point précisément en ces qualités que Renan fait consister l'épanouissement de l'esprit, c'est dans la poursuite des choses vraiment élevées, dans la préoccupation des grands problèmes, dans l'activité scientifique. Quand des hommes pénétrés de ce souci ont surgi dans la noblesse, c'est parmi la noblesse pauvre, obscure, obligée de travailler et de peiner; l'autre, celle qui n'avait rien à faire, devenait incurablement

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 244.
2. *Ibid.*, p. 49.

superficielle et légère. Dans la plupart des cas, c'est de la bourgeoisie et du menu peuple qu'ont émergé les conducteurs spirituels de l'humanité. Quant à l'action de l'hérédité, elle ne s'exerce peut-être pas de façon à justifier la théorie. Il est aisé de lui refuser la production des qualités mondaines; les lois de l'imitation, si bien analysées par M. Tarde, en rendent un compte suffisant. En revanche l'hérédité paraît être, pour toute dynastie, une cause de dégénérescence continue. « La stérilité, les psychopathies, la mort prématurée et finalement l'extinction de la race, déclare le docteur Jacoby, ne constituent pas un avenir réservé spécialement aux dynasties souveraines. Toutes les classes privilégiées, toutes les familles qui se trouvent dans des positions exclusivement élevées partagent le sort des familles régnantes, quoiqu'à un degré moindre qui est toujours en rapport direct avec la grandeur de leurs privilèges[1]. » N'y a-t-il pas d'ailleurs une contradiction entre les deux arguments chers à Renan? Si l'aristocratie ne peut exister sans un terreau humain dans lequel elle puise sans cesse de nouvelles énergies, c'est

1. *Études sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme*, p. 431.

qu'elle ne se suffit pas à elle-même et que, par la seule action de l'hérédité, elle serait vite condamnée à un abâtardissement progressif et mortel. Il faut choisir entre les deux principes.

Renan accuse volontiers ses adversaires de fausser les faits, de proclamer, par exemple, l'égalité des intelligences. Mais en quoi une telle absurdité est-elle solidaire des principes de 89? Eh! oui, il y aura toujours des différences d'aptitudes. Mais en conférant à tous les individus des droits égaux, on permet justement aux esprits supérieurs de prouver leur supériorité. Pourquoi insinuer que la démocratie, qui tient à ce que l'instruction soit égale pour tous, entend par là qu'elle ne doit dépasser pour personne une certaine limite? Quelle démocratie a jamais marqué pareille préoccupation? Renan avance que ce nivellement se fait de lui-même et que la couche d'eau, en se répandant sur un espace plus grand, s'amincit. Comparaison n'est pas raison. Quel que soit le nombre des copartageants, la science ne diminue pas. L'extrême ignorance se faisant plus rare, il y a beaucoup d'individus qui en sont à un même point de demi-culture. Mais le nombre des savants d'élite n'est-il pas plus considérable

que sous les régimes aristocratiques du passé?

Renan voit les faits d'étrange façon: « La France telle que l'a faite le suffrage universel est devenue profondément matérialiste; les nobles soucis de la France d'autrefois, le patriotisme, l'enthousiasme du beau, l'amour de la gloire ont disparu avec les classes nobles qui représentaient l'âme de la France [1]. » En fait, le patriotisme est si peu mort dans notre démocratie qu'il risque sans cesse de se déchaîner en accès de chauvinisme, il y est si pointilleux qu'il rend impossible la discussion calme de certains problèmes de politique étrangère. Et d'autre part il n'y a pas de sacrifices que nos municipalités les plus avancées ne s'imposent dans l'intérêt des fondations scientifiques. Les portions de vérité qui se trouvent dans les assertions de Renan s'expliquent d'ailleurs aisément: c'est que l'on ne s'est peut-être pas assez préoccupé chez nous d'élever moralement les masses auxquelles l'on conférait le pouvoir. Mais c'est là un défaut accidentel; et reconnaître ce défaut, c'est apercevoir l'obligation d'y remédier, non de jeter à bas la démocratie.

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 18.

Admettons à la rigueur que la foule ne comprenne pas toujours la nécessité du haut enseignement. C'est le mal qui frappe le plus Renan. Il ne serait pas grand, s'il avait pour conséquence de nous faire sentir le devoir de faire participer les multitudes aux bienfaits de la culture supérieure. L'*extension de l'Université* est la tâche sacrée de l'heure présente ; elle aura chez nous les résultats qu'elle a déjà dans les pays anglo-saxons. « La présence des missionnaires de Cambridge au milieu des ouvriers, écrit un mineur, les soulève dans une sphère supérieure. Du même coup, Cambridge et tout ce qui lui appartient devient intéressant, et la classe dont le missionnaire fait partie est regardée tout entière avec des sentiments de bienveillance [1]. » Pourquoi notre peuple ne donnerait-il pas sa sympathie à la jeunesse lettrée et savante qui viendrait vers lui les mains tendues ? Nos socialistes, dit-on, se soucient fort peu du passé de la France. Que l'on commence par le leur révéler. Mais pour cela il est nécessaire de ne point s'enfermer en des tours d'ivoire, de ne point prêcher le dédain et l'indifférence à ceux

1. Max Leclerc, *Le Rôle social des Universités*, p. 55.

qu'il faudrait au contraire enthousiasmer. Notre démocratie en serait-elle où elle en est, si, au lieu de chantonner toujours les mêmes airs moqueurs ou décourageants, Renan, avec la magie de son éloquence, avait convié notre jeunesse au grand œuvre de l'éducation nationale et du rapprochement social [1] ?

Pour attendre quelque bien du régime qui fait notre malheur, répondrait Renan, il nous faut méconnaître sur quels sentiments il repose : « l'égoïsme, source du socialisme, la jalousie, source de la démocratie [2]. » L'observation ne montre guère que le socialisme ne soit dû qu'au désir de jouissances personnelles ; il a de la peine à se réduire à n'être, comme d'aucuns le voudraient, que la question du ventre. Quand il prend le peuple en dehors des heures de souffrances matérielles, c'est par ses hautes aspirations, par son idéalisme. Il est possible que la démocratie n'aille pas sans jalousie ; mais quel régime en est indemne ? D'après Renan, les démocrates sont des matérialistes qui ne reconnaissent à la société

1. Ces lignes ont été écrites en 1894. Les événements ont démontré, avec une brutalité que les dilettantes n'avaient point prévue, l'urgence de l'extension universitaire.

2. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 49.

qu'un but, « c'est que les individus qui la composent jouissent de la plus grande somme possible de bien-être, sans souci de la destinée idéale de l'humanité. Que parle-t-on d'ennoblir la conscience humaine ? Il s'agit seulement de contenter le grand nombre, d'assurer à tous une sorte de bonheur vulgaire [1]. » Renan l'avait déjà dit dans *Caliban :* « La révolution, c'est le réalisme... Tout ce qui est idéal, non substantiel, n'existe pas pour le peuple... Le peuple est positiviste [2]. » — Encore une fois les faits ne paraissent-ils pas raconter le contraire ? N'a-t-on pas toujours reproché à la démocratie française d'avoir vécu et souffert à la poursuite de chimères ? — Et nous sommes acculés à cette constatation : Renan n'a pas tiré sa théorie aristrocratique de l'observation de la réalité. Il a vu la réalité à travers sa théorie. Toutes ses affirmations sont déduites d'une définition posée comme prémisse : La démocratie, c'est la coexistence des appétits ou, si l'on veut, la juxtaposition d'individus à qui l'on confère le droit de prétendre à tout.

1. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 241.
2. *Caliban*, p. 78.

IV

Il nous faut donc revenir à la philosophie morale de Renan. Comme tous les adversaires de la déclaration de 89, il nie la nature rationnelle et morale de l'homme, il ramène le devoir à l'altruisme, et il est évident dès lors que la revendication des droits doit être pour lui la négation du sacrifice, un acte d'égoïsme. Le devoir, par conséquent, ne peut exister que lorsque les inégalités permettent aux hommes de se dévouer les uns aux autres [1]. La politique n'est que le prolongement de la morale. La valeur essentielle de la personne échappe forcément à quiconque méconnaît l'impératif de la conscience. L'individu sujet de la loi morale est une fin en soi, il ne peut servir d'instrument pour des fins étrangères, il ne peut être un organe su-

1. Il est impossible, en écoutant Renan, de ne pas entendre dans sa mémoire un écho de l'enseignement de l'École. Les inégalités sociales ont été trop souvent présentées par les docteurs comme la condition des vertus chrétiennes. Saint Thomas nous apprend que l'existence des pauvres assure la pratique de la bienfaisance et que sans les damnés Dieu n'aurait pas l'occasion de manifester sa justice et qu'il manquerait quelque chose au bonheur des élus.

bordonné, une partie d'un tout dont on pourrait exiger le renoncement passif, un moyen pour une œuvre générale où il s'engloutit. Il serait vraiment étrange qu'après avoir nié les prémisses, Renan eût affirmé les conséquences. Il a eu seulement le tort de ne pas voir qu'une négation obstinée, même en termes amusants, des unes et des autres, ne tient pas lieu d'une réfutation philosophique.

L'esthétique devait donc devenir le principe de la politique aussi bien que de la morale. Après quelques velléités démocratiques, le philosophe en vient à donner ses préférences, non pas aux peuples qui assurent le mieux la dignité de la nature humaine, la liberté, le respect du droit, mais à ceux dont la vie nationale a le caractère le plus pittoresque. Il donne la palme à l'Italie sur l'Angleterre, et l'Italie qu'il aime, ce n'est pas celle dont il a pu saluer vers le milieu du siècle les élans vers l'indépendance et les espérances viriles, c'est l'Italie des lazzaroni et des capucins, magnifique mendiante, étalant au soleil ses haillons arrangés avec grâce, tantôt débitant ses *oremus* devant le *bambino* ou la madone, tantôt dansant sa tarentelle effrénée : « Le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui ; le génie y serait

inutile, le grand art impossible [1]. » Toujours la même affirmation : il est vain d'établir une hiérarchie entre les trois ordres de grandeur dont parle Pascal. Mais où donc en est la démonstration ? Il y a finalement quelque impertinence à infliger à la conscience, sans trêve et sans argument, le même démenti. Il n'y a pas d'illogisme, en revanche, à se faire l'apôtre de l'inégalité : elle est la condition du plaisir esthétique de la contemplation. « Ce que nous croyons mauvais est souvent utile ou nécessaire » ; il sert en tout cas à introduire dans les choses le pittoresque : « pour moi, je m'irriterais d'un monde où tous mèneraient la même vie que moi [2]. » Le penseur a le lot des plus subtiles jouissances : « Spectateur dans l'univers, il sait que le monde ne lui appartient que comme sujet d'étude, et, lors même qu'il pourrait le réformer, peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, qu'il n'en aurait pas le courage [3]. » Et la

1. *Études d'histoire religieuse*, p. 393.

2. *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 205.

3. *Études d'histoire religieuse*, préface, p. xxi. — Il est remarquable que la fin, si souvent citée, de cette phrase (et lors même qu'il pourrait, etc...) ne se trouve que dans la première édition des *Études d'histoire religieuse* ; dès la deuxième, elle est remplacée par ceci : « Et que le rôle de réformateur suppose en ceux qui se le donnent des qualités et des défauts qu'il n'a pas. » A

volupté de cette contemplation est telle que Renan n'hésite pas à en gratifier Dieu, s'il existe : « Cet univers est un spectacle qu'un Dieu se donne à lui-même. Servons les intentions du grand Chorège en contribuant à rendre le spectacle aussi brillant, aussi varié que possible [1]. »

quoi faut-il attribuer la correction ? Aux protestations qui accueillirent cette déclaration d'égoïsme spéculatif ? A l'influence d'Henriette Renan qui ne supportait pas ces notes discordantes ? Quoi qu'il en soit, l'incident est instructif ; il prouve combien, dès cette époque (1857), le malin génie de l'ironie possède Renan : il n'est tenu en échec que par le goût de l'artiste. Un jour il triomphera de ce dernier obstacle et la phrase effacée en 1857 deviendra le thème obsédant de développements peu renouvelés.

1. « Chose curieuse, toute cette théologie esthétique de l'inégalité n'est qu'une transposition en langage enjoué de l'optimisme de l'École. Saint Thomas nous avait appris, par l'intermédiaire de Leibnitz, que la perfection de ce qui est ne saurait être celle de son créateur, qu'elle ne saurait exister dans les détails, mais seulement dans l'ensemble, que la moins infidèle image de Dieu est un monde dans lequel tous les degrés de bien seront réalisés dans une chaîne continue, que dans un tel monde chaque être est nécessairement mauvais pour autant qu'il est limité, mais qu'en un autre sens il est bon par ce qu'il contient de positif et dans la mesure où il contribue à la perfection de l'ensemble. » Renan ne nous dit pas autre chose : « L'égalité ne sera de droit que quand tous pourront être parfaits *dans leur mesure*... L'humanité n'existerait pas comme unité, si elle était formée d'unités parfaitement égales et sans rapports de subordination entre elles. L'unité n'existe qu'à la condition que des fonctions diverses concourent à une même fin ; elle suppose la hiérarchie des parties. Mais chaque partie est parfaite quand elle est tout ce qu'elle peut être, et qu'elle fait excellemment tout ce qu'elle doit faire. Chaque individu ne sera jamais parfait, mais l'humanité sera parfaite et tous participeront à sa perfection. » (*L'Avenir de la Science*, p. 387.)

On ne s'étonne plus qu'interprétant les principes de 89, Renan en ait donné une caricature involontaire. Ils ne postulent le bonheur et la jouissance pour personne; ils proclament la dignité morale de tous, et il y a entre ces deux thèses plus qu'une nuance. Par suite ils ne justifient point tous les désirs personnels et le droit de l'individu n'est pas un principe nécessaire d'égoïsme et d'antagonisme. La liberté, telle que la théorie démocratique la comprend, ne consiste pas dans l'anarchie des volontés et dans le conflit des caprices; elle n'est pas séparable de l'ordre. La liberté, c'est l'ordre par l'annihilation des grandes et des petites tyrannies; l'ordre, c'est la coexistence des libertés sous la protection de lois qui garantissent à chacun l'exercice de son droit. L'enseignement des droits aboutit, d'ailleurs, nécessairement à celui des devoirs. Comment inculquer à un homme l'obligation de respecter la croyance, l'opinion et la conduite de ses semblables? Si l'on veut que cette obligation soit autre chose que l'habitude d'une tolérance indifférente ou dédaigneuse, il faut qu'elle soit mise en une étroite connexion avec le droit d'autrui. Enfin parler de mon devoir de respecter la liberté et la dignité de mon voisin, n'est-ce point

parler de mon propre droit au respect? La politique juridique n'est donc pas fatalement une cause d'anarchie; jusqu'à preuve du contraire elle sera le principe de l'harmonie sociale que la conscience exige. N'y a-t-il aucune vertu à se pénétrer des sentiments que cette politique impose et à les répandre autour de soi? Que des individus humains n'y parviennent pas en un jour, il serait puéril de s'en indigner; qu'en s'y efforçant ils se donnent un idéal mesquin, il vaudrait la peine de l'établir.

Certes, il y a des heures où le démocrate le plus fervent aura de la peine à demeurer convaincu que telle créature dégradée est encore sacrée et qu'elle a une valeur infinie, et il sent le mépris monter au cœur et aux lèvres. Et il ne suffit pas dans la pratique de croire à la dignité de tout être humain, il faut encore, sous peine de découragement et d'abdication, croire qu'il peut arriver lui-même au sentiment de sa dignité, que ce relèvement est possible pour le dernier des alcooliques et pour la dernière des prostituées. L'on est autorisé à chercher si ce phénomène extraordinaire d'une résurrection morale ne se produit jamais et nulle part; et si l'on le constate quelque part, on a

le droit et le devoir de se demander dans quelles conditions il s'est produit... Mais nous avons vu que Renan a méconnu toutes les analyses qui servent de prolégomènes à la politique des droits et nous allons voir qu'à ses yeux la religion n'a aucun rapport avec la morale.

CHAPITRE VI

LA RELIGION

I

Renan a voulu faire une œuvre religieuse. A chaque moment de sa carrière scientifique, il a affirmé qu'il s'est efforcé de servir les intérêts de la vraie religion. « Loin que j'aie jamais songé à diminuer en ce monde la somme de religion qui y reste encore, déclare-t-il en 1859, mon but, en tous mes écrits, a été, bien au contraire, d'épurer et de ranimer un sentiment qui n'a quelque chance de conserver son empire qu'en prenant un nouveau degré de raffinement [1]. » De même, en 1887, après toutes les escapades de sa pensée, il se rend

1. *Essais de Morale et de Critique*, p. II.

encore le même témoignage : « C'est la certitude d'avoir servi à ma manière, malgré toutes sortes de défectuosités, cette cause excellente, qui m'inspire dans la bonté divine une confiance absolue. C'est la conviction que ce livre sera utile au progrès religieux qui me l'a fait aimer [1]. »

La philosophie de Renan ne condamne-t-elle donc pas la religion à disparaître devant la science ? Actuellement, il est vrai, la science et la religion s'entendent mal. Mais un jour viendra où elles se réconcilieront, où « la poésie, la religion, la science, la morale retrouveront leur harmonie dans la réflexion complète. L'âge primitif était religieux, mais non scientifique ; l'âge intermédiaire aura été irréligieux, mais scientifique ; l'âge ultérieur sera à la fois religieux et scientifique. Alors il y aura de nouveau des Orphée et des Trismégiste, non plus pour chanter à des peuples enfants leurs rêves ingénieux, mais pour enseigner à l'humanité devenue sage les merveilles de la réalité [2]. »

Qu'est-ce donc que ce phénomène auquel la pérennité est promise ? Avant d'en donner le carac-

1. *Histoire d'Israël*, t. I, pp. XXVIII-XXIX.
2. *L'Avenir de la Science*, p. 308.

tère intrinsèque, remarquons d'abord qu'il est un fait universel et normal. « Ce qui est de l'humanité, ce qui par conséquent sera éternel comme elle, c'est le besoin religieux, la faculté religieuse [1]. » Il ne cesse de revenir sur cette affirmation qui lui tient évidemment au cœur : « Si, comme le voulaient les sophistes italiens du XVI[e] siècle, la religion avait été inventée par les simples et les faibles, comment les plus belles natures seraient-elles justement les plus religieuses? Disons donc hardiment que la religion est un produit de l'homme normal, que l'homme est le plus dans le vrai quand il est le plus religieux et le plus assuré d'une destinée infinie [2]. » Et il n'hésite pas à déduire de ce fait une conséquence que les fanatiques de négation ont peine à lui pardonner : « Le jour où le sentiment religieux disparaîtra, un grand vide se produira dans l'âme humaine, et l'humanité descendra. »

Revenons à la question : Qu'est-ce que la religion? Il faut, pour la comprendre, la distinguer expressément de ce qui n'est pas elle. D'aucuns voient en elle un ensemble de dogmes imposés et

1. *L'Avenir de la Science*, p. 483.
2. *Questions contemporaines*, p. 416.

de pratiques extérieures. « Alors, je l'avoue, je ne suis pas religieux ; mais je maintiens aussi que l'humanité ne l'est pas essentiellement et ne le sera pas toujours en ce sens[1]. » Ce qui est essentiel à l'humanité, ce qui ne saurait périr qu'avec elle, c'est le besoin auquel de grands ensembles de doctrines et de cérémonies ont correspondu jusqu'ici et qui, dans l'avenir, sera suffisamment satisfait par le culte des bonnes et belles choses. « Nous avons le droit de parler de religion, puisque nous avons l'analogue, sinon la chose même, puisque le besoin, qui autrefois était satisfait par les religions positives, l'est chez nous par quelque chose d'équivalent, qui peut à bon droit s'appeler du même nom. »

Cette dernière phrase est instructive. Elle introduit l'affirmation à côté de la négation. Le sentiment religieux peut se rattacher à certaines croyances et à certains rites, mais il n'en dépend pas. L'adhésion à ces croyances et l'observance de ces rites peuvent n'être nullement accompagnées du sentiment religieux ; celui-ci peut, par contre, se retrouver vivant là où ces affirmations et ces

1. *L'Avenir de la Science*, p. 483.

pratiques n'existent pas. Ce sentiment est celui qui porte l'homme à dépasser la nature, à la dominer en esprit; il est analogue à celui que produit la contemplation du beau, il ne se distingue pas des voluptés de la science désintéressée.

A certains moments, Renan a donné une autre définition du sentiment dont il s'agit : « L'homme est religieux au moment où le sentiment de l'infini prend chez lui le dessus sur le caprice ou la passion [1]. » Prenons-y garde : il ne s'agit pas ici d'une puissance supérieure à nous, dont nous avons en quelque sorte le contact et dont nous nous sentons dépendants ; l'homme est en présence d'un mystère qu'il ne peut sonder ; plus il possède de connaissances et plus il sait combien il en possède peu ; et cette inquiétude date de l'éveil même de sa pensée : « L'homme allait inattentif. Tout à coup un silence se fait, comme un temps d'arrêt, une lacune de la sensation : « Oh ! Dieu, se dit-il alors, » que ma destinée est étrange ! Est-il bien vrai que » j'existe ? Qu'est-ce que le monde ? Ce soleil, » est-ce moi ? Rayonne-t-il de mon cœur ?... » O Père ! je te vois par delà les nuages [2] ! »

1. *Questions contemporaines*, p. 470.
2. *Dialogues philosophiques*, p. 39.

Ce sentiment est le frisson esthétique que l'homme, avec plus ou moins de naïveté, éprouve devant le mystère des choses. Il n'a rien de spécifiquement moral.

Rien ne montre bien à quel point de vue se place Renan comme son jugement sur Feuerbach. On sait que Feuerbach a professé l'athéisme le plus cynique et qu'il a poursuivi des plus grossiers outrages, non seulement le christianisme, mais la religion en général ; il a persiflé comme une folie l'idée d'adorer un autre Dieu que l'homme et il n'a épargné ses sarcasmes à aucun des grands souvenirs de l'Eglise chrétienne. Renan lui répond, et ce qu'il trouve de mieux à dire en faveur de l'Évangile, c'est que celui-ci a son genre de beauté : « Partout où il y a originalité, expansion vraie de quelques instincts de la nature humaine, il faut reconnaître et adorer la beauté. Plût à Dieu que M. Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain ! Ah ! si, assis sur les ruines du mont Palatin ou du mont Cœlius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger à jamais sur les collines désertes où Rome fut autrefois ; ou si, de la plage solitaire du Lido, il eût entendu le

carillon de Saint-Marc expirer sur les lagunes ; s'il eût vu Assise et ses mystiques merveilles, et la grande légende du second Christ du moyen âge, tracée par le pinceau de Cimabue et de Giotto ; non, M. Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à une moitié de la poésie humaine, et ne s'exclamerait pas comme s'il voulait repousser de lui le fantôme d'Iscarioth [1]. » Nous saisissons ici sur le vif ce que Renan appelle le culte de l'idéal ; il ne s'agit que d'un idéal purement esthétique. Ce que l'historien vante dans ce christianisme, c'est ce qui n'y est pas moralement le plus admirable : « Prenons-y garde, les grands air d'abstention et de sacrifice ne sont souvent qu'un raffinement d'instincts qui se contentent par leur contraire. Le spiritualisme chrétien est, au fond, bien plus sensuel que ce qu'on appelle le matérialisme antique et ressemble plutôt à un affaissement... Mais tout cela est de la nature humaine, tout cela est venu à son temps, tout cela est sorti à son jour du germe éternel des bonnes choses [2]. »

Qu'est-ce que le sentiment religieux? demanderons-nous une dernière fois. Et nous constatons

1. *Études d'histoire religieuse*, p. 408.
2. *Ibid.*, p. 414.

que, d'après Renan, il ne mérite pas une définition spéciale. Il est le sentiment de l'idéal : il s'incarne tout d'abord dans des formes grossières, les seules que l'homme aux débuts de son évolution morale pût créer, mais suffisantes pour lui procurer cette émotion dont il ne peut jamais se passer. Peu à peu, à mesure que la raison se fortifie et que la lumière grandit, les fantômes divins dont les jeunes imaginations s'enchantaient ou s'épouvantaient, pâlissent et s'effacent ; devant les audaces de la réflexion ils s'évanouissent L'art se substitue, dans son inaltérable pureté, à ces folles créations et devient l'universelle et définitive religion de l'humanité. Ainsi la religion, culte souvent misérable de l'idéal, prend de plus en plus conscience de ce qu'elle est et vient s'absorber dans l'art. Et nous sommes obligés de constater que, dans la pensée de Renan, le sentiment religieux n'a pas une existence spécifique ; il est d'ordre purement esthétique. Nous irons jusqu'à dire que l'incomparable écrivain à qui l'on ne sera jamais trop reconnaissant d'avoir donné chez nous l'impulsion à l'histoire des religions, n'a jamais analysé jusqu'au fond le phénomène dont il a fait l'objet de ses constantes études. Car enfin l'identi-

fication du sentiment religieux avec le frisson de nature esthétique que procure le mystère avait besoin d'être prouvée et elle ne l'a jamais été.

II

On essaiera peut-être de soutenir que Renan a été conduit à cette théorie par la pratique rigoureuse des méthodes historiques. Or la vérité paraît être que cette théorie l'a plus ou moins inconsciemment amené à des conclusions historiques que la critique est loin de justifier.

Les effusions mystiques étant pour lui l'essentiel de la religion, il a jugé qu'elles devaient avoir été le plus fréquentes à l'âge d'or de l'Église, à l'époque bénie des origines. A l'en croire, les rêves, les visions, les ravissements étaient l'aliment ordinaire de la vie débordante. Dans les moments de calme — ou de fatigue — cette sentimentalité devenait attendrissement, et, au souvenir du Maître, on pleurait avec délices. « Il faut descendre jusqu'en plein moyen âge, à cette piété toute trempée des pleurs des saint Bruno, des saint Bernard, des saint François d'Assise, pour retrouver les chastes mélan-

colies de ces premiers jours où l'on sema vraiment dans les larmes pour moissonner dans la joie. Pleurer devint un acte pieux ; ceux qui ne savaient ni prêcher, ni parler les langues, ni faire des miracles, pleuraient[1]. » L'histoire de l'Église, jusqu'au moment où elle pénètre en Grèce, apparaît à Renan comme un progrès perpétuel de la mysticité qui, débutant avec les femmes de Jérusalem par la tendresse et la suavité, devient, grâce aux femmes de Syrie, embrasement et volupté. Mais quel lecteur non prévenu a vu dans les récits des *Actes* rien de comparable aux effusions et aux spasmes dont on nous parle ?

Est-ce la seule étude des faits qui a fait voir à Renan un ascète dans la personne de ce Paul, dont la doctrine aboutit à condamner l'ascétisme dans son principe et dans ses préceptes ? Quand le grand apôtre insiste, dans ses lettres aux Corinthiens, sur le précepte d'abstinence, ce n'est pas au nom d'une conception ascétique de la vie, c'est parce qu'il attend alors l'apparition prochaine du Christ et la fin du monde. A mesure que la catastrophe finale recule devant lui — c'est-à-dire à

1. *Les Apôtres*, pp. 73-74.

mesure qu'il avance en âge — sa piété fait une place de plus en plus grande à la vie de famille, à la vie sociale et à leurs devoirs. Quand il recommande de « dépouiller le vieil homme et de revêtir le nouveau », ce précepte ne signifie nullement, comme l'interprète Renan, de « prendre en tout le contrepied de la nature » ; il indique la nécessité pour chaque individu de devenir moralement et religieusement autre, d'orienter d'une façon nouvelle son être intime ; et si notre personnalité consiste essentiellement en une polarisation de nos énergies, un changement de polarisation équivaut à un changement de personnalité. Il y a là une vue qui ne manque peut-être pas de profondeur.

Il est d'autre part plus qu'étrange que, développant les théories de Paul, son historien ait à peine insisté sur la notion de la foi. Il réduit celle-ci à n'être qu'une croyance de l'esprit et à n'avoir d'autre utilité que de supprimer la loi : « Paul n'imagina pas d'autre manière de supprimer le péché que de supprimer la loi. Son raisonnement a quelque chose de celui des probabilistes : multiplier les obligations, c'est multiplier les délits ; délier les consciences, les rendre aussi larges que

possible, c'est prévenir les offenses, puisque nul ne viole un précepte par lequel il ne se croit pas obligé [1]. » Nous pourrions demander en quoi l'apôtre est un ascète, s'il se représente le chrétien « comme un enfant qui, ayant obéi par crainte à des préceptes rigoureux, apprend avec joie la levée des interdictions qui n'existent plus [2] ». N'insistons pas sur cette apparente contradiction. Elle était inévitable dans l'exposé de Renan. La justification par la foi ne peut être que la justification par la croyance ou la justification par suite de la pure et simple suppression de la loi, si Jésus n'a laissé dans le cœur de ses disciples qu'un « souvenir tendre », un prétexte à effusions persistantes et à larmes d'amour. Mais qui oserait dire, après avoir lu les épîtres de Paul, que le rôle de Jésus dans la pensée et la vie de l'apôtre se réduit à cela ? Lorsque Paul va jusqu'à s'écrier : « Christ est ma vie », il ne lance pas une métaphore ; il affirme l'existence et l'action en lui d'un principe de vie, dans lequel il n'hésite pas à reconnaître l'esprit même de son Maître. Que ce mys-

1. *Saint Paul*, p. 487.
2. Cette excellente interprétation de la pensée de Renan est de M. Millioud, *La Religion de M. Renan*, p. 70.

ticisme nous plaise ou nous déplaise, peu importe. Le méconnaître, c'est fausser et même détruire la doctrine de Paul. Ce n'est pas l'histoire qui a conduit Renan à ne voir dans la piété que des excès de sentimentalisme.

C'est en vertu de ce même *a priori* que Renan a pu se plaire à rapprocher arbitrairement les personnages les plus dissemblables, à les réunir dans son panthéon et à répéter qu'ils ont vécu de sentiments identiques. N'y a-t-il pas comme une gageure dans ce portrait de Marc-Aurèle : « Il arriva à la parfaite bonté, à l'absolue indulgence, à l'indifférence tempérée par la pitié et le dédain. Il avait raison. La plus solide bonté est celle qui se fonde sur le parfait ennui, sur la vue claire de ce fait que tout en ce monde est frivole et sans fond réel... La bonté du sceptique est la plus assurée, et le pieux empereur était plus que sceptique ; le mouvement de la vie dans cette âme était presque aussi doux que les petits bruits de l'atmosphère intime du cercueil. Il avait atteint le nirvana bouddhique, la paix du Christ. Comme Jésus, Çakia-Mouni, Socrate, François d'Assise et trois ou quatre autres sages, il avait totalement vaincu la mort. Il pouvait sourire d'elle, car vraiment elle

n'avait plus de sens pour lui[1]. » Ne parlons pas ici d'erreur grossière. Le reproche serait inintelligent. Il nous semble voir Renan écouter avec un sourire l'homme qui lui aurait expliqué scrupuleusement les incontestables différences qui séparent tous ces personnages ; il aurait remercié avec une ironie parfaitement polie... et n'aurait rien corrigé. Nous sommes en présence d'un procédé voulu.

III

Ce n'est donc pas de l'histoire que Renan a tiré sa philosophie de la religion. D'où lui vient-elle ? N'oublions pas ce qu'il n'a jamais cessé de déclarer : toute philosophie est le rêve d'un penseur et l'individualité de celui-ci s'y reflète. Dans aucune de ses théories Renan ne s'est mieux incarné que dans sa théorie de la religion.

Renan est Breton ; et, comme tel, il est convaincu qu'il doit la meilleure part de ce qu'il est à ses ancêtres : « Nous autres, Bretons, ceux surtout

1. *Marc-Aurèle*, p. 483.

d'entre nous qui tiennent de près à la terre et ne sont éloignés de la vie cachée en la nature que d'une ou deux générations, nous croyons que l'homme doit plus à son sang qu'à lui-même, et notre premier culte est pour nos pères [1]. » Il s'est donc appliqué, par piété filiale, à décrire la tournure d'âme des hommes de sa race. Comme il se plaît à songer qu'il est la conscience des Celtes disparus et que par lui ils arrivent à la vie et à la voix, pour les dépeindre il a regardé en lui-même. Il y a quelque chose d'intime et de vécu dans ce qu'il dit de « cette race timide, réservée, vivant toute en dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse [2] ». Elle est « puissante par le sentiment et faible dans l'action ; chez elle, libre et épanouie ; à l'extérieur, gauche et embarrassée [3] ». Elle a un extraordinaire besoin de concentration et elle est peu expansive, et par suite elle sent avec profondeur : « car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer ». « La réserve apparente des peuples cel-

1. *Essais de Morale et de Critique*, préface, p. XVIII.
2. *Ibid.*, p. 376.
3. *Ibid.*, p. 381.

tiques, qu'on prend souvent pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure qui leur fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même[1]. » De là ce qu'il y a d'intense et de poignant dans ses mélodies nationales : « On dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur[2]. » De là, enfin, l'obstination de cette race à prendre ses songes pour des réalités et à courir après ses splendides visions. « Elle veut l'infini; elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au delà de la tombe, au delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples bretons, le penchant à l'ivresse, tient à cet invincible besoin d'illusion[3]. »

1. *Essais de Morale et de Critique*, p. 384.
2. *Ibid.*, p. 384.
3. *Ibid.*, p. 386.

Voici maintenant un héritier de cette race qu'on pourrait qualifier de féminine [1]. Il peut écrire : « J'ai été élevé par des femmes et des prêtres ; l'explication de mes qualités et de mes défauts est toute là [2]. » Il a aimé, dans son enfance, les chapelles solitaires, isolées dans les landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues tout à fait déserts. « Le vent courant sur des bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois je prenais la fuite éperdu, comme poursuivi par les génies du passé. D'autres fois, je regardais, par la porte à demi enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêves sans fin [3]. » Il s'est complu à écouter les sonneries pieuses de l'*Angelus* du soir, se répondant de paroisse en paroisse, et, après quarante ans de vie hors de l'Eglise, il en entend l'écho chéri dans sa mémoire. Au séminaire, il a vécu de sentiment tout comme au village natal : « Mon imagination, tout à fait chaste, restait dans une douce note de piété vague... Ce beau parc mys-

1. *Essais de Morale et de Critique*, p. 385.
2. *Feuilles détachées*, p. xxx.
3. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 82.

tique d'Issy a été, après la cathédrale de Tréguier, le second berceau de ma pensée [1]. » Nous ne nous étonnerons pas, après toutes ces confidences, de rencontrer cette significative apothéose d'une sensualité raffinée : « Supposons une humanité dix fois plus forte que la nôtre ; cette humanité serait infiniment plus religieuse. Il est même probable qu'à ce degré de sublimité, dégagé de tout souci matériel et de tout égoïsme, doué d'un tact parfait et d'un goût divinement délicat, voyant la bassesse et le néant de tout ce qui n'est pas le vrai, le bien ou le beau, l'homme serait uniquement religieux, plongé dans une perpétuelle adoration, roulant d'extases en extases, naissant, vivant et mourant dans un torrent de volupté [2]. »

La morale n'a rien à faire avec la religion ainsi comprise. Je n'en veux d'autre preuve que l'article sur la théologie de Béranger. Ce que Renan reproche au chansonnier, ce n'est point, à proprement parler, d'avoir concilié un peu d'immoralité avec les louanges du Dieu des bonnes gens, c'est d'avoir manqué de tact et de goût, c'est de n'avoir rien compris à ce qu'il y a d'intime dans les émo-

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 227.
2. *Les Apôtres*, p. 385.

tions mystiques, c'est d'avoir cru qu'on peut les éprouver le verre en main. Il nous faut citer une page qui en dit long, tout autant par son incomparable mélodie que par les idées précises qu'elle exprime.

« La vraie religion est le fruit du silence et du recueillement. Elle est synonyme de distinction, d'élévation, de raffinement; elle naît avec la délicatesse morale, au moment où l'homme vertueux, rentrant en lui-même, écoute les voix qui s'y croisent. En ce silence, tous les sens étant apaisés, tous les bruits du dehors étant éteints, un murmure pénétrant et doux sort de l'âme, et rappelle, comme le son d'une cloche lointaine de village, le mystère de l'infini. Semblable alors à un enfant égaré qui cherche vainement à démêler le secret de sa naissance inconnue, l'homme qui médite se sent dépaysé. Mille signes de la patrie provoquent chez lui de mélancoliques retours. Il s'élève au-dessus des terres fangeuses de la réalité vers des champs pénétrés de soleil; il sent ces parfums des jours antiques que les mers du Sud conservaient encore quand les vaisseaux d'Alexandre les parcoururent pour la première fois. La mort, en habit de pèlerin revenant de la Terre-Sainte, frappe à la

porte de l'âme, qui commence à sentir, ce qu'elle ne voyait pas dans le trouble de la vie, qu'il lui sera doux de mourir. Elle est assurée alors que ses œuvres la suivront ; la vérité lui apparaît comme la récompense de ses bonnes actions ; elle voit l'insuffisance de toutes les formes passagères pour exprimer l'idéal ; les mots d' « être » et de « néant » perdent leur sens contradictoire ; elle s'envisage avec la Divinité dans les rapports d'un fils avec son père, et elle prie à peu près en ces termes : « Notre Père, qui êtes aux cieux.... [1] »

Cette page est de la meilleure époque de Renan. Quand il a si harmonieusement décrit le bercement des mélodies intérieures, il n'avait pas encore contracté l'habitude (un jour ce sera même un tic) de mêler aux paroles de tendresse un sentiment d'ironie. Il avait encore trop peur de choquer la délicatesse de sa sœur et il n'osait s'abandonner au désir, déjà obsédant, de se moquer un peu de lui-même et des autres. La conséquence est qu'il ne mettra jamais plus de poésie dans ses analyses de la religion ; il ne trouvera jamais des tons plus pénétrants pour évoquer les

1. *Questions contemporaines*, pp. 469-470.

plus intimes et les plus délicieuses émotions. Mais qu'y a-t-il dans ces ineffables frissons qui rappelle les expériences tragiques de la plupart des hommes que l'humanité religieuse appelle des saints ! Que des ascètes, dans la contemplation de l'infini, se soient plu à s'absorber en des extases plus ou moins voluptueuses, le fait est bien certain, et nul n'y contredira. Que pour beaucoup la piété consiste à goûter des alanguissements d'une chasteté parfois douteuse au son des orgues et dans le demi-jour des cloîtres ou des cathédrales, c'est encore un fait. Et que l'âme délicate et noble éprouve, elle aussi, de ces attendrissements intimes et discrets dont le souvenir la hante comme celui de cette fleur du Paraguay dont on ne peut oublier le parfum une fois respiré et qu'il faut retrouver à tout prix à travers les déserts, on en demeure aisément d'accord. Mais ce n'est point là le tout de la piété. Ceux qui l'ont réduite à savourer de mystérieuses et suaves jouissances sont passés et il n'est resté d'eux que l'écho d'une musique un peu lointaine et capable tout au plus de remuer quelques âmes d'exception. Les grands conducteurs de l'humanité religieuse ne se sont pas assis dans le secret pour écouter avec ravissement les cé-

lestes symphonies; dans l'envahissement d'une béatitude faite de tendresse et de torpeur, ils n'ont pas oublié la vie véritable; ils en ont distingué au contraire avec une extraordinaire netteté les réalités et les obligations; ils ont crié, non parce qu'ils voulaient en être délivrés, mais parce qu'ils voulaient faire dans toute son héroïque grandeur leur métier d'hommes. Est-ce par impuissance de se plonger dans les voluptés de l'extase que les saint Paul, les Luther, les Pascal ont pleuré et prié? N'est-ce point plutôt parce qu'ils voulaient à tout prix réaliser dans leur existence la parfaite sainteté? La piété de Renan, à l'heure même où il trouve pour la traduire les accents les plus caressants, ne ressemble guère à celle de ces hommes. C'est la piété d'un Breton très tendre, très féminin de nature et dont l'éducation n'a rien eu de viril. Il a goûté dans son enfance des émotions si enveloppantes qu'il n'a jamais pu y renoncer; et elles étaient si vagues, si profondément esthétiques, que, sa foi perdue, il a pu les retrouver dans les voluptés de la science et de l'art. « Plût à Dieu que j'eusse fait comprendre à quelques belles âmes qu'il y a dans le culte pur des facultés humaines et des objets divins qu'elles

atteignent une religion tout aussi suave, tout aussi riche en délices que les cultes les plus vénérables. J'ai goûté dans mon enfance et dans ma première jeunesse les plus pures joies du croyant, et, je le dis du fond de mon âme, ces joies n'étaient rien comparées à celles que j'ai senties dans la pure contemplation du beau et la recherche passionnée du vrai [1]. »

Cette philosophie de la religion est donc la traduction d'une personnalité. Loin d'être tirée de l'histoire, elle a au contraire déterminé la plupart des appréciations historiques de Renan. Là est l'explication de ce qui a si fort scandalisé dans plusieurs de ses ouvrages et nulle part comme dans la *Vie de Jésus*. Parmi les thèses qui lui sont chères, il en est une que Renan affectionne particulièrement : c'est que la piété la plus exquise n'exclut jamais les sophismes de la conscience. Que le développement du sens moral ne marche pas toujours avec le développement du sentiment religieux, nous le savons de reste, hélas ! Mais l'idée qu'on nous présente est autre. Ces deux développements ne sont jamais, absolument ja-

1. *L'Avenir de la Science*, p. 318.

mais, parallèles, et l'incarnation la plus authentique de la piété l'a bien montré. On sait à quelle page, répugnante dans sa mièvrerie et son insolente indulgence, nous faisons allusion. Renan, convaincu que Jésus jouait le Messie, n'a pas hésité à le faire jouer aussi le thaumaturge au moment où l'incrédulité de Jérusalem ne pouvait plus être vaincue que par un coup d'éclat ; et, pour qu'un acte de charlatanisme ne fût pas comme une note dissonante dans une vie de sainteté, l'historien s'est comme complu à rapetisser son héros : « Il aimait les honneurs[1] », nous dit-on. Il était quelquefois « rude et bizarre ». L'obstacle « l'irritait ». « Parfois on eût dit que sa raison se troublait. » Sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes[2]. » Le grand mot de Jésus : « J'abattrai ce temple et je le rebâtirai », n'a jamais paru obscur à personne et les Juifs l'ont si bien compris qu'ils ont condamné Jésus pour l'avoir prononcé. Renan, lui, plutôt que d'en voir le sens profond et grand, y devine une intention séditieuse ou pire encore : « On ne sait pas bien quel sens Jésus

1. *Vie de Jésus*, p. 386.
2. *Ibid.*, p. 332.

attachait à ce mot imprudent. » Il est clair que, si le terme n'eût été grossier, il aurait volontiers appelé menteur celui qui a dit : « A celui qui blasphèmera contre le Saint-Esprit, il ne sera point pardonné. »

Les historiens que la passion irréligieuse n'aveugle pas ont depuis longtemps réduit à leur valeur les fantastiques insinuations de Renan. Peut-être la psychologie a-t-elle ici son mot à dire. Il était difficile à Renan de tenir un autre langage. La piété consistant, d'après lui, dans la volupté des effusions mystiques, elle doit être d'autant plus parfaite qu'elle est plus intime et plus secrète. Elle est pour le sanctuaire, pour la cellule, pour la solitude du désert ou de la chambre de travail ; elle s'altère et se flétrit au grand air des places publiques. Quoi ? Même si elle ne sort de sa retraite que pour affirmer les exigences impérieuses de la conscience ? Oui, même alors, surtout alors, répondrait Renan ; et il ne peut répondre autrement, car il comprend mal l'impératif de la conscience : quand il ne ramène pas le devoir à un besoin esthétique du cœur, il en fait l'acceptation d'une consigne divine, d'un ordre extérieur, d'un commandement étranger à notre raison ora-

tique. Or les morales qui posent comme but à atteindre une fin autre que la moralité même de l'agent, sont facilement indifférentes sur le choix des moyens. Les jésuites l'ont bien démontré et leur démonstration est irréfutable. Renan ne sait comment on pourrait les rétorquer : « Celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé. César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus ; la France ne serait pas ce qu'elle est si l'on n'avait cru mille ans à la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères [1]. »

L'éducation, d'ailleurs, n'a fait que pousser Renan dans une voie où sa nature personnelle aurait suffi à l'engager. En fidèle Breton qu'il est, il aime à s'enfuir vers « l'Éden splendide des joies

1. *Vie de Jésus*, p. 264.

de l'âme », celui-là même que les Patrice et les Brandan virent en songe. Il est avide de vivre dans l'idéal et pour cela de perdre de vue l'odieux réel ; il chérit trop les chimères pour consentir à les faire descendre du ciel sur la terre. Comme il n'est pas fait pour l'action, il ne l'aperçoit qu'à travers le voile de ses répugnances, et il soupçonne qu'elle n'est jamais qu'une dégradation du rêve : « Au fond, dit-il, l'idéal est toujours une utopie. Toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser[1]. » Renan ne pouvait pas comprendre Jésus, il était condamné à le traiter comme un idéaliste qui n'a pas eu assez de contempler en lui le bien, le beau, le divin, et qui a commis l'erreur de rêver la lutte contre le mal et la conquête des âmes, comme un idéaliste qui a détérioré et flétri, au contact des hommes et des choses, la fleur exquise de sa tendresse. Et ce qu'il a dit du Christ, il l'a répété de tous ceux qui ont prétendu convertir l'humanité : « L'homme d'action, tout noble qu'il est quand il agit pour un but noble, est moins près de Dieu que celui qui a vécu de l'amour pur du vrai, du bien et du beau.

1. *Vie de Jésus*, p. 258.

L'apôtre est par nature un esprit quelque peu borné ; il veut réussir, il fait des sacrifices. Le contact de la réalité souille toujours un peu. Les premières places dans le royaume du ciel sont réservées à ceux qu'un rayon de grâce a touchés, à ceux qui n'ont adoré que l'idéal. L'homme d'action est toujours un faible artiste ; car il n'a pas pour but unique de refléter la splendeur de l'univers ; il ne saurait être un savant, car il règle ses opinions d'après l'utilité politique ; ce n'est même pas un homme très vertueux, car jamais il n'est irréprochable, la sottise et la méchanceté des hommes le forçant à pactiser avec elles[1]. » Voilà une déclaration qui en dit plus long sur la tournure d'âme de Renan que sur celle de saint Paul.

Renan ne nous a donc pas donné cette philosophie de la religion que nous étions en droit d'attendre et qui ne pourra être construite que par un philosophe doublé d'un historien. Elle reposera, en effet, sur des analyses précises et détaillées d'âmes religieuses. Son auteur saura démêler avec une ingénieuse profondeur et sans parti pris les idées et les sentiments dont ont vécu

1. *Saint Paul*, p. 568.

un saint Paul, une sainte Thérèse, une Mathilde de Magdebourg, un Vincent de Paule, un Luther, un Calvin, un Pascal, un Fénelon, un Zinzendorf, un Wesley, un Ozanam, un Livingstone. Ses conclusions seront le dernier mot d'une série de monographies qu'il aura faites tout au moins pour lui-même. Mais il laissera la tâche tout entière à recommencer après lui, s'il se contente d'habiller tous ces personnages à son goût personnel, s'il se complaît, malgré tous ses dons, peut-être à cause d'eux, à chercher dans l'histoire les traits multiples de sa propre physionomie. Ce fut le tort de Renan. Ce qu'il a laissé a pourtant son prix. C'est un inestimable document pour le critique et le psychologue ; fort mal avisé serait l'homme qui voudrait comprendre ce qu'est la sentimentalité religieuse et esthétique se développant hors de l'influence de la conscience morale, et qui négligerait d'étudier de près cette âme infiniment riche.

Il nous faut enfin conclure cette étude à la fois trop longue et trop courte. « Je ne sais, a dit Renan de Victor Cousin, s'il tiendra une grande place dans une histoire critique de la philosophie conçue sur le plan de Brucker et de Tennemann ; mais,

certainement, il remplira un des plus curieux chapitres de l'esprit français. » Ce jugement est excellent et nous pouvons l'appliquer à celui-là même qui l'a formulé.

Non, Renan n'a pas laissé après lui un de ces systèmes que le progrès de la pensée consiste à développer, à réfuter ou à corriger. D'ailleurs, il n'y a point prétendu. Quand on réduit les doctrines à n'être que des épopées sur l'univers, on a des chances de ne point s'attacher à en construire une ; on aime mieux pousser des pointes dans tous les sens de la réalité, vagabonder à travers les choses et cueillir de tous côtés des fleurs de rêve. Quand on sait que les métaphysiciens sont des poètes, on veut bien se permettre de les imiter, mais on prend ses fantaisies pour ce qu'elles sont et l'on se soucie peu de les ramener à l'unité. « Autrefois chacun avait un système, écrit Renan ; il en vivait, il en mourait ; maintenant nous traversons successivement tous les systèmes, ou, ce qui est bien mieux encore, nous les comprenons tous à la fois[1]. » C'est possible, mais alors on ne laisse rien dans l'histoire de la philosophie.

1. *Dialogues philosophiques*, p. IX.

Renan y laissera quelque chose : la trace de sa personnalité. Cet homme a possédé la plus extraordinaire puissance de suggestion. De ses odyssées capricieuses sur les mers enchantées où, comme son aïeul Brandan, il chercha la terre de promission, il a rapporté le secret magique qui dompte les hommes ; nul comme lui ne sut prononcer en ce siècle les paroles qui ravissent, enveloppent et enchaînent. Il a provoqué des états d'âme plus qu'il n'a répandu d'idées précises. Il est venu parmi nous, et, dès qu'il a parlé, de son ton lent et un peu voilé, avec son sourire aimablement ironique, les hommes ont été pris ; ils ont senti des voix — non toujours les plus sérieuses et les plus pures — s'élever en eux et répondre à celle du magicien. Ils ont été sous le charme de cette vie laborieuse et tout entière consacrée à la contemplation du vrai et du beau, sous le charme de cette sentimentalité vague et pénétrante comme une symphonie venant d'un monde lointain, sous le charme de cette pensée qui s'est infiniment amusée au milieu des difficultés et des contradictions ; et, à la suite de l'enchanteur, ils se seraient volontiers laissé mener vers les abîmes les plus détestés. Ceux-là même

qu'il ne s'est pas assujettis ne sauraient se vanter d'avoir échappé à toute atteinte, et du contact le plus rapide ils ont gardé souvent une blessure qui s'est malaisément fermée. Il n'y aura peut-être pas, dans l'histoire de la philosophie contemporaine, un chapitre consacré à la doctrine de Renan ; mais il n'y aura pas dans cette histoire une seule doctrine qui ne doive rien, soit par réaction, soit par influence, au renanisme. Et si, vers la fin du XIXe siècle, la pensée française se dégage de cette sorte d'envoûtement, on le devra moins sans doute à un progrès des idées proprement dites qu'à un renouvellement de la conscience.

APPENDICE

CARACTÈRE INTELLECTUALISTE DE LA CRISE

Renan n'a jamais cessé de dire que sa crise a été déterminée par la critique historique et que la philosophie n'y a été pour rien. Or, son témoignage sur ce point est contredit par celui de son plus intime ami de Saint-Sulpice. D'après l'abbé Cognat, Renan est dupe d'une illusion. Ce qui l'a chassé loin du séminaire, c'est la philosophie : « L'obligation du célibat ne l'effrayait pas ; mais la privation de la liberté de penser lui parut un sacrifice au-dessus de ses forces. » « L'hébreu, écrit aussi le même confident, est encore plus innocent que la femme de son émancipation intellectuelle [1]. »

Quand nous ne possédions que les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il était impossible de trancher le débat. Tout au plus pouvait-on faire deux remarques. La première, c'est qu'il est malaisé d'admettre que Renan n'ait pas gardé la mémoire précise des difficultés décisives contre les-

1. *Correspondant*, 10 juillet et 25 décembre 1882.

quelles sa foi s'est heurtée. La seconde, c'est que les études de philosophie qu'il a faites à Issy paraissent avoir été assez médiocres et peu approfondies. Mais, par bonheur, nous pouvons lire aujourd'hui la correspondance de Renan avec sa sœur, de 1842 à 1845. Ce qui en ressort, c'est que Renan et M. Cognat ont également raison.

Certes, oui, les convictions du jeune homme y apparaissent singulièrement ébranlées. Il est visible que la philosophie est cause de cet ébranlement général. Et pourtant il n'y a pas, dans toutes ces lettres intimes, une seule objection particulière contre le christianisme qui soit empruntée à la philosophie. On n'y peut pas glaner un seul argument spécial contre tel ou tel point de la dogmatique catholique. Renan a gardé de cette période le souvenir d'un demi-scepticisme qui portait autant sur les systèmes philosophiques que contre les croyances chrétiennes. Les traces de cet état sont claires dans plusieurs de ces pages. En voici un exemple : « C'est une chose singulière que la révélation que ces études opèrent dans l'esprit au sortir des études frivoles de la rhétorique. On voit les choses d'une manière si différente ; on reconnaît tant de préjugés et d'erreurs, là où l'on ne croyait

voir que vérité, qu'on serait tenté d'embrasser un scepticisme universel. C'est la première impression de l'étude de la philosophie. On est frappé de l'incertitude des connaissances humaines et du peu de fond de toutes les opinions qui ne sont fondées que sur la raison. On serait porté à douter de tout, si la nature le permettait et si rejeter toute vérité n'était pas plus absurde encore que d'embrasser toutes les erreurs [1]. »

Renan ne se trompe pas — et il serait par trop étrange qu'il se trompât — en affirmant que les arguments, jugés par lui invincibles contre le catholicisme, lui sont venus d'autres sciences que la philosophie. Mais l'abbé Cognat a vu très juste, en rendant la philosophie responsable de ce qu'il appellerait volontiers la tentation antichrétienne. En passant des exercices de la rhétorique aux discussions des philosophes, Renan a la sensation d'être initié à un monde nouveau. Ce qui le ravit dans cette rencontre d'une science encore insoupçonnée, ce n'est pas précisément d'être mis en présence de solutions qu'il ignorait; c'est de découvrir des questions, c'est de connaître la joie de la libre recherche. Cette volupté, soudain éprouvée,

1. Ernest et Henriette Renan, *Lettres intimes*, p. 96.

est si profonde que Renan, du premier coup, aperçoit plusieurs choses. C'est d'abord que ces efforts indépendants de la pensée ne sont peut-être pas toujours du goût d'une autorité ombrageuse. C'est ensuite qu'il n'a pas « le zèle d'une dévotion spirituelle » ; il a trop peur d'« une vie où l'on ne pense pas, où l'on ne réfléchit pas ». Enfin, sans se décider ni pour ni contre le sacerdoce, il prononce qu'il doit regarder comme fermée pour lui « toute carrière qui n'est pas d'étude et de méditation » [1].

Ce sont si peu les solutions qui l'intéressent en philosophie qu'il ne tient nullement à avoir un professeur distingué. Il n'a point le désir de trouver un maître dont il risquerait de devenir le disciple : « Je me convaincs de jour en jour que, pour la philosophie, la médiocrité du professeur est un mince inconvénient [2] ». Et, en même temps, il se demande si « le désir de conserver cette douce liberté si nécessaire pour la pleine action des facultés intellectuelles et morales » ne le forcera pas à renoncer à la prêtrise. Il s'interroge. Il déclare qu'il ne veut pas d'une indépendance d'esprit qui serait « hardie, présomptueuse, frondant tout ce

1. *Lettres intimes*, p. 100. Cf. p. 86, 87, 88.
2. *Lettres intimes*, p. 122.

qui est respectable » ; et il ajoute : « Il en est une autre plus sage, respectant ce qui est respectable, ne méprisant ni les croyances ni les personnes, examinant avec calme et bonne foi, usant de sa raison, puisque Dieu la lui a donnée pour s'en servir, ne rejetant ni n'adoptant jamais une opinion sur une simple raison d'autorité humaine. Voilà celle qui est permise à tous, et pourquoi ne le serait-elle pas au prêtre ? Il est vrai qu'il est soumis sur ce point à un devoir de plus que les autres. C'est de savoir se taire à propos et de garder pour lui sa pensée : car le nombre de ceux qui s'effarouchent de ce qu'ils ne comprennent pas est infini. Mais, après tout, est-il donc si pénible de ne penser que pour soi, et n'est-ce pas par un secret mobile de vanité que l'on est si empressé de communiquer ses réflexions aux autres ? La loi de silence dont je viens de parler, tout homme qui veut vivre en paix ne doit-il pas se l'imposer ? [1] »

C'est à Issy (16 juin 1643) que Renan écrivait ces lignes. Il vient à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Sa pensée continue à se donner libre cours. Les mois se passent. Un peu moins de deux ans après, Renan est décidé à ne pas recevoir la

1. *Lettres intimes*, p. 140.

prêtrise, et, le 11 avril 1845, il confie ses raisons à sa sœur : « Tandis que le catholicisme a été pour moi la vérité absolue, le sacerdoce s'est montré à moi entouré d'un éclatant prestige de grandeur et de beauté... ; et si Dieu m'accordait en ce moment cette illumination intérieure, qui fait toucher l'évidence et ne permet plus le doute, oui, dès ce moment, je me consacrerais au catholicisme... Mais tout a dû céder à la perception de la vérité. Dieu me garde de dire que le christianisme est faux ; ce mot dénoterait bien peu de portée d'esprit : le mensonge ne produit pas d'aussi beaux fruits. Mais autre chose est de dire que le christianisme n'est pas faux, autre chose qu'il est la vérité absolue [1] ».

Cette dernière phrase est instructive. Pour en saisir toute la signification, il faut la rapprocher de ce que Renan écrira, quelques jours plus tard, à son confident ordinaire, M. Cognat : « Tout ou rien, les néo-catholiques sont les plus sots de tous [2]. » La religion consiste essentiellement, pour le jeune séminariste, dans la théologie, et la théologie est, à ses yeux, un édifice, un bloc de vérités qu'il n'y a pas lieu d'examiner ; c'est le

1. *Lettres intimes*, p. 226, 227, 228.
2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 403.

catalogue des décrets qu'une autorité infaillible a promulgués. Que, dans ces décrets, on distingue une seule erreur, c'en est fait du caractère infaillible de l'autorité. Auparavant, on acceptait tout : après cette découverte, on ne saurait accepter plus rien. Renan a reçu de ses maîtres une conception purement intellectualiste de la religion. Du jour où il pose une question à l'autorité, il sent qu'il lui est infidèle et que chaque question nouvelle marquera un progrès dans l'infidélité. Cette autorité extérieure n'est pas, pour lui, illégitime par cela seul qu'elle prétend être l'autorité. Mais elle perd ses droits du moment qu'elle se trompe et qu'elle le laisse voir. Dire qu'elle est alors dépouillée de ses droits, c'est mal parler. Du moment où elle n'apparaît plus comme incapable d'errer, elle est, en réalité, privée de tout pouvoir. Elle n'est pas dénoncée comme ayant des exigences immorales ; elle s'effondre doucement sous l'action dissolvante du doute. Une fois la réflexion éveillée, il n'appartient plus à personne de l'endormir. Les questions se posent toutes seules à l'esprit. On a beau les fuir ; elles se présentent sans cesse, elles sont toujours là. Renan écrit à son directeur le 6 septembre 1845, juste un mois avant sa sortie du séminaire :

« Je vois autour de moi des hommes purs et simples, auxquels le christianisme suffit pour être vertueux et heureux. Ah ! que Dieu les préserve de jamais réveiller en eux une misérable faculté, cette critique fatale qui réclame si impérieusement satisfaction, et qui, après qu'elle est satisfaite, laisse dans l'âme si peu de jouissances ! Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de la supprimer !... Ne serait-ce pas une contradiction de commander la conviction à la faculté qui crée la conviction ?[1] »

Renan voit bien qu'il serait mal de céder à cette tentation, mais il voit surtout que ce serait parfaitement inutile. Et quand il est hors du séminaire, cette tentation a beau le visiter ; elle se heurte au même sentiment. Il l'écrit à sa sœur (13 octobre 1845) : « Il y avait des moments où mon passé reprenait son empire, mes doutes semblaient disparaître, et alors ma démarche me semblait mauvaise ; mais je sentais que ce n'était là qu'un effet momentané de ma fatigue intellectuelle et morale, et qu'au jour où je serais tranquille en ma chambre, je reviendrais à ma critique[2]. » Il le confie également à M. Cognat (12 novembre 1845) : « Oh ! que

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 318.
2. *Lettres intimes*, p. 317.

j'en voulais à ma raison de m'avoir ravi mes rêves !... Que de fois je fus tenté de choisir une vie simple et vulgaire, que j'aurais su ennoblir par l'intérieur. J'avais perdu le besoin de savoir, de scruter, de critiquer ; il me semblait qu'il m'eût suffi d'aimer et de sentir ; mais je sentais bien qu'au premier jour où le cœur cesserait de battre si fort, la tête recommencerait à crier famine[1]. »

Or, une fois écarté ce terme brutal de l'alternative, la vie n'aura plus qu'un but pour Renan : c'est de choyer et de cultiver cette faculté qui a fini par triompher en lui ; c'est de lui demander les plus exquises jouissances. Et ces jouissances lui viendront de l'exercice même de la pensée, d'une indépendance jalousement conservée, d'une liberté qu'il défendra, non seulement contre les autorités ombrageuses, mais même contre la fermeté trop grande de ses propres opinions. Il trouve au dehors du séminaire une position qui assure sa vie matérielle. Aussitôt il est préoccupé par l'avenir de sa pensée. Il a peur de se spécialiser, de se donner tout entier à une science et de se priver ainsi d'une foule de plaisirs que lui procureraient d'autres

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 394.

sciences abandonnées pour celle-là [1]. Si, dès cette époque, il a peur de l'action, c'est que l'action crée des engagements et noue des liens : « Je ne me classerai nulle part. Si par le fait je me trouve classé, ce sera un fait, rien de plus. Si je trouve des personnes qui voient comme moi, nous sympathiserons ; sinon je serai seul. Je suis fort égoïste : retranché en moi-même, je me moque de tous... Pour avoir de l'influence, il faut arborer un drapeau et être dogmatique. Allons, tant mieux pour ceux qui en ont le cœur. Moi, j'aime mieux caresser ma petite pensée et ne pas mentir... Le penseur est le Jupiter olympien, l'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par rien... Il faut, autant que possible, se maintenir dans une position où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent de la croyance. Et combien de fois doit-il changer dans la vie ? Cela dépend de sa longueur [2]. » Dans ces lignes de 1846 s'annonce un Renan que nous avons connu quelque quarante ans plus tard.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 397.
1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 408, 409.

TABLE

Avant-propos................................... VII

Chapitre premier. — L'influence de Saint-Sulpice. 5

Chapitre II. — La Philosophie.................. 4[illegible]

Chapitre III. — Vues métaphysiques .... 6[illegible]

Chapitre IV. — La Morale...................... 91

Chapitre V. — La Politique.................... 11[illegible]

Chapitre VI. — La Religion.................... 15[illegible]

Appendice. — Caractère intellectualiste de la crise. 18[illegible]

Mai 1903

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]

108, Boulevard Saint-Germain, 108, Paris, 6[e].

EXTRAIT DU CATALOGUE

SCIENCES — MÉDECINE — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Volumes in-8, cartonnés à l'anglaise. — Prix : 6 fr.

98 VOLUMES PUBLIÉS :

1. J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau,** 7[e] éd., illustré.
2. W. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations,** 6[e] édition.
3. J. MAREY. **La machine animale,** locomotion terrestre et aérienne, 6[e] édition, illustré.
4. A. BAIN. **L'esprit et le corps considérés au point de vue de leurs relations,** 6[e] édition.
5. PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux,** 2[e] éd., ill.
6. HERBERT SPENCER. **Introd. à la science sociale,** 13[e] édit.
7. OSCAR SCHMIDT. **Descendance et darwinisme,** 6[e] édition.
8. H. MAUDSLEY. **Le crime et la folie,** 7[e] édition.
9. VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal,** 4[e] édition, illustré.
10. BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie,** 6[e] éd., illustré.
11. DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion,** 11[e] éd.
12. LÉON DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité,** 4[e] éd.
13. SCHUTZENBERGER. **Les fermentations,** 6[e] édition, illustré.
14. WHITNEY. **La vie du langage,** 4[e] édition.
15. COOKE et BERKELEY. **Les champignons,** 4[e] éd., illustré.
16. BERNSTEIN. **Les sens,** 5[e] édition, illustré.
17. BERTHELOT. **La synthèse chimique,** 9[e] édition.
18. NIEWENGLOWSKI. **La photographie et la photochimie.** illustré.
19. LUYS. **Le cerveau et ses fonctions.** 7[e] édition, illustré.
20. W. STANLEY JEVONS. **La monnaie et le mécanisme de l'échange,** 5[e] édition.
21. *FUCHS.* **Les volcans et les tremblements de terre,** 6[e] éd.

22. GÉNÉRAL BRIALMONT. **La défense des États et les camps retranchés**, 3e édition, avec fig. (*épuisé*).
23. A. DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine**, 13e édition.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. **Le son et la musique**, 5e éd.
25. ROSENTHAL. **Les muscles et les nerfs**, 3e édition (*épuisé*).
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. **Principes scientifiques des beaux-arts**, 4e édition, illustré.
27. WURTZ. **La théorie atomique**, 8e édition.
28-29. SECCHI (Le Père). **Les étoiles**, 3e édit., 2 vol. illustrés.
30. N. JOLY. **L'homme avant les métaux**, 4e édit. (*épuisé*).
31. A. BAIN. **La science de l'éducation**, 10e édition.
32-33. THURSTON. **Histoire de la machine à vapeur**, 3e éd., 2 vol.
34. R. HARTMANN. **Les peuples de l'Afrique**, 2e édit. (*épuisé*).
35. HERBERT SPENCER. **Les bases de la morale évolutionniste**, 7e édition.
36. TH.-H. HUXLEY. **L'écrevisse**, introduction à l'étude de la zoologie, 2e édition, illustré.
37. DE ROBERTY. **La sociologie**, 3e édition.
38. O.-N. ROOD. **Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie**, 2e édition, illustré.
39. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal.** *Les cryptogames*, illustré.
40-41. CHARLTON-BASTIAN. **Le cerveau et la pensée**, 2e éd., 2 vol. illustrés.
42. JAMES SULLY. **Les illusions des sens et de l'esprit**, 3e éd., ill.
43. YOUNG. **Le Soleil**, illustré (*épuisé*).
44. A. DE CANDOLLE. **Origine des plantes cultivées**, 4e édit.
45-46. J. LUBBOCK. **Les Fourmis, les Abeilles et les Guêpes**, 2 vol. illustrés (*épuisé*).
47. ED. PERRIER. **La philos. zoologique avant Darwin**, 3e éd.
48. STALLO. **La matière et la physique moderne**, 3e édition.
49. MANTEGAZZA. **La physionomie et l'expression des sentiments**, 3e édit., illustré, avec 8 pl. hors texte.
50. DE MEYER. **Les organes de la parole**, illustré.
51. DE LANESSAN. **Introduction à la botanique.** *Le sapin*, 2e édit., illustré.
52-53. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal.** *Les phanérogames*, 2 volumes illustrés.
54. TROUESSART. **Les microbes, les ferments et les moisissures**, 2e éd., illustré.
55. HARTMANN. **Les singes anthropoïdes**, illustré.
56. SCHMIDT. **Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques**, illustré.
57. BINET et FÉRÉ. **Le magnétisme animal**, 4e éd., illustré
58-59. ROMANES. **L'intelligence des animaux**, 3e éd., 2 vol.
60. F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps**, 8e éd.
61. DREYFUS. **L'évolution des mondes et des sociétés**, 3e éd.

62. DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espa es célestes**, 2e édition, illustré.
63-64. J. LUBBOCK. **L'homme préhistorique**, 4e editio , 2 volumes illustrés.
65. RICHET (Ch.). **La chaleur animale**, illustré.
66. FALSAN. **La période glaciaire**, illustré (*épuisé*).
67. BEAUNIS. **Les sensations internes.**
68. CARTAILHAC. **La France préhistorique**, 2e éd., illustré.
69. BERTHELOT. **La révolution chimique, Lavoisier**, illustré.
70. J. LUBBOCK. **Les sens et l'instinct chez les animaux**, ill.
71. STARCKE. **La famille primitive.**
72. ARLOING. **Les virus**, illustré.
73. TOPINARD. **L'homme dans la nature**, illustré.
74. BINET. **Les altérations de la personnalité.**
75. A. DE QUATREFAGES. **Darwin et ses précurseurs français**, 2e éd.
76. LEFÈVRE. **Les races et les langues.**
77-78. A. DE QUATREFAGES. **Les émules de Darwin**, 2 vol.
79. BRUNACHE. **Le centre de l'Afrique; Autour du Tchad, illustré.**
80. A. ANGOT. **Les aurores polaires**, illustré.
81. JACCARD. **Le pétrole, l'asphalte et le bitume**, illustré.
82. STANISLAS MEUNIER. **La géologie comparée**, illustré.
83. LE DANTEC. **Théorie nouvelle de la vie**, 2e éd., illustré.
84. DE LANESSAN. **Principes de colonisation.**
85. DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. **L'évolution régressive en biologie et en sociologie**, illustré.
86. G. DE MORTILLET. **Formation de la nation française**, 2e édition, illustré.
87. G. ROCHÉ. **La culture des mers en Europe** (*Piscifacture, pisciculture, ostréiculture*), illustré.
88. J. COSTANTIN. **Les végétaux et les milieux cosmiques** (*Adaptation, évolution*), illustré.
89. LE DANTEC. **Evolution individuelle et hérédité.**
90. E. GUIGNET et E. GARNIER. **La céramique ancienne et moderne**, illustré.
91. E.-M. GELLÉ. **L'audition et ses organes**, illustré.
92. STANISLAS MEUNIER. **La géologie expérimentale**, ill.
93. J. COSTANTIN. **La nature tropicale**, illustré.
94. E. GROSSE. **Les débuts de l'art**, illustré.
95. J. GRASSET. **Les maladies de l'orientation et de l'équilibre**, illustré.
96. G. DEMENY. **Les bases scientifiques de l'éducation physique**, 2e éd., illustré.
97. F. MALMÉJAC. **L'eau dans l'alimentation**, illustré.
98. STANISLAS MEUNIER. **La géologie générale**, illustré.

COLLECTION MÉDICALE

ÉLÉGANTS VOLUMES IN-12, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 4 ET A 3 FRANCS

Hygiène de l'alimentation dans l'état de santé et de maladie, par le Dr J. Laumonier, avec gravures. 2e éd. 4 fr.

Les nouveaux traitements, par *le même.* 4 fr.

L'alimentation des nouveau-nés. *Hygiène de l'allaitement artificiel,* par le Dr S. Icard, avec 60 gravures. 2e édit. (*Couronné par l'Académie de médecine.*) 4 fr.

La mort réelle et la mort apparente, diagnostic et traitement de la mort apparente, par *le même,* avec gravures. 4 fr.

L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales, par le Dr S. Ribbing, prof. à l'Univ. de Lund (Suède). 2e édit. 4 fr.

Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens, par le Dr F. Lagrange, lauréat de l'Institut. 7e édit. 4 fr.

De l'exercice chez les adultes, par *le même.* 4e édition. 4 fr.

Hygiène des gens nerveux, par le Dr Levillain, avec gravures. 4e édition. 4 fr.

L'idiotie. *Psychologie et éducation de l'idiot,* par le Dr J. Voisin, médecin de la Salpêtrière, avec gravures. 4 fr.

La famille névropathique, *Hérédité, prédisposition morbide, dégénérescence,* par le Dr Ch. Féré, médecin de Bicêtre, avec gravures. 2e édition. 4 fr.

Le traitement des aliénés dans les familles, par *le même.* 2e édition. 3 fr.

L'instinct sexuel. *Évolution, dissolution,* par *le même.* 2e édition. 4 fr.

L'éducation physique de la jeunesse, par A. Mosso, profess. à l'Univers. de Turin. Préface du Commandant Legros. 4 fr.

Manuel de percussion et d'auscultation, par le Dr P. Simon, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, avec grav. 4 fr.

Éléments d'anatomie et de physiologie génitales et obstétricales, par le Dr A. Pozzi, professeur à l'École de médecine de Reims, avec 219 gravures. 4 fr.

Manuel théorique et pratique d'accouchements, par le *le même,* avec 138 gravures. 3e édition. 4 fr.

Morphinisme et Morphinomanie, par le Dr Paul Rodet. (*Couronné par l'Académie de médecine.*) 4 fr.

La fatigue et l'entraînement physique, par le Dr Ph. Tissié, avec gravures. Préface de M. le prof. Bouchard. 2e édition. 4 fr.

Les maladies de la vessie et de l'urèthre chez la

femme, par le Dr Kolischer ; trad. de l'allemand par le Dr Beuttner, de Genève; avec gravures. 4 fr.

L'éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique, par le Dr Paul-Emile Lévy. Préface de M. le prof. Bernheim. 3e édition. 4 fr.

La profession médicale. *Ses devoirs, ses droits*, par le Dr G. Morache, professeur de médecine légale à l'Université de Bordeaux. 4 fr.

Le mariage. *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par *le même.* 4 fr.

Grossesse et accouchement. *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par *le même.* 4 fr.

L'hystérie et son traitement, par le Dr Paul Sollier. 4 fr.

Manuel d'électrothérapie et d'électrodiagnostic, par le Dr E. Albert-Weil, avec 80 gravures. 4 fr.

Traité de l'intubation du larynx *de l'enfant et de l'adulte dans les sténoses laryngées aiguës et chroniques*, par le Dr A. Bonain, avec 42 gravures. 4 fr.

Manuel de psychiatrie, par le Dr J. Rogues de Fursac, ancien chef de clinique à la Faculté de Paris. 4 fr.

De la même collection :

COURS DE MÉDECINE OPÉRATOIRE

de M. le Professeur **Félix Terrier.**

Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales, par les Drs Félix Terrier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, et M. Péraire, ancien interne des hôpitaux, avec grav. 3 fr.

Petit manuel d'anesthésie chirurgicale, par *les mêmes*, avec 37 gravures. 3 fr.

L'opération du trépan, par *les mêmes*, avec 222 grav. 4 fr.

Chirurgie de la face, par les Drs Félix Terrier, Guillemain et Malherbe, avec gravures. 4 fr.

Chirurgie du cou, par *les mêmes*, avec gravures. 4 fr.

Chirurgie du cœur et du péricarde, par les Drs Félix Terrier et E. Reymond, avec 79 gravures. 3 fr.

Chirurgie de la plèvre et du poumon, par *les mêmes*, avec 67 gravures. 4 fr.

MÉDECINE

Extrait du catalogue, par ordre de spécialités.

A. — Pathologie et thérapeutique médicales.

AXENFELD ET HUCHARD. **Traité des névroses.** 2e édition, par HENRI HUCHARD. 1 fort vol. gr. in-8. 20 fr.

BOUCHUT ET DESPRÈS. **Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale,** comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculitisque, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie. 6e édition, très augmentée. 1 vol. in-4, avec 1001 fig. dans le texte et 3 cartes. Broché, 25 fr.; relié 30 fr.

CORNIL ET BABÈS. **Les bactéries et leur rôle dans l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses.** 3e éd. entièrement refondue. 2 vol. in-8, avec 350 fig. dans le texte en noir et en couleurs et 12 planches hors texte. 40 fr.

DAVID. **Les microbes de la bouche.** 1 vol. in-8, avec gravures en noir et en couleurs dans le texte. 10 fr.

DÉJERINE-KLUMPKE (Mme). **Des polynévrites et des paralysies et atrophies saturnines.** 1 vol. in-8. 6 fr.

DELBET (Pierre). **Du traitement des anévrysmes.** 1 vol. in-8. 5 fr.

DUCKWORTH (Sir Dyce). **La goutte,** son traitement. Trad. de l'anglais par le Dr RODET. 1 vol. gr. in-8, avec gravures dans le texte. 10 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité des eaux minérales** de la France et de l'étranger, et de leur emploi dans les maladies chroniques. 3e édition. 1 vol. in-8. 10 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Les épilepsies et les épileptiques.** 1 vol. gr. in-8, avec 12 planches hors texte et 67 grav. dans le texte. 20 fr.

— **La pathologie des émotions.** 1 vol. in-8. 12 fr.

FINGER (E.). **La syphilis et les maladies vénériennes.** Trad. de l'allemand avec notes par les docteurs SPILLMANN et DOYON. 2e édit. 1 vol. in-8, avec 5 planches hors texte. 12 fr.

FLEURY (Maurice de). **Introduction à la médecine de l'esprit.** 6e édit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

— **Les grands symptômes neurasthéniques** 2e édition, revue. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

GAYME (L.). **Essai sur la maladie de Basedow.** 1 vol. grand in-8. 6 fr.

GLÉNARD. **Les ptoses viscérales** (Estomac, Intestin, Rein, Foie, Rate). 1 vol. gr. in-8, avec 224 fig. et 30 tableaux synoptiques. 20 fr.

GRASSET. **Les maladies de l'orientation et de l'équilibre.** 1 vol. in-8, cart à l'angl. 6 fr.

HERARD, CORNIL ET HANOT. **De la phtisie pulmonaire.** 2e éd. 1 vol. in-8, avec fig. dans le texte et pl. coloriées. 20 fr.

ICARD (S.). **La femme pendant la période menstruelle.** Étude de psychologie morbide et de médecine légale. In-8. 6 fr.

JANET (P.) ET RAYMOND (F.). **Névroses et idées fixes.**

Tome I. — *Études expérimentales sur les troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire; sur les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*, par P. Janet. 1 vol. gr. in-8, avec 68 gr. 12 fr.

Tome II. — *Fragments des leçons cliniques du mardi sur les névroses, les maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*, par F. Raymond et P. Janet. 1 vol. grand in-8, avec 97 gravures. 14 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences et par l'Académie de médecine.*)

JANET (P.) ET RAYMOND (F.) **Les obsessions et la psychasthénie.**

Tome I. — *Études cliniques et expérimentales sur les idées obsédantes, les impulsions, les manies mentales, la folie du doute, les tics, les agitations, les phobies, les délires du contact, les angoisses, les sentiments d'incomplétude, la neurasthénie, les modifications des sentiments du réel, leur pathogénie et leur traitement*, par P. Janet. 1 vol. in-8 raisin, avec gravures dans le texte. 18 fr.

Tome II. — *Fragments des leçons cliniques du mardi sur les états neurasthéniques, les aboulies, les sentiments d'incomplétude, les agitations et les angoisses diffuses, les algies, les phobies, les délires du contact, les tics, les manies mentales, les folies du doute, les idées obsédantes, les impulsions, leur pathogénie et leur traitement*, par F. Raymond et P. Janet. 1 vol. in-8 raisin, avec 22 grav. dans le texte. 14 fr.

LAGRANGE (F.). **Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie ».** 1 vol. in-8, avec 55 gravures dans le texte. 10 fr.

— **Le traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement.** 1 vol. in-8, avec nombreux graphiques et une carte hors texte. 6 fr.

MARVAUD (A.). **Les maladies du soldat,** étude étiologique, épidémiologique et prophylactique. 1 vol. grand in-8. 20 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.*)

MURCHISON. **De la fièvre typhoïde.** In-8, avec figures dans le texte et planches hors texte. 3 fr.

ONIMUS ET LEGROS. **Traité d'électricité médicale.** 2e édition. 1 fort vol. in-8, avec 275 figures dans le texte. 17 fr.

RILLIET ET BARTHEZ. **Traité clinique et pratique des maladies des enfants.** 3e édition, refondue et augmentée, par Barthez et A. Sanné.

Tome I, 1 fort vol. gr. in-8. 16 fr.
Tome II, 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.
Tome III terminant l'ouvrage, 1 fort vol. gr. in-8. 25 fr.

SOLLIER (Paul). **Genèse et nature de l'hystérie.** 2 forts vol. in-8. 20 fr.

ments sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHARDAT. **Traité d'hygiène publique et privée,** basée sur l'étiologie. 3ᵉ édition. 1 fort volume gr. in-8. 18 fr.

LAGRANGE (F.). **La médication par l'exercice.** 1 vol. grand in-8, avec 68 grav. et une carte. 12 fr.

— **Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie ».** 1 vol. in-8, avec 55 gravures. 10 fr.

A. MOSSÉ. **Le diabète et l'alimentation aux pommes de terre.** 1 volume in-8, avec graphiques. 5 fr.

WEBER. **Climatothérapie.** Traduit de l'allemand par les docteurs DOYON et SPILMANN. 1 vol. in-8. 6 fr.

D. — Anatomie. Physiologie. Histologie.

BELZUNG. **Anatomie et physiologie végétales.** 1 fort volume in-8, avec 1700 gravures. 20 fr.

— **Anatomie et physiologie animales.** 9ᵉ édition revue. 1 fort volume in-8, avec 522 gravures dans le texte, broché, 6 fr.; cart. 7 fr.

BÉRAUD (B.-J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique,** pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 figures gravées sur acier, avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.
Prix : Fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr.

BURDON-SANDERSON, FOSTER ET BRUNTON. **Manuel du laboratoire de physiologie.** Traduit de l'anglais par M. MOQUIN-TANDON. 1 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte. 7 fr.

CORNIL, RANVIER, BRAULT ET LETULLE. **Manuel d'histologie pathologique.** 3ᵉ édition entièrement remaniée.

TOME I, par MM. RANVIER, CORNIL, BRAULT, F. BEZANÇON et M. CAZIN. — *Histologie normale. — Cellules et tissus normaux. — Généralités sur l'histologie pathologique. — Altération des cellules et des tissus. — Inflammations. — Tumeurs. — Notions sur les bactéries. — Maladies des systèmes et des tissus. — Altérations du tissu conjonctif.* 1 vol. in-8, avec 387 gravures en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME II, par MM. DURANTE, JOLLY, DOMINICI, GOMBAULT et PHILLIPE. — *Muscles. — Sang et hématopoïèse. — Généralités sur le système nerveux.* 1 vol. in-8, avec gravures en noir et en couleurs. 25 fr.

L'ouvrage complet comprendra 4 volumes.

DEBIERRE. **Traité élémentaire d'anatomie de l'homme.** Anatomie descriptive et dissection, avec notions d'organogénie et d'embryologie générales. Ouvrage complet en 2 volumes. 40 fr.

TOME I. *Manuel de l'amphithéâtre.* 1 vol. in-8 de 950 pages, avec 450 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.

TOME II ET DERNIER. 1 vol. in-8, avec 515 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.

(*Ouvrage* couronné par l'Académie des sciences.)

DEBIERRE. **Les Centres nerveux** (Moelle épinière et encéphale), avec applications physiologiques et médico-chirurgicales. 1 vol. in-8, avec grav. en noir et en couleurs. 12 fr.

— **Atlas d'ostéologie,** comprenant les articulations des os et les insertions musculaires. 1 vol. in-4, avec 253 grav. en noir et en couleurs, cart. toile dorée. 12 fr.

— **Leçons sur le péritoine.** 1 vol. in-8, avec 58 figures. 4 fr.

— **L'embryologie en quelques leçons.** 1 vol. in-8, avec 144 fig. 4 fr.

G. DEMENY. **Mécanisme et éducation des mouvements.** 1 vol. in-8, avec nombreuses figures. (*Sous presse.*)

DUVAL (Mathias). **Le placenta des rongeurs.** 1 beau vol. in-4, avec 106 figures dans le texte et un atlas de 22 planches en taille-douce hors texte. 40 fr.

— **Le placenta des carnassiers.** 1 beau vol. in-4, avec 46 figures dans le texte et un atlas de 13 planches en taille-douce. 25 fr.

— **Études sur l'embryologie des chéiroptères.** *L'ovule, la gastrula, le blastoderme et l'origine des annexes chez le murin.* 1 fort vol., avec 29 fig. dans le texte et 5 planches en taille-douce. 15 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : Figures noires, 15 fr. — Figures coloriées 30 fr.

LABORDE. **Les tractions rythmées de la langue,** traitement physiologique de la mort. 2e édition. 1 vol. in-12. 5 fr.

LE DANTEC. **Traité de Biologie.** 1 vol. grand in-8, avec fig. 15 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie générale.** Traduit de l'allemand par M. J. SOURY. 1 vol. in-8. 5 fr.

— **Physiologie spéciale de l'embryon.** 1 vol. in-8, avec figures et 9 planches hors texte. 7 fr. 50

MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT

Volumes in-16, à 2 fr. 50

Bismarck, par HENRI WELSCHINGER.

Prim, par H. LÉONARDON.

Disraeli, par M. COURCELLE.

Mac Kinley, par A. VIALLATE.

Ôkoubo, ministre japonais, par M. COURANT.

BIBLIOTHÈQUE UTILE

Élégants volumes in-32, de 192 pages chacun.

Le volume broché, **60** centimes; en cartonnage anglais, **1** franc.

---

1. **Morand.** Introduction à l'étude des sciences physiques. 6e éd.
2. **Cruveilhier.** Hygiène générale. 9e édit.
3. **Corbon.** De l'enseignement professionnel. 4e édit.
4. **L. Pichat.** L'art et les artistes en France. 5e édit.
5. **Buchez.** Les Mérovingiens. 6e éd.
6. **Buchez.** Les Carlovingiens. 2e éd.
7. **F. Morin.** La France au moyen âge. 5e édit.
8. **Bastide.** Luttes religieuses des premiers siècles. 5e édit.
9. **Bastide.** Les guerres de la Réforme. 5e édit.
10. **Pelletan.** Décadence de la monarchie française. 5e édit.
11. **Brothier.** Histoire de la terre. 8e éd.
12. **Bouant.** Les principaux faits de la chimie (avec fig.).
13. **Turck.** Médecine populaire. 6e édit.
14. **Morin.** La loi civile en France. 5e édit.
15. (*Épuisé.*)
16. **Ott.** L'Inde et la Chine. 3e édit.
17. **Catalan.** Notions d'astronomie. 6e édit.
18. **Cristal.** Les délassements du travail. 4e édit.
19. **V. Meunier.** Philosophie zoologique. 3e édit.
20. **J. Jourdan.** La justice criminelle en France. 4e édit.
21. **Ch. Rolland.** Histoire de la maison d'Autriche. 4e édit.
22. **Eug. Despois.** Révolution d'Angleterre. 4e édit.
23. **B. Gastineau.** Les génies de la science et de l'industrie. 2e éd.
24. **Leneveux.** Le budget du foyer. Economie domestique. 3e édit.
25. **L. Combes.** La Grèce ancienne. 4e édit.
26. **F. Lock.** Histoire de la Restauration. 5e édit.
27. **Brothier.** Histoire populaire de la philosophie. (*Épuisé.*)
28. **Elie Margollé.** Les phénomènes de la mer. 7e édit.
29. **L. Collas.** Histoire de l'empire ottoman. 3e édit.
30. **F. Zurcher.** Les phénomènes de l'atmosphère. 7e édit.
31. **E. Raymond.** L'Espagne et le Portugal. 3e édit.
32. **Eugène Noël.** Voltaire et Rousseau. 4e édit.
33. **A. Ott.** L'Asie occidentale et l'Egypte. 3e édit.
34. **Ch. Richard.** Origine et fin des mondes. (*Épuisé.*)
35. **Enfantin.** La vie éternelle. 5e éd.
36. **Brothier.** Causeries sur la mécanique. 5e édit.
37. **Alfred Doneaud.** Histoire de la marine française. 4e édit.
38. **F. Lock.** Jeanne d'Arc. 3e édit.

39-40. **Carnot.** Révolution française. 2 vol. 7e édit.

41. **Zurcher et Margollé.** Télescope et microscope. 2e édit.
42. **Blerzy.** Torrents, fleuves et canaux de la France. 3e édit.
43. **Secchi, Wolf, Briot et Delaunay.** Le soleil et les étoiles. 5e édit.
44. **Stanley Jevons.** L'économie politique. 8e édit.
45. **Ferrière.** Le darwinisme. 7e éd.
46. **Leneveux.** Paris municipal. 2e édit.
47. **Boillot.** Les entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes.
48. **Zevort (Edg.).** Histoire de Louis-Philippe. 3e édit.
49. **Geikie.** Géographie physique (avec fig.). 4e édit.
50. **Zaborowski.** L'origine du langage. 5e édit.
51. **H. Blerzy.** Les colonies anglaises.
52. **Albert Lévy.** Histoire de l'air (avec fig.). 4e édit.
53. **Geikie.** La géologie (avec fig.). 4e édit.
54. **Zaborowski.** Les migrations des animaux. 3e édit.
55. **F. Paulhan.** La physiologie de l'esprit. 5e édit.
56. **Zurcher et Margollé.** Les phénomènes célestes. 3e édit.
57. **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique. 2e éd.
58. **Jacques Bertillon.** La statistique humaine de la France.

59. **Paul Gaffarel.** La défense nationale en 1792. 2ᵉ édit.
60. **Herbert Spencer.** De l'éducation. 8ᵉ édit.
61. **Jules Barni.** Napoléon Iᵉʳ. 3ᵉ édit.
62. **Huxley.** Premières notions sur les sciences. 4ᵉ édit.
63. **P. Bondois.** L'Europe contemporaine (1789-1879). 2ᵉ édit.
64. **Grove.** Continents et océans. 3ᵉ éd.
65. **Jouan.** Les îles du Pacifique.
66. **Robinet.** La philosophie positive. 4ᵉ édit.
67. **Renard.** L'homme est-il libre? 4ᵉ édit.
68. **Zaborowski.** Les grands singes.
69. **Hatin.** Le Journal.
70. **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Asie et de l'Europe.
71. **Doneaud.** Histoire contemporaine de la Prusse. 2ᵉ édit.
72. **Dufour.** Petit dictionnaire des falsifications. 4ᵉ édit.
73. **Henneguy.** Histoire de l'Italie depuis 1815.
74. **Leneveux.** Le travail manuel en France. 2ᵉ édit.
75. **Jouan.** La chasse et la pêche des animaux marins.
76. **Regnard.** Histoire contemporaine de l'Angleterre.
77. **Bouant.** Hist. de l'eau (avec fig.).
78. **Jourdy.** Le patriotisme à l'école.
79. **Mongredien.** Le libre-échange en Angleterre.
80. **Creighton.** Histoire romaine (avec fig.)
81-82. **P. Bondois.** Mœurs et institutions de la France. 2 vol. 2ᵉ éd.
83. **Zaborowski.** Les mondes disparus (avec fig.). 3ᵉ édit.
84. **Debidour.** Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France (1789-1871). Abrégé par Dubois et Sarthou.
85. **H. Beauregard.** Zoologie générale (avec fig.).
86. **Wilkins.** L'antiquité romaine (avec fig.). 2ᵉ édit.
87. **Maigne.** Les mines de la France et de ses colonies.
88. **Broquère.** Médecine des accidents.
89. **E. Amigues.** A travers le ciel.
90. **H. Gossin.** La machine à vapeur (avec fig.).
91. **Gaffarel.** Les frontières françaises. 2ᵉ édit.
92. **Dallet.** La navigation aérienne *(avec fig.)*.
93. **Collier.** Premiers principes des beaux-arts (avec fig.).
94. **A. Larbalétrier.** L'agriculture française (avec fig.).
95. **Gossin.** La photographie (fig.).
96. **F. Genevoix.** Les matières premières.
97. **Monin.** Les maladies épidémiques (avec fig.).
98. **Faque.** L'Indo-Chine française.
99. **Petit.** Économie rurale et agricole.
100. **Mahaffy.** L'antiquité grecque (avec fig.).
101. **Bère.** Hist. de l'armée française.
102. **F. Genevoix.** Les procédés industriels.
103. **Quesnel.** Histoire de la conquête de l'Algérie.
104. **A. Coste.** Richesse et bonheur.
105. **Joyeux.** L'Afrique française (avec fig.).
106. **G. Mayer.** Les chemins de fer (avec fig.).
107. **Ad. Coste.** Alcoolisme ou Epargne. 4ᵉ édit.
108. **Ch. de Larivière.** Les origines de la guerre de 1870.
109. **Gérardin.** Botanique générale (avec fig.).
110. **D. Bellet.** Les grands ports maritimes de commerce (avec fig.).
111. **H. Coupin.** La vie dans les mers (avec fig.).
112. **A. Larbalétrier.** Les plantes d'appartement (avec fig.).
113. **A. Milhaud.** Madagascar. 2ᵉ éd.
114. **Sérieux et Mathieu.** L'Alcool et l'alcoolisme. 2ᵉ édit.
115. **Dʳ J. Laumonier.** L'hygiène de la cuisine.
116. **Adrien Berget.** La viticulture nouvelle. 2ᵉ éd.
117. **A. Acloque.** Les insectes nuisibles (avec fig.).
118. **G. Meunier.** Histoire de la littérature française.
119. **P. Merklen.** La Tuberculose; son traitement hygiénique.
120. **G. Meunier.** Histoire de l'art (avec fig.).
121. **Larrivé.** L'assistance publique.
122. **Adrien Berget.** La pratique des vins.
123. **A. Berget.** Les vins de France. (*Guide du consommateur.*)
124. **Vaillant.** Petite chimie de l'agriculteur.
125. **S. Zaborowski.** L'homme préhistorique. 7ᵉ édit.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
DICK MAY, Secrétaire général de l'École des Hautes Études sociales.
Volumes in-8° carré de 300 pages environ, cartonnés à l'anglaise.
Chaque volume, 6 fr.

L'individualisation de la peine, par R. SALEILLES, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

L'idéalisme social, par EUGÈNE FOURNIÈRE.

Ouvriers du temps passé (xv° et xvi° siècles), par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon.

Les transformations du pouvoir, par G. TARDE, de l'Institut, professeur au Collège de France.

Morale sociale. Leçons professées au Collège des sciences sociales, par MM. G. BELOT, MARCEL BERNÈS, BRUNSCHVICG, F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY, G. SOREL, le PASTEUR WAGNER. Préface de M. ÉMILE BOUTROUX, de l'Institut.

Les enquêtes, *pratique et théorie*, par P. DU MAROUSSEM. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*)

Questions de morale. Leçons professées à l'École de morale, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISET, DARLU, DELBOS, FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, D. PARODI, G. SOREL.

Le développement du catholicisme social, depuis l'encyclique *Rerum Novarum*, par MAX TURMANN.

Le socialisme sans doctrines. *La question ouvrière et agraire en Australie et Nouvelle-Zélande*, par A. MÉTIN, agrégé de l'Université.

L'éducation morale dans l'Université (*Enseignement secondaire*). Conférences et discussions, sous la présidence de M. A. CROISET, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. (*École des Hautes Études sociales*, 1900-1901).

La méthode historique appliquée aux sciences sociales, par CH. SEIGNOBOS, maître de conf. à l'Univ. de Paris.

Assistance sociale. *Pauvres et mendiants*, par PAUL STRAUSS, sénateur.

L'hygiène sociale, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur.

Le Contrat de travail. *Le rôle des syndicats professionnels*, par P. BUREAU, professeur à la Faculté libre de droit de Paris.

Essai d'une philosophie de la solidarité. Conférences et discussions, sous la présidence de MM. LÉON BOURGEOIS, député, ancien président du Conseil des ministres, et A. CROISET, de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris. (*Ecole des Hautes Études sociales*, 1901-1902).

L'exode rural et le retour aux champs, par E. VANDERVELDE, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.

La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés, *par* J.-L. DE LANESSAN, député, ancien ministre de la Marine.

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 et in-8

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8 . . 42 fr.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE, DE 1815 A 1878, par *Debidour*. 2 vol. in-8. . . . . 18 fr.

LA QUESTION D'ORIENT, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par *E. Driault*; préface de *G. Monod*. 1 vol. in-8. 2e édit. . . . . 7 fr.

FRANCE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. Carnot*. 1 vol. in-18. Nouv. éd. 3 fr. 50

LE CULTE DE LA RAISON ET LE CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME (1793-1794). Étude historique, par *Aulard*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

ÉTUDES ET LEÇONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Aulard*. 3 vol. in-18. Chacun . . . . 3 fr. 50

VARIÉTÉS RÉVOLUTIONNAIRES, par *M. Pellet*. 3 vol. in-18. Chacun 3 fr. 50

LES CAMPAGNES DES ARMÉES FRANÇAISES (1792-1815), par *C. Vallaux*. 1 vol. in-18, avec 17 cartes. . . . . 3 fr. 50

NAPOLÉON ET LA SOCIÉTÉ DE SON TEMPS, par *P. Bondois*. 1 vol. in-8. 7 fr.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 fr.

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 vol. in-8 42 fr.

HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN (1814-1870), par *G. Weill*. 1 v. in-8. 10 fr.

HISTOIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par *E. Zevort* :

I. *Présidence de M. Thiers*. 1 vol. in-8. 2e édit. . . . . 7 fr.
II. *Présidence du Maréchal*. 1 vol. in-8. 2e édit. . . . . . 7 fr.
III. *Présidence de Jules Grévy*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
IV. *Présidence de Sadi-Carnot*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EN FRANCE (1595-1870), par *G. Bonet-Maury*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

LES CIVILISATIONS TUNISIENNES (Musulmans, Israélites, Européens), par *Paul Lapie*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

HOMMES ET CHOSES DE LA RÉVOLUTION, par *Eug. Spuller*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-8. 5 fr.

HISTOIRE DES RAPPORTS DE L'EGLISE ET DE L'ETAT EN FRANCE (1789-1870), par *A. Debidour*. 1 vol. in-8 . . . . 12 fr.

LES COLONIES FRANÇAISES, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. 6e éd. . . 5 fr.

LA FRANCE HORS DE FRANCE. *Notre émigration, sa nécessité, ses conditions*, par *J.-B. Piolet*. 1 vol. in-8 . . . . 10 fr.

L'INDO-CHINE FRANÇAISE, étude économique, politique et administrative sur *la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam* et *le Tonkin*. (Médaille Dupleix de la Société de Géographie commerciale), par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs. . . . . 15 fr.

L'ALGÉRIE, par *M. Wahl*. 1 vol. in-8. 3e édition. (Ouvrage couronné par l'Institut) . . . . 5 fr.

ANGLETERRE

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ANGLETERRE, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. 2e éd. 3 fr. 50

LORD PALMERSTON ET LORD RUSSELL, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LE SOCIALISME EN ANGLETERRE, par *Albert Métin*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE (1770-1830), par *Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr.

ALLEMAGNE

HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 6e éd., revue par *Paul Bondois* . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 3e éd., continuée jusqu'en 1892, par *Paul Bondois*. . . . . 3 fr. 50

LE SOCIALISME ALLEMAND ET LE NIHILISME RUSSE, par *J. Bourdeau*. 1 vol. in-18. 2e édition. . . . . 3 fr. 50

LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT EN ALLEMAGNE, par *Ch. Andler*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

L'ALLEMAGNE NOUVELLE ET SES HISTORIENS (*Niebuhr*, *Ranke*, *Mommsen*, *Sybel*, *Treitschke*), par *A. Guilland*. 1 vol. in-8 . . . . 5 fr.

LA DÉMOCRATIE SOCIALISTE ALLEMANDE, par *Edg. Milhaud*. 1 vol. in-8 . . . . 10 fr.

LA PRUSSE ET LA RÉVOLUTION DE 1848, par *P. Matter*. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 vol. in-18. 3e édition. . . . . . . 3 fr. 50

LES TCHÈQUES ET LA BOHÊME CONTEMPORAINE, par *J. Bourlier*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

LES RACES ET LES NATIONALITÉS EN AUTRICHE-HONGRIE, par *B. Auerbach*. 1 vol. in-8 . . . . 5 fr.

HISTOIRE DES HONGROIS ET DE LEUR LITTÉRATURE POLITIQUE (1790-1815), par *Ed. Sayous*. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

LE PAYS MAGYAR, par *R. Recouly*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

ESPAGNE

HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours par *H. Reynald*. 1 vol. in-18, ... 3 fr. 50

RUSSIE

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA RUSSIE, depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II, par *M. Créhange*. 1 vol. in-18. 2e édition . . . . 3 fr. 50

SUISSE

HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, par *Daendliker*; précédé d'une Introduction par *Jules Favre*. 1 vol. in-8. . . . . , 5 fr.

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-18. 3e éd., revue par *A. Milhaud*. 3 fr. 50

ITALIE

HISTOIRE DE L'UNITÉ ITALIENNE (1814-1871), par *Bolton King*. Traduit de l'anglais par *Macquart*; introduction de *Yves Guyot*. 2 vol. in-8. 15 fr.

HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Sorin*. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

BONAPARTE ET LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES (1796-1799), par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8 . . . . 5 fr.

ROUMANIE

HISTOIRE DE LA ROUMANIE CONTEMPORAINE (1822-1900), par *F. Damé*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

GRÈCE et TURQUIE

LA TURQUIE ET L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN, par *V. Bérard*. 1 vol. in-18. 4e éd. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 3 fr. 50

BONAPARTE ET LES ILES IONIENNES (1797-1816), par *E. Rodocanachi*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

CHINE

HISTOIRE DES RELATIONS DE LA CHINE AVEC LES PUISSANCES OCCIDENTALES (1860-1900), par *H. Cordier* :

- Tome I. — 1861-1875. 1 vol. in-8, avec cartes . . . . 10 fr.
- Tome II. — 1876-1887. 1 vol. in-8, avec cartes. . . . . . . 10 fr.
- Tome III. — 1888-1902. 1 vol. in-8, avec cartes et index. . . 10 fr.

EN CHINE. Mœurs et institutions — Hommes et faits, par *Maurice Courant*. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

ÉGYPTE

LA TRANSFORMATION DE L'ÉGYPTE, par *Alb. Métin*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

E. Driault. LES PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX A LA FIN DU XIXe SIÈCLE. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque volume . . . . 3 fr. 50

Jules Barni. LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

E. de Laveleye. LE SOCIALISME CONTEMPORAIN. 1 volume in-18. 11e édition, augmentée. . . . . 3 fr. 50

E. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. 1 vol. in-18. 4e éd. 3 fr. 50

Eug. Spuller. FIGURES DISPARUES, portraits contemporains, littéraires et politiques. 3 vol. in-18, chaque volume. . . . . 3 fr. 50

Eug. Spuller. L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Eug. Spuller. L'ÉVOLUTION POLITIQUE ET SOCIALE DE L'ÉGLISE. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

G. Schefer. BERNADOTTE ROI (1810-1818-1844). 1 vol. in-8. . 5 fr.

G. Guéroult. LE CENTENAIRE DE 1789. Évolution politique, philos., artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans. In-18. 3 fr. 50

Joseph Reinach. PAGES RÉPUBLICAINES. 1 vol. in-18. . . . 3 fr. 50

Hector Depasse. TRANSFORMATIONS SOCIALES. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Hector Depasse. DU TRAVAIL ET DE SES CONDITIONS. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Eug. d'Eichthal. SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET GOUVERNEMENT. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

G. Isambert. LA VIE A PARIS PENDANT UNE ANNÉE DE LA RÉVOLUTION (1791-1792). 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

G. Weill. L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE. 1 vol. in-18 . . 3 fr. 50

A. Lichtenberger. LE SOCIALISME UTOPIQUE. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

A. Lichtenberger. LE SOCIALISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

Paul Matter. LA DISSOLUTION DES ASSEMBLÉES PARLEMENTAIRES. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

J. Bourdeau. L'ÉVOLUTION DU SOCIALISME. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50

Em. Beaussire. LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-12.

Br., 2 fr. 50; cart. à l'angl., 3 fr.; reliés, 4 fr.

Alaux.
Philosophie de Victor Cousin.
R. Allier.
Philosophie d'Ernest Renan.
L. Arréat.
La morale dans le drame, l'épopée et le roman. 2e édition.
Mémoire et imagination (peintres, musiciens, poètes et orateurs).
Les croyances de demain.
Dix ans de philosophie (1890-1900).
G. Ballet.
Langage intérieur et aphasie. 2e éd.
Beaussire.
Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.
Bergson.
Le rire. 2e édit.
Ernest Bersot.
Libre philosophie.
Bertauld.
De la philosophie sociale.
Binet.
Psychologie du raisonnement. 3e éd.
Hervé Blondel.
Les approximations de la vérité.
C. Bouglé.
Les sciences sociales en Allemagne. 2e édit.
E. Boutroux.
Conting. des lois de la nature. 4e éd.
Brunschvicg.
Introduction à la vie de l'esprit.
Carus.
La conscience du moi.
B. Conta.
Les fondements de la métaphysique.
Coste.
Dieu et l'âme. 2e édit.
A. Cresson.
La morale de Kant.
G. Danville.
La psychologie de l'amour. 3e édit.
L. Dauriac.
La psychol. dans l'Opéra français.
Delbœuf.
Matière brute et matière vivante.
L. Dugas.
Le psittacisme et la pensée symbolique.
La timidité. 3e édit.
Dumas.
Théorie psychologique de l'espace.
Duprat.
Les causes sociales de la folie.
Durand (DE GROS).
Questions de philosophie morale et sociale.
E. Durkheim.
Les règles de la méthode sociologique. 2e édit.
E. d'Eichthal.
Correspondance inédite de J. Stuart Mill avec G. d'Eichthal.
Les probl. sociaux et le socialisme.
A. Espinas.
La philosophie expérimentale en Italie.
E. Faivre.
De la variabilité des espèces.
Ch. Féré.
Sensation et mouvement. 2e édit.
Dégénérescence et criminalité. 3e éd.
E. Ferri.
Les criminels dans l'art et la littérature. 2e édit.
Fierens-Gevaert.
Essai sur l'art contemporain. 2e éd.
La tristesse contemporaine. 3e éd.
Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges. 2e édit.
M. de Fleury.
L'âme du criminel.
Fonsegrive.
La causalité efficiente.
E. Fournière.
Essai sur l'individualisme.
Ad. Franck.
Philosophie du droit pénal. 5e édit.
Des rapports de la religion et de l'État. 2e édit.
La philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.
Gauckler.
Le beau et son histoire.

G. de Greef.
ociologiques. 3e édit.
Guyau.
: de l'idée de temps. 2e éd.
de Hartmann.
on de l'avenir. 5e édition.
nisme. 7e édition.
:. Herckenrath.
esthétique et de morale.
Marie Jaëll.
ie et la psycho-physiologie.
Paul Janet.
ophie de Lamennais.
I. Lachelier.
nent de l'induction. 4e éd.
e Lampérière.
ocial de la femme.
A. Landry.
nsabilité pénale.
. de Lanessan.
:s philosophes chinois.
Lange.
ons. 2e édit.
Lapie.
: par l'État.
guste Laugel.
et les Arts.
stave Le Bon.
hologiques de l'évolution
ples. 5e éd.
ologie des foules. 6e éd.
Lechalas.
l'espace et le temps.
F. Le Dantec.
ninisme biologique.
alité et l'erreur individua-
ens et darwiniens. [liste.
G. Lefèvre.
ı morale et idéalisme.
Liard.
iens anglais contempo-
e édition.
s géométriques. 3e édit.
Lichtenberger.
ophie de Nietzsche. 6e éd.
es et fragments choisis
zsche. 2e édit.
Lombroso.
ologie criminelle. 4e éd.
recherches de psychiatrie
hropologie criminelle.
:ations de l'anthropologie
lle.
ohn Lubbock.
ır de vivre. 2 vol. 6e éd.
de la vie. 4e édit.
G. Lyon.
ophie de Hobbes.

E Marguery.
L'œuvre d'art et l'évolution.
Mariano.
La Philosophie contemp. en Italie.
Marion.
J. Locke, sa vie, son œuvre. 2e édit.
Maus.
La justice pénale.
Mauxion.
L'éducation par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart.
G. Milhaud.
Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique. 2e édit.
Le Rationnel.
Mosso.
La peur. 2e éd.
La fatigue intellect. et phys. 3e éd.
E. Murisier.
Les maladies du sentiment religieux. 2e édit.
E. Naville.
Nouvelle classification des sciences. 2e édit.
Max Nordau.
Paradoxes psychologiques. 4e éd.
Paradoxes sociologiques. 3e édit.
Psycho-physiologie du génie et du talent. 3e édit.
Novicow.
L'avenir de la race blanche.
Ossip-Lourié.
Pensées de Tolstoï. 2e édit.
Philosophie de Tolstoï. 2e édit.
La philos. soc. dans le théât. d'Ibsen.
G. Palante.
Précis de sociologie. 2e édit.
Paulhan.
Les phénomènes affectifs. 2e édit.
J. de Maistre, sa philosophie.
Psychologie de l'invention.
F. Pillon.
La philosophie de Charles Secrétan.
Mario Pilo.
La psychologie du beau et de l'art.
Pioger.
Le monde physique.
Queyrat.
L'imagination chez l'enfant. 3e édit.
L'abstraction, son rôle dans l'éducation intellectuelle.
Les caractères et l'éducation morale.
P. Regnaud.
Précis de logique évolutionniste.
Comment naissent les mythes.
Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse.
G. Renard.
Le régime socialiste. 3e édit.

Th. Ribot.
La philos. de Schopenhauer. 9e éd.
Les maladies de la mémoire. 15e éd.
Les maladies de la volonté. 17e éd.
Les maladies de la personnalité. 10e édit.
La psychologie de l'attention. 7e éd.

G. Richard.
Socialisme et science sociale. 2e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale. 5e éd.

De Roberty.
L'inconnaissable.
L'agnosticisme. 2e édit.
La recherche de l'Unité.
Auguste Comte et H. Spencer. 2e éd.
Le bien et le mal.
Psychisme social.
Fondements de l'éthique.
Constitution de l'éthique.

Roisel.
De la substance.
L'idée spiritualiste. 2e édit.

Émile Saisset.
L'Âme et la vie.

Schœbel.
Philosophie de la raison pure.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 9e édition.
Le fondement de la morale. 8e édit.
Pensées et fragments. 17e édition

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 7e édit.
L'individu contre l'Etat. 5e éd.

Stuart Mill.
Auguste Comte et la philosophie positive. 6e édition.
L'Utilitarisme. 3e édition.

Tanon.
L'évol. du droit et la conscience soc

Tarde.
La criminalité comparée. 5e éd.
Les transformations du droit. 2e éd.
Les lois sociales. 2e édit.

Thamin.
Éducation et positivisme. 2e éd.

P.-F. Thomas.
La suggestion, son rôle dans l'éducation intellectuelle. 2e édit.
Morale et éducation.

Tissié.
Les rêves. 2e édit.

Vianna de Lima.
L'homme selon le transformisme.

T. Wechniakoff.
Savants, penseurs et artistes.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion.

Zeller.
Christ. Baur et l'école de Tubingue.

Th. Ziegler.
La question sociale est une question morale. 3e éd.

Derniers volumes publiés :

L. Arréat.
Le sentiment religieux en France.

C. Bos.
Psychologie de la croyance.

M. Boucher.
Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie.

L. Dugas.
Psychologie du rire.

Duprat.
Le mensonge.

Encausse (Papus).
L'occultisme et le spiritualisme. 2e édit.

E. Goblot.
Justice et liberté.

J. Grasset.
Les limites de la biologie. 2e édit.

W. James.
La théorie de l'émotion.

Ossip-Lourié.
Nouvelles pensées de Tolstoï.

Paulhan.
Analyses et esprits synthétiques.

J. Philippe.
L'image mentale.

Queyrat.
La logique chez l'enfant et sa culture.

De Roberty.
Frédéric Nietzsche.

Sully Prudhomme et Ch. Richet.
Le problème des causes finales. 2e édition.

VOLUMES IN-8.

Brochés, à 5, 7 50 et 10 fr.; cart. angl., 1 fr. de plus par vol.; reliure, 2 fr.

Ch. Adam.
La philosophie en France (première moitié du XIXe siècle). 7 fr. 50

Agassiz.
De l'espèce et des classifications. 5 fr.

Alengry.
La sociologie chez Aug. Comte. 10 fr.

Matthew Arnold.
La crise religieuse. 7 fr. 50

Arréat.
Psychologie du peintre. 5 fr.

P. Aubry.
La contag. du meurtre. 3e éd. 5 fr.

Alex. Bain
La logique inductive et déductive. 3e édit. 2 vol. 20 fr.
Les sens et l'intell. 3e édit. 10 fr.

J.-M. Baldwin.
Le développement mental chez l'enfant et dans la race. 7 fr. 50

Barthélemy Saint-Hilaire.
La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion. 5 fr.

Barzellotti.
La philosophie de H. Taine. 7 fr. 50

Bergson.
Essai sur les données immédiates de la conscience. 3e édit. 3 fr. 75
Matière et mémoire. 3e édit. 5 fr.

A. Bertrand.
L'enseigement intégral. 5 fr.
Les études dans la démocratie. 5 fr.

Em. Boirac.
L'idée du phénomène. 5 fr.

Bouglé.
Les idées égalitaires. 3 fr. 75

L. Bourdeau.
Le problème de la mort. 3e éd. 5 fr.
Le problème de la vie. 7 fr. 50

Bourdon.
L'expression des émotions et des tendances dans le langage. 7 fr. 50

Em. Boutroux.
Études d'histoire de la philosophie. 2e édit. 7 fr. 50

L. Bray.
Du beau. 5 fr.

Brochard.
De l'erreur. 2e éd. 5 fr.

Brunschvicg.
Spinoza. 3 fr. 75
La modalité du jugement 5 fr.

Ludovic Carrau.
La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke. 5 fr.

Clay.
L'alternative. 2e éd. 10 fr.

Ch. Chabot.
Nature et moralité. 5 fr.

Collins.
Résumé de la phil. de H. Spencer. 3e éd. 10 fr.

Aug. Comte.
La sociologie. 7 fr. 50

B. Conta.
Théorie de l'ondulation universelle. 3 fr. 75

A. Coste.
Principes d'une sociol. obj. 3 fr. 75
L'expérience des peuples. 10 fr.

Crépieux-Jamin.
L'écriture et le caractère. 4e éd. 7 fr. 50

Dewaule.
Condillac et la psychologie anglaise contemporaine. 5 fr.

G. Dumas
La tristesse et la joie. 7 fr. 50

G.-L. Duprat.
L'instabilité mentale. 5 fr.

Duproix.
Kant et Fichte et le problème de l'éducation. 2e édit. 5 fr.

Durand (DE GROS).
Taxinomie générale. 5 fr.
Esthétique et morale. 5 fr.
Variétés philosophiques. 2e éd. 5 fr.

Durkheim.
De la div. du trav. soc. 2e éd. 7 fr. 50
Le suicide, étude sociolog. 7 fr. 50
L'année sociologique. 6 volumes : 1896-97, 1897-98, 1898-99, 1899-1900, 1900-1901. Séparément 10 fr.
1901-1902. 12 fr. 50

A. Espinas.
La philosophie sociale au XVIIIe siècle et la Révolution. 7 fr. 50

G. Ferrero.
Les lois psychologiques du symbolisme. 5 fr.

Louis Ferri.
La psychologie de l'association, depuis Hobbes. 7 fr. 50

Flint.
La philosophie de l'histoire en Allemagne. 7 fr. 50

Romanes.
L'évol. ment. chez l'homme. 7 fr. 50

Émile Saigey.
Les sciences au XVIIIe siècle. La physique de Voltaire. 5 fr.

E. Sanz y Escartin.
L'individu et la réforme sociale. 7 fr. 50

Schopenhauer.
Aphorismes sur la sagesse dans la vie. 7e éd. 5 fr.
La quadruple racine du principe de la raison suffisante. 5 fr.
Le monde comme volonté et représentation. 3e éd. 3 vol. 22 fr. 50

Séailles.
Ess. sur le génie dans l'art. 2e éd. 5 fr.

Sergi.
La psychologie physiologique. 7 fr. 50

Sighele.
La foule criminelle. 2e édit. 5 fr.

Sollier.
Psychologie de l'idiot et de l'imbécile. 2e éd. 5 fr.
Le problème de la mémoire. 3 fr. 75

Souriau.
L'esthétique du mouvement. 5 fr.
La suggestion dans l'art. 5 fr.

Herbert Spencer.
Les premiers principes. 9e éd. 10 fr.
Principes de psychologie. 2 vol.
Principes de biologie. 4e éd. 2
Principes de sociol. 4 vol.
Essais sur le progrès. 5e éd.
Essais de politique. 4e éd.
Essais scientifiques. 3e éd.
De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 10e édit.

Stein.
La question sociale au point de vue philosophique.

Stuart Mill.
Mes mémoires. 3e éd.
Système de logique déductive et inductive. 4e édit. 2 vol.
Essais sur la Religion. 2e édit.

James Sully.
Le pessimisme. 2e éd. 7
Études sur l'enfance.

G. Tarde.
La logique sociale. 2e édit. 7
Les lois de l'imitation. 3e éd.
L'opposition universelle. 7
L'opinion et la foule.
Psychologie économique. 2 vol.

P.-Félix Thomas.
L'éduc. des sentiments. 2e éd.

Thouverez.
Réalisme métaphysique.

Et. Vacherot.
Essais de philosophie critique.
La religion. 7

Derniers volumes publiés :

A. Cresson.
La morale de la raison théorique. 5 fr.

Alf. Fouillée.
Esquisse psychologique des peuples européens. 10 fr.
Nietzsche et l'immoralisme. 5 fr.

E. Gley.
Études de psycho-physiologie. 5 fr.

S. Karppe.
Essais de critique et d'histoire de philosophie. 3 fr. 75

F. Le Dantec.
Les limites du connaissable. La vie et les phénomènes naturels. 3 fr. 75

L. Lévy-Bruhl.
La morale et la science des mœurs. 5 fr.

Max Nordau.
Vus du dehors. Essais de critique sur quelques auteurs français contemporains. 5 fr.

H. Oldenberg.
La religion du Véda. 10 fr.

F. Rauh.
L'expérience morale. 3

Renouvier.
Le personnalisme, suivi d'une sur la perception externe la force.

Ch. Ribéry.
Essai de classification nature caractères. 3

G. Richard.
L'idée d'évolution dans la et dans l'histoire. 7

A. Sabatier.
Essais philosophiques d'un raliste. 7

G. Saint-Paul.
Le langage intérieur et la fo endophasique.

Em. Tardieu.
L'ennui.

L. Weber.
Vers le positivisme absolu l'idéalisme. 7

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 4-03.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Paul Janet.
a philosophie de Lamennais

J. Stuart Mill.
uguste Comte. 8e édit.
'utilitarisme. 3e édit.
orresp. avec G. d'Eichthal.

Herbert Spencer.
lassification des sciences.
'individu contre l'État. 5e éd.

Th. Ribot.
La psych. de l'attention. 7e éd.
La philos. de Schopen. 9e éd.
Les mal. de la mém. 16e édit.
Les mal. de la volonté. 18e éd.
Mal. de la personnalité. 10e éd.

Hartmann (E. de).
La religion de l'avenir. 6e éd.
Le Darwinisme. 7e édit.

Schopenhauer.
Essai sur le libre arbitre. 9e éd.
Fond. de la morale. 8e édit.
Pensées et fragments. 18e éd.

L. Liard.
Logiciens angl. contem. 3e éd.
Définitions géomét. 3e éd.

Naville.
Nouv. classif. des scienc. 2e éd.

A. Binet.
La psychol. du raisonn. 3e édit.

Mosso.
La peur. 2e édit.
La fatigue. 4e édit.

G. Tarde.
La criminalité comparée. 5e éd.
Les transform. du droit. 4e éd.
Les lois sociales. 3e éd.

Ch. Féré.
Dégénérescence et criminal.
Sensation et mouvement. 2e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale. 5e éd.

Bos.
Psych. de la croyance.

Guyau.
La genèse de l'idée de temps.

Lombroso.
L'anthropol. criminelle. 3e éd.
Nouvelles recherches de psychiat. et d'anthropol. crim.
Les applic. de l'anthr. crim.

Tissié.
Les rêves. 2e édit.

J. Lubbock.
Le bonheur de vivre (2 vol.).
L'emploi de la vie. 4e édit.

E. de Roberty.
La recherche de l'unité. 2e éd.
Les fondements de l'éthique.
Constitution de l'éthique.
Frédéric Nietzsche.

Georges Lyon.
La philosophie de Hobbes.

Queyrat.
L'imagination et ses variétés chez l'enfant. 2e éd.
L'abstraction dans l'éduc.
Les caract[...] l'éducation

Queyrat (suite).
La logique chez l'enfant. 2e éd.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

Guillaume de Greef.
Les lois sociologiques. 3e édit.

Gustave Le Bon.
Lois psychol. de l'évolution des peuples. 5e édit.
Psychologie des foules. 7e éd.

G. Lefèvre.
Obligat. morale et idéalisme.

Durkheim.
Règles de la méthode sociolog.

P.-F. Thomas.
La suggestion et l'éduc. 3e éd.
Morale et éducation.

Mario Pilo.
Psychologie du beau et de l'art.

R. Allier.
Philos. d'Ernest Renan. 2e édit.

Lange.
Les émotions.

E. Boutroux.
Contingr. des lois de la nature.

L. Dugas.
Le psittacisme.
La timidité. 3e édition.
Psychologie du rire.

C. Bouglé.
Les sciences soc. en Allem.

Marie Jaëll.
Musique et psychophysiol.

Max Nordau.
Paradoxes psycholog. 4e édit.
Paradoxes sociolog. 3e édit.
Génie et talent. 3e édit.

J.-L. de Lanessan.
Morale des philos. chinois.

G. Richard.
Social. et science sociale. 2e éd.

F. Le Dantec.
Le déterminisme biol. 2e éd.
L'individualité.
Lamarckiens et Darwiniens.

Fierens-Gevaert.
Essai sur l'art contemp. 2e éd.
La tristesse contemp. 3e éd.
Psychologie d'une ville. 2e éd.
Nouveaux essais sur l'art contemporain.

A. Cresson.
La morale de Kant.

Enrico Ferri.
Les criminels dans l'art et la littérature. 2e éd.

J. Novicow.
L'avenir de la race blanche.

G. Milhaud.
La certitude logique. 2e éd.
Le rationnel.

F. Pillon.
Philos. de Ch. Secrétan.

H. Lichtenberger.
Philos. de Nietzsche. 7e édit.
[...] de Nietzsche.

G. Ren[...]
Le régime soci[...]

Ossip-L[...]
Pensées de Tol[...]
Nouvelles pensé[...]
La philosophie d[...]
La philos. sociale[...]

M. de Fl[...]
L'âme du crimin[...]

Anna Lamp[...]
Le rôle social de[...]

P. Lap[...]
La justice par l'[...]

Eug. d'Eich[...]
Social. et problè[...]

E. Margu[...]
L'œuvre d'art et l'[...]

G.-L. Du[...]
Les causes sociale[...]
Le mensonge.

Tanon[...]
L'évolution du dr[...]

Bergso[...]
Le rire. 2e éd.

Brunschv[...]
Introd. à la vie d[...]

Hervé Blo[...]
Approximations d[...]

Mauxio[...]
L'éducation par l'[...]

Arréat[...]
Dix ans de philo[...]
Le sentiment relig[...]

F. Paulh[...]
Psychologie de l'[...]
Les phénomènes a[...]
Analystes et espri[...]

Murisie[...]
Malad. du sentim[...]

Palant[...]
Précis de sociolo[...]

Fourni[...]
Essai sur l'indiv[...]

Grass[...]
Limites de la bio[...]

Encaus[...]
Occult. et Spiritu[...]

A. Lan[...]
La responsabilité[...]

Sully Prud[...]
et Ch. R[...]
Probl. des causes[...]

E. Gobl[...]
Justice et Liber[...]

W. Ja[...]
La théorie de l'[...]

J. Phil[...]
L'image mentale[...]

Cost[...]
Dieu et l'âme. 2[...]

M. Wo[...]
Sur l'hypnose[...]
la maladie[...]

F.[...]
L'imagination[...]


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05981 6663

